

N°1 DEPUIS 1909 — HISTORIA.FR

HISTORIA

**1945, un monde
à reconstruire**

**Napoléon
kidnappe
le pape**

FAVORITES
**Pouvoir, influence
et scandale**

AVRIL 2025

N° 938

ALL 8,40 €

BEL/ESP/GR/ITA/LUX/PORT 7,90 €

CH 12 CHF - DOM/S 7,90 €

TOM/S 10,90 XPT/MAR 7,50 DM

TUN 11 TND - CAN \$11,99

M 02630 - 938 - F: 6,90 € - RD





UN EXIL COMBATTANT

LES ARTISTES ET LA FRANCE 1939-1945



musee-armee.fr

#ExilCombattant      



Laurent Le Chatelier, dans les années 2000, était mon documentaliste à la radio. Il possédait une collection complète d'*Historia* – en tout cas depuis 1946 – et avait indexé tous ses numéros. Page après page... À la mort de cet ami et complice, tout cela m'est revenu, avec les fiches bristol afférentes, bien rangées dans leurs longues boîtes. Je m'y plonge souvent; j'y flâne, je soupèse et compare, j'en tire des idées...

Il y a quelque temps, je suis tombé sur un éditorial écrit en 1975 par Christian Melchior-Bonnet. Il y a donc un demi-siècle, il défendait une approche de l'histoire assez semblable à la nôtre: sur la ligne de crête entre phénomènes collectifs et destins personnels. D'un côté, «les formes les plus diverses de l'activité humaine» envisagée de manière globale et dynamique; de l'autre, la singularité de l'événement: «À qui ferait-on croire, écrivait mon grand devancier, que l'Histoire de France n'aurait pas été changée si, par exemple, l'attentat de la rue Saint-Nicaise contre Bonaparte avait réussi?»

Vous aussi, de génération en génération, feuilletant votre magazine ou consultant son site en ligne, vous naviguez à nos côtés, d'une rive de l'histoire à l'autre. Si j'en crois une étude de satisfaction, menée auprès de 700 abonnés, et qui – grand merci! – plébiscite la nouvelle formule, vous restez attachés à cet équilibre si spécial. Cela nous conforte et nous oblige. Continuez à nous lire et à nous faire connaître! Devenez, chacune et chacun de vous, nos ambassadeurs auprès des amoureux d'histoire!

Franck Ferrand



HISTOIRE TV

Les histoires qui font l'Histoire

DANS LA PEAU DES DICTATEURS

SÉRIE DOCUMENTAIRE INÉDITE

TOUS LES MERCREDIS

DU 9 AU 23 AVRIL DÈS 20.50



COMMENT CES HOMMES ONT-ILS PU ACCÉDER AU POUVOIR ABSOLU ET QU'EN ONT-ILS FAIT ?
COMMENT ONT-ILS PU LE CONSERVER ?

CETTE SÉRIE OFFRE UN APERÇU CONVAINCANT DE LA FRAGILITÉ DE LA
DÉMOCRATIE ET DE L'EFFRAYANTE RÉSURGENCE DE L'AUTORITARISME.



canal 121

DISPONIBLE
AVEC

CANAL+

canal 118

free

canal 205



canal 124 canal 177



*Chips
Time*

.nordnet.



REPLAY
DISPONIBLE
JUSQU'À
60 JOURS

HISTORIA

SFPA (Société française de promotion artistique).
10, boulevard de Grenelle, CS 10817,
75738 Paris Cedex 15.
www.historia.fr ; tél. : 0187 39 84 84.

Pour toute question concernant votre abonnement : 0155 56 70 56.

Historia service abonnements : 45, avenue
du Général-Leclerc, 60643 Chantilly Cedex.
E-mail : serviceclients@historia.fr
Tarifs France : 1 an, 10 n°s d'Historia : 60 € ; 1 an, 10 n°s
d'Historia + 4 Historia Hors-série (trimestriel) : 84 €.
Belgique : Edigroup. Tél. : 070 233 304.
Suisse : Edigroup. Tél. : 022 860 84 01.
Tarifs autres pays : nous consulter.

Directeur de la publication et gérant de SFPA :

Pierre Louette.

Éditrice : Claire Lénart.

Rédaction

Directeur éditorial : Franck Ferrand.

Rédacteur en chef : Éric Pincas.

Rédacteur en chef adjoint

chargé du Hors-série : Victor Battaggion.

Assistante : Florence Jacquot.

Création graphique : Quintin Leeds.

Directeur artistique : Stéphane Ravaux.

Secrétaires de rédaction :

Alexis Charniguet, Nathalie-Anne Soumaire.

Rédactrices photo : Anne-Laure Schneider.

Rédacteur en chef adjoint chargé du Web :

Pierre-Louis Lensel.

Rédactrices Web : Véronique Dumas, Élise Neyret.

Comité éditorial : Jean-Yves Boriaud, Bruno Dumézil,
Bruno Fuligni, Jean-Yves Le Naour, Catherine Salles,
Thierry Sarment, Laurent Vissière.

Directrice marketing et des revenus clients :

Lise Benamou.

Fabrication : Catherine Massabuau, Bruno Santin,
Naïma Mensouri.

Ventes messageries : Gaëlle Trabut.

Réassort kiosque :

venteshistoria@teamdiffusion.fr
Agrément postal Belgique n° P207 231.

Publicité Les Échos-Le Parisien Médias

Tél. : 0187 39 78 00. Pour obtenir votre
correspondant, composer le 0187 39 suivi
des chiffres entre parenthèses.

Les adresses e-mail se constituent ainsi :
initialeduprenomnom@lesechosleparisien.fr

Présidente : Corinne Mrejen.

Directeur général adjoint : Nicolas Danard.

Directrice de la publicité : Karine Lyautey (89 87).

Directeur délégué : Bernard Villeneuve.

Impression : Maury Eurolivres Manchecourt.

Imprimé en France/Printed in France.

Dépôt légal : avril 2025.

Commission paritaire : n° 1026 K 80413.

ISSN : 1270-0835.

Historia est édité par SFPA.

RCS Paris 304 951460.

Historia est une publication du groupe

Les Échos-Le Parisien.

Photo de couverture :

Photo Josse/Bridgeman Images

Édito Par Éric Pincas



Faveurs et dépendances

Femmes puissantes? Entre le ^{xv}^e et le ^{xviii}^e siècle, elles ont ébloui la cour de France tout en suscitant autant d'admiration que de détestation. Car leur place et leur rôle privilégiés auprès du roi leur ont conféré un pouvoir – ou, tout au moins, une influence – qui leur a valu bien des ennemis. Agnès Sorel, Diane de Poitiers, M^{me} de Montespan, M^{me} de Maintenon, M^{me} de Pompadour, Jeanne Bécu, comtesse du Barry... Leur nom est passé à la postérité, parfois davantage que celui des reines dont elles furent les rivales. Maîtresses royales, elles incarnent une forme de modernité par leur liberté sexuelle, leur émancipation à l'égard de leur mari, leur indépendance juridique, leur transgression des valeurs et des codes de leur époque. Mais, dans le même temps, elles sont le symbole d'une société patriarcale au

sommet de laquelle le roi peut disposer des femmes à sa guise, jouant de leur sens du paraître pour mieux briller à son tour. Raconter leur histoire n'a rien de frivole. Tout au contraire. Ces femmes s'inscrivent au cœur de la fabrique royale, de sa mécanique, de sa stratégie du paraître. S'y mêlent tout à la fois le virilisme

“Raconter l'histoire des favorites n'a rien de frivole”

ostentatoire de la figure royale, le pouvoir de faire et défaire les destinées, le souci de la représentation à la cour, les luttes d'influence, les enjeux de filiation au travers de la reconnaissance des enfants naturels accédant le plus souvent aux plus hautes charges... Rappelons qu'à lui seul Louis XIV a eu treize enfants illégitimes. Ces femmes, bien qu'exclues des instances de décision, avaient l'oreille des souverains et ne se montraient pas avares en conseils. Certaines d'entre elles ont influencé les choix politiques des monarques. Ainsi de Diane de Poitiers, maîtresse d'Henri II, qui éclipsa Catherine de Médicis et pesa sur l'antiprotestantisme du roi. Elles furent aussi de puissantes mécènes, à l'image de M^{me} de Pompadour, qui finança l'ascension d'artistes de renom, comme le peintre Nattier ou le sculpteur Jean-Baptiste Pigalle. L'astre royal aurait-il finalement autant brillé sans la constellation des favorites? Rien n'interdit d'en douter...

Origine du papier : Finlande – Taux de fibres recyclées :
0% – Eutrophisation : P_{Tot} = 0,06kg/tonne de papier.



8



26



36



8 Portfolio

Il y a cent ans, l'Art déco s'expose à Paris

Élégant et avant-gardiste, l'Art déco entre dans l'Histoire avec une exposition parisienne qui fait date. **PAR FRANCK FERRAND**

16 Échos de l'Histoire

L'actualité éclairée par l'Histoire, avec notamment la Cour pénale internationale et les célébrations Paoli en Corse...

20 Ils font l'événement

Caen fête son millénaire, *Assassin's Creed Shadows* : le samouraï noir qui fait débat, l'arrivée sur scène du plus célèbre des gangs, les Peaky Blinders.

26 Récit

Après la chute du Reich, l'année «zéro» de l'Europe

À la mort de Hitler, le Vieux Continent n'est plus qu'un champ de ruines, mais de ce chaos va naître un monde nouveau. **PAR JEAN-YVES LE NAOUR**

36 Dossier

Favorites Pouvoir, influence et scandale

Ces femmes chuchotaient à l'oreille des rois. Parfois conseillères de l'ombre, émancipées de leur mari, elles sont un rouage majeur de la mécanique de l'Ancien Régime...

38 **Presque reine... Agnès Sorel ouvre le bal** JEAN-FRANÇOIS SOLNON

42 **« Un rôle officieux mais en même temps public »** FLAVIE LEROUX

44 **Infographie : la constellation des maîtresses et favorites royales** FLAVIE LEROUX - MEHDI BENEZZAR

48 **Anne de Pisseleu face à Diane de Poitiers : tous les coups sont permis** FRANCK FERRAND

50 **Gabrielle et Henriette, deux destins d'exception** FLAVIE LEROUX

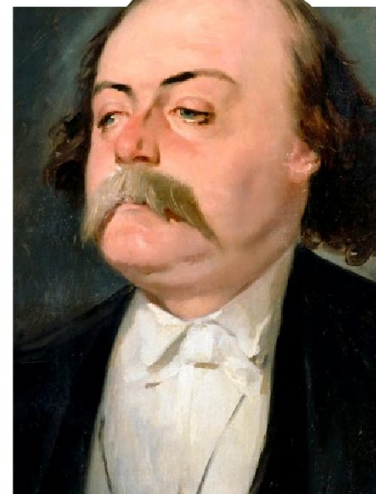
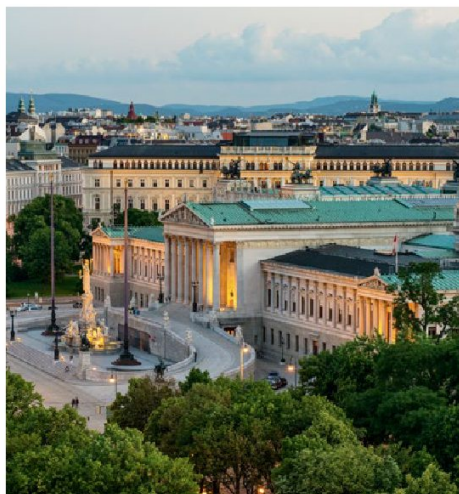
53 **Les amitiés particulières de Louis XIII** THIERRY SARMANT

54 **Le trio de cœur du Roi-Soleil** THIERRY SARMANT

56 **Débat : M^{me} de Pompadour a-t-elle eu l'influence qu'on lui prête ?** YVES COMBEAU ET FRANCK FERRAND

58 **M^{me} du Cayla, le crépuscule d'un métier** MATTHIEU MENSCH

60 **La tribune de Christophe Barbier**



62 Récit

Quand Napoléon kidnappe le pape

Régnant sur l'Europe, l'Empereur tolère mal les opposants. Justement, Pie VII est de ceux-là. Et voilà qu'un commando français mène l'enlèvement du souverain pontife !

PAR JEAN-CLAUDE DEMORY

66 Reportage

Vienne, les splendeurs des palais du Ring

À la fin du XIX^e siècle, la capitale impériale secoue son corset médiéval et se dote d'un boulevard qui attire vieille aristocratie et élite juive. **PAR OLIVIER TOSSERI**

72 Une œuvre, un artiste

Vertumne d'Arcimboldo

Derrière ce tableau, le peintre milanais célèbre son protecteur, Rodolphe II de Habsbourg.

PAR CLÉMENT DIRIÉ

77 Cahier culture

77 **Écrans** Théâtre, télévision, cinéma, et jeu vidéo

80 **Expos** La III^e République à Versailles ; le bijou à la Renaissance ; Jeanne d'Arc, le premier portrait...

84 **Livres** La sélection essais, romans, polars et BD.

90 Tête-à-tête

Jacques Weber & Gustave Flaubert

Chaque mois, une personnalité évoque son lien avec une figure historique. **PROPOS RECUEILLIS**

PAR YETTY HAGENDORF

94 Histoire sur ordonnance

Dans les années 1940, Alfred Kinsey lève les mystères sur la sexualité de ses contemporains.

PAR JEAN-NOËL FABIANI-SALMON

97 Mots croisés

98 L'humeur

d'Emmanuel de Waresquiel

Contributeurs

Pierre Branda Historien, spécialiste du Consulat et du Premier Empire. **Yves Combeau** Prêtre et historien, spécialiste du règne de Louis XV. **Gérard de Cortanze** Écrivain. **Jean-Claude Demory** Journaliste et écrivain. **Clément Dirié** Historien et critique d'art. **Jean-Noël Fabiani-Salmon** Professeur de médecine. **Stéphanie Gatignol** Journaliste. **Yetty Hagendorf** Journaliste. **Jean-Yves Le Naour** Historien, spécialiste des conflits mondiaux. **Flavie Leroux** Historienne, rattachée au Centre de recherche du château de Versailles. **Hervé Leuwers** Historien, spécialiste de la Révolution française, enseigne à l'université de Lille. **Nicolas Méra** Journaliste. **Matthieu Mensch** Historien, chercheur associé au sein du laboratoire ARCHE (Arts, civilisation et histoire de l'Europe) de l'université de Strasbourg. **Julien Peltier** Spécialiste du Japon traditionnel. **Thierry Sarmant** Historien, conservateur général du patrimoine. **Jean-François Solnon** Historien, professeur émérite d'histoire moderne à l'université de Besançon. **Olivier Tosseri** Journaliste.

Il y a cent ans l'Art déco s'expose à Paris

Le 28 avril 1925 s'ouvre pour six mois une exposition prévue dès 1915, mais ajournée pour cause de guerre. Des Invalides au Grand Palais, ses pavillons offrent une vitrine mondiale au dernier des grands styles : l'Art déco. **PAR FRANCK FERRAND**



PHOTO CYRILLE BERNARD/MAD

Mariage réussi Dès l'affiche, signée René Prou, le ton est donné : l'exposition internationale sera aussi industrielle qu'artistique. Au lieu de s'y affronter, la tradition d'un Ruhlmann et la modernité d'un Mallet-Stevens s'épouseront dans un dialogue fécond, comme le montre le luxe pratique de ce cabinet de travail conçu par Sigrist (page de droite) et édité, dans Strasbourg reconquise, par Ehrhard-Friesé.





Bienvenue en élégance Vitrine du « Second groupe » – celui du Faubourg – à l'exposition de 1925, ce hall du décorateur Pierre-Paul Montagnac aspire à la grandeur. Son raffinement témoigne du goût des fabricants de l'époque pour les matières nobles et la technique impeccable d'une ébénisterie parvenue, selon le chroniqueur de *L'Art vivant*, « à un rare degré de maturité, de raison, d'équilibre et de vigueur ».



Grand salon Jacques-Émile Ruhlmann est la grande vedette de l'événement. Son pavillon du Collectionneur évoque le cadre de vie d'un riche amateur d'art en ces années 1920. Le mobilier précieux en palissandre, loupe d'amboine ou ébène de Macassar voisine ici avec des ferronneries d'Edgar Brandt, des laques de Dunand et des œuvres de Bourdelle.



Galbé L'architecte Pierre Patout a conçu les espaces de ce pavillon pour mettre en valeur les créations de Ruhlmann. C'est le cas du boudoir en rotonde où le tapis circulaire, le bureau de dame incrusté d'ivoire, les fauteuils aux formes courbes, paraissent autant de bijoux dans un écrin raffiné.



Lignes de vie Ce vestibule est celui du pavillon Primavera représentant, comme son nom l'indique, les grands magasins du Printemps. Le designer René Gabriel, partisan d'un mobilier fonctionnel et produit en série, bien éloigné de celui de Ruhlmann, n'y a voulu que des lignes droites – jusque dans le dossier de la banquette !



Avant-gardiste Cent ans après, cette cuisine ergonomique, voulue extrêmement sobre par René Gabriel, n'étonne plus nos regards habitués ; à l'époque, elle éblouissait les visiteurs par l'épure de ses lignes et par la modernité de ses matières et de ses couleurs.

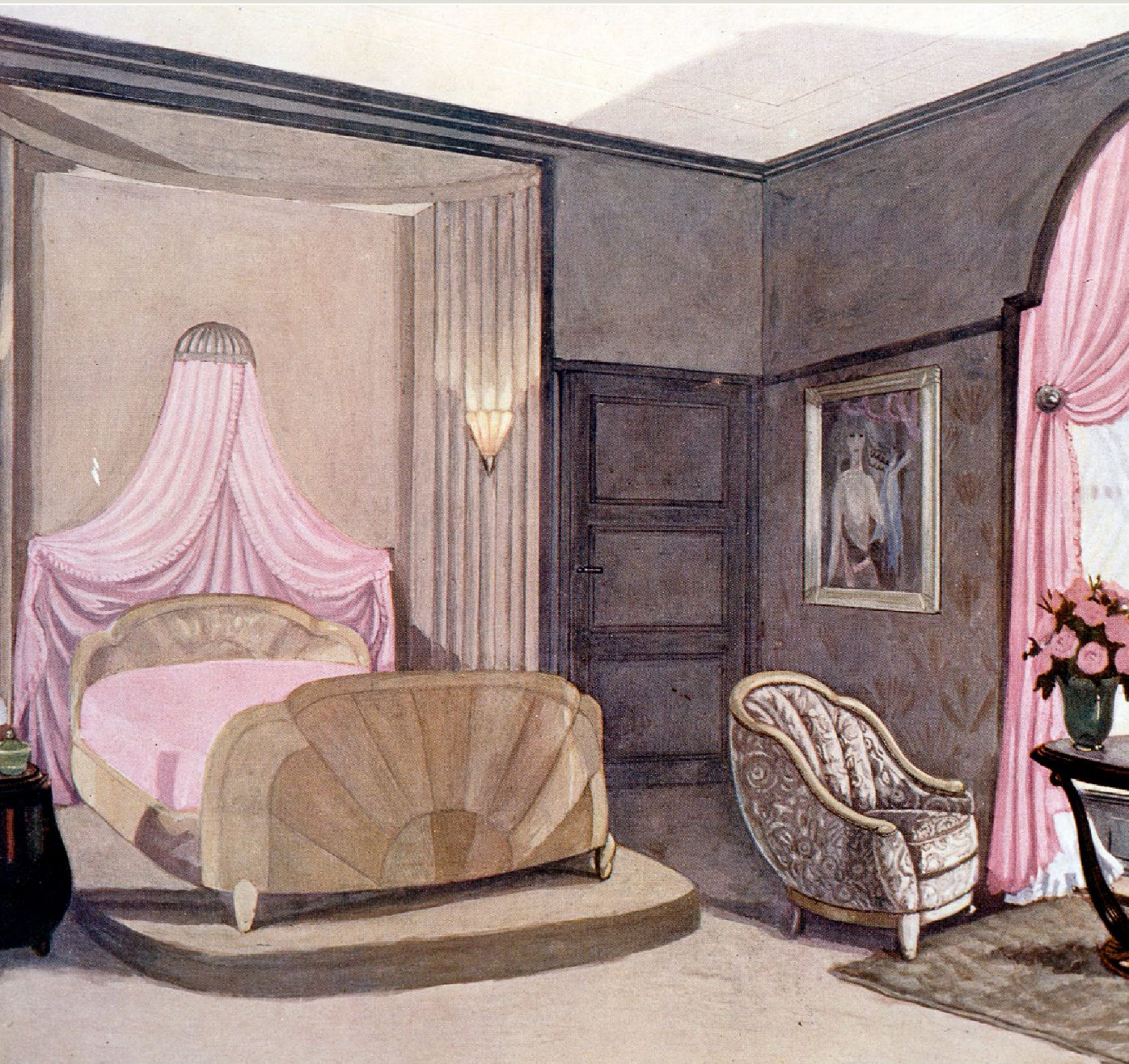


Cuisine tout équipée Bien que très minoritaires, les créatrices ne sont pas absentes de l'exposition internationale. Madeleine Sougez a opté, dans cette cuisine carrelée en jaune, pour un « tout-technique » qui, paradoxalement, concourt à dater son travail.



Axes de symétrie Après le naturalisme libre de l'Art nouveau, le style de l'après-guerre – auquel le rendez-vous de 1925 va donner son nom – renoue avec un classicisme revisité : corniches droites, demi-colonnes, bas-reliefs archi-stylisés... S'il a excellé dans les deux, l'ensemblier Maurice Dufrène a choisi, pour cette salle à manger, d'adopter un parti pris de rupture.

GROB/KHARBINE/LA COLLECTION



Les bras de Morphée Pour le prestigieux pavillon de l'ambassade de France, cette chambre de dame a été conçue par André Groult dans une harmonie de soie brochée grise et rose, à motifs d'éventails... Son mobilier sera copié à l'infini.



GROB/KHARBINE/LA COLLECTION

Sous un certain angle Le biseau, les pans coupés et les arêtes concaves n'effraient pas Lucie Renaudot, inspirée pour la création de cette chambre d'enfants, qu'éditeront les Meubles Dumas.



GROB/KHARBINE/LA COLLECTION



GROB/KHARBINE/LA COLLECTION

Ambiance studieuse Ce cabinet de travail, joliment peint par Gabriel Englinger, est confié par Maurice Dufrène aux ateliers d'art appliqué des Galeries Lafayette, baptisés par lui « la Maîtrise ».

« La CPI a révolutionné le droit international »

Entretien. Politiste spécialiste des relations internationales, Bertrand Badie, auteur de *L'Art de la paix* (Flammarion, 2024), revient sur les attaques lancées par Trump sur la Cour pénale internationale.



GUILLAUME BINET/MYOP

HISTORIA – Le mois dernier, Donald Trump a déclaré qu'il voulait attaquer la Cour pénale internationale, après, notamment, les accusations portées à l'encontre du Premier ministre israélien. Existe-t-il des précédents?

Bertrand Badie – La Cour pénale internationale est jeune. Elle a été créée en 1998. L'expérience n'est donc pas suffisamment longue pour trouver des précédents de cette nature... Jusqu'à présent, la CPI ne sanctionnait que des autocrates, des dictateurs, appartenant au monde du Sud, généralement fort critiqués par les démocraties occidentales. Les poursuites à l'encontre d'Omar al-Bachir ou de Kadhafi ont pu faire l'objet de protestations mais, non relayées en Occident, n'avaient aucune visibilité. L'étape suivante fut le mandat émis à l'encontre de Poutine. Cette fois, on entrait dans le monde européen. La réaction russe fut vive mais n'enclencha aucun processus de sanctions à l'égard des juges. L'attitude classique des autocrates et, en particulier de la Russie, a toujours



JAMES PETERMEER/ZUMA PRESS WIRE/SPA

Justice en balance Née dans le contexte d'après-guerre froide, cette juridiction pénale se heurte au principe de souveraineté des États.

été de répondre par le mépris à l'égard d'une institution dont ils ne font pas partie. Avec les accusations visant Netanyahu, on franchit une nouvelle étape: pour la première fois, on s'attaque au dirigeant d'un État de droit, considéré comme faisant partie de ce monde occidental, qui s'est toujours défini comme le producteur exclusif de vertu. Le choc est donc plus grand et la réaction plus vive. Trump se présente à la fois comme critique de l'énonciation classique du droit et comme critique de la CPI, à laquelle les États-Unis n'adhèrent pas. Mais s'ajoutent aussi l'idée de « sanction » – dif-

férente de celle du mépris – et le principe états-unien d'extraterritorialité de la loi américaine: le risque est donc non seulement de voir les juges sanctionnés mais aussi les pays qui leur feraient bon accueil.

Rappelez-nous dans quel contexte a été créée la CPI...

Trois facteurs y ont contribué. Le premier, c'est la chute du mur de Berlin et l'effondrement de la bipolarité du monde avec la dislocation de l'Union soviétique. On a alors le sentiment que le droit international allait pouvoir devenir un instrument de concorde entre les États. Le



deuxième facteur en découle : l'essor d'une pensée juridique postulant que le droit allait se substituer à l'idéologie. Enfin, à la fin du xx^e siècle, la décolonisation étant acquise et l'économie faisant des progrès dans un espace mondialisé, on pensait pouvoir normer cet espace décloisonné. Mais très vite, les États-Unis ont été vent debout contre ce traité qui n'avait jamais recueilli leur faveur.

Cette instance supranationale se retrouve, de fait, dotée d'un pouvoir assez limité...

Cette question nous propulse au cœur du cyclone... L'élément révolutionnaire de la CPI est d'inclure dans le droit pénal international l'idée que la souveraineté ne peut en aucun cas assurer l'impunité des gouvernants. Ce qui est inconcevable en droit classique, où le principe de souveraineté est au-dessus de tout. La grammaire de nos relations internationales, jusqu'à l'extrême fin du siècle dernier, considérait que seule la puissance arrêta la puissance, que celle-ci pouvait être idéalement contenue par la règle de droit jusqu'à déclencher des sanctions contre un autre État, mais non en criminalisant et en pénalisant un chef d'État.

C'est donc révolutionnaire que de proclamer que le crime est plus déterminant que le double principe d'immunité des exécutifs et de souveraineté des États. Il fallait s'attendre à ce qu'une pareille innovation provoquât une levée de boucliers. Au total, il faut admettre que ce traité, d'une si grande importance, n'est véritablement appliqué que s'il plaît aux politiques étrangères des États concernés.

Pourquoi la CPI ne parvient-elle pas à faire consensus ? Faut-il y voir une opposition entre une vision idéaliste et celle de la raison d'État ?

La raison profonde est qu'aucun État n'arrive à se débarrasser des vieux schémas qui considèrent que la puissance, en relations internationales, prime sur le droit. Le principe fondant l'État tel qu'il est né lors de la Renaissance européenne est celui de la souveraineté. Si un État est souverain, il n'a à se soumettre à aucune loi ni aucune autorité supérieure. Il s'agit là de la définition de la souveraineté exposée par Jean Bodin dès le xvr^e siècle. On a dû procéder à une sorte de torsion intellectuelle et philosophique pour considérer, ensuite, que les États peuvent souverainement décider de l'abandon de leur souveraineté ! Ce qui veut dire que l'on peut aussi à tout moment la reprendre. Le propre du politique c'est de savoir instrumentaliser toute chose...

Partant du principe que les grandes puissances ne reconnaissent pas la CPI, celle-ci a encore une légitimité et une utilité ?

Quand on veut faire progresser le droit, il faut croire en la vertu performative des symboles et de l'énonciation. Dire le droit et montrer la réalité objective d'une atteinte portée à l'humanité en termes de crime – de guerre, contre l'humanité ou d'agression – est extrêmement important et fondateur. La CPI ne couvre peut-être pas tout l'espace de nos espoirs et de nos attentes, mais elle constitue un pas en avant majeur. **PROPOS RECUEILLIS PAR ÉRIC PINCAS**

Négociation

« **T**ump négocie avec Poutine » ; « l'UE met en garde Trump contre un accord négocié dans son dos » ; « le Hamas se dit prêt à négocier »... Au xxi^e siècle, la négociation semble se cantonner à l'actualité guerrière. Pourtant, étymologiquement, ce mot ne renvoie pas au champ de bataille. Tout commence dans la Rome antique – ce qui arrive souvent ! Le *negotium* est avant tout la négation de l'*otium*, ce temps dévolu au loisir ou au repos. Le citoyen romain le pratique lorsqu'il s'évade de la vie publique, loin de ses affaires lucratives ou politiques. Mais ce temps n'est pas celui du vide. Pendant ces moments de distraction, souvent champêtres pour les propriétaires de résidences rustiques, on s'occupe en lisant, en philosophant ou en écrivant. L'*otium* sert à cultiver les plaisirs de l'esprit et les femmes n'en sont pas exclues. La jeune Sulpicia, nièce de sénateur, dont les élégies figurent dans le corpus de Tibulle, se plaint pendant son séjour à la campagne que son amoureux resté en ville lui manque... Une adolescente reste une adolescente, même quand son dépit trouve un débouché dans l'oisiveté créatrice, ce que certaines tiktokeuses font encore à merveille.

Par opposition à ce temps de la tranquillité, le *negotium* est le temps des affaires, des occupations génératrices de soucis variés. On fait fructifier ses affaires ou on fait campagne pour les prochaines élections. Ainsi, quand la société Dassault négocie la vente de Rafale aux Émirats arabes unis, lorsqu'un industriel français se lance dans une longue et difficile négociation avec des Chinois pour qui discuter les termes d'un contrat est un art codifié, on s'adonne, au sens littéral, au *negotium*. Mais, à Rome comme aujourd'hui, qu'il s'agisse de diplomatie ou de commerce, une seule chose compte : *negotium conficere*, « mener à bien son entreprise ». Libre à vous de conclure, par ces mots, vos prochaines réunions !

Paoli, vaincu mais jamais oublié

Anniversaire. La Corse s'apprête à célébrer la naissance de celui qui voulut faire de l'île un pays indépendant, doté d'une Constitution...

L'année 2025 marque le tricentenaire de la naissance de Pascal Paoli, une date qui résonne profondément dans la mémoire collective des Corses. Né le 6 février 1725 à Morosaglia, dans le Niolu, ce patriote visionnaire, général et homme politique a marqué l'histoire de l'île de Beauté à jamais. En 2025, les festivités organisées en Corse pour célébrer cet anniversaire permettent de revenir sur son héritage, sa lutte pour l'indépendance et sa place dans l'histoire du nationalisme corse. Des expositions, des conférences, des reconstitutions historiques et des concerts rythmeront ainsi l'année, avec des moments clés à Ajaccio et à Corte, la capitale de Paoli durant ses années de gloire.

L'assaut de Ponte-Novo

À la tête de la révolte contre la domination génoise dès la fin du XVIII^e siècle, Pascal Paoli s'est illustré comme un stratège militaire hors pair. En 1755, il devient le chef des armées corses et parvient à faire de l'île une véritable république indépendante. Son projet va bien au-delà de la lutte armée : Paoli met en place un gouvernement



Visionnaire Malgré ses défaites et son exil londonien, le *Liberatore* demeure une figure tutélaire pour les Corses, comme ici, à L'Île-Rousse.

autonome et une Constitution pour la Corse. Ce texte, rédigé en 1755, reste une œuvre fondatrice, redéfinissant les principes de gouvernance et de citoyenneté sur l'île. Homme des Lumières, Paoli est l'un des premiers à tenter de mettre en pratique les idées nouvelles de son siècle notamment à travers la Constitution qu'il promet.

Mais après des victoires marquantes contre les Génois, Pascal Paoli fait face à un nouveau et redoutable adversaire, la France de Louis XV. C'est en 1769 que Paoli est confronté à une nouvelle invasion, cette fois par les troupes françaises. La bataille de Ponte-Novo, qui se déroula le 8 mai, constitue le tournant de la lutte pour

l'indépendance de la Corse. Ce jour-là, face à une armée française bien plus nombreuse et mieux équipée, les Corses dirigés par Paoli sont écrasés. Loin d'être simplement une défaite militaire, cette bataille est devenue le symbole de la résistance corse face à l'envahisseur. La retraite de Paoli, suivie d'un exil en Angleterre, marque la fin de l'indépendance mais Ponte-Novo demeure un symbole de la lutte pour la liberté.

Et, soudain, Bonaparte...

Sous la Révolution, la grande figure corse tente un retour qui suscite l'enthousiasme sur l'île, notamment chez les Bonaparte et le jeune Napoléon. Mais face à une Convention nationale qui veut unifier le pays, la trop grande liberté de Paoli crée la rupture. Le chef corse s'allie alors aux Anglais et fonde un royaume anglo-corse en 1794. Cette union singulière qu'il dirige entraîne cependant des résistances au cœur de l'île.

En 1796, en raison des victoires de Bonaparte en Italie, la situation des Anglais devient intenable. Ils décident de partir de Corse avant que des troupes commandées par Bonaparte ne débarquent. Paoli quitte alors son île à tout jamais pour se réfugier en Angleterre où il meurt en 1807. Malgré ce dernier épisode plutôt controversé, il s'impose au fil du temps comme la figure tutélaire de la Corse, particulièrement depuis l'ascension du mouvement autonomiste dans la vie politique corse. **PIERRE BRANDA**

Haïti, 17 avril 1825 : du rêve au cauchemar

Héritage. En échange de son indépendance, proclamée par Charles X, le 17 avril 1825, Haïti a dû payer le prix fort. Au titre des propriétés et des esclaves perdus, la France lui réclame 150 millions de francs-or. Cette rançon exorbitante – équivalente à cinq années de recettes fiscales – sert en réalité d'entrave à la première « République noire » au monde. Incapable de s'affranchir économiquement de la métropole, l'ancienne colonie s'abîme dans une spirale d'endettement catastrophique sur fond d'instabilité politique et de misère sociale. Si la dette est officiellement soldée en 1883, Haïti en paiera les intérêts jusqu'au milieu du ^{xx}e siècle, tandis que sa faiblesse économique, exploitée par les banques occidentales et les tyrans corrompus, freinera son développement. L'ancienne colonie la plus prospère d'Amérique est aujourd'hui un des États les plus pauvres au monde...  **NICOLAS MÉRA**



Décollage Installé au guidon de son Vélodyne, Marcel Berthet s'apprête à atteindre près de 50 km/h sur la piste du Parc des Princes, le 9 septembre 1933.

Caréné pour la vitesse

Simple amateur de bicyclette, âgé de seulement 20 ans, Marcel Berthet s'illustre par un premier record du monde en 1907, en couvrant 41,52 km en une heure. C'est le premier exploit d'une longue série... Les années suivantes sont marquées par sa rivalité avec le Suisse Oscar Egg, faisant progresser le record de presque quatre kilomètres en seulement sept ans. En 1913, bien décidé à rester en tête, le cycliste français, devenu professionnel des courses de six jours, s'associe à l'ingénieur aéronautique Étienne Bunau-Varilla pour mettre au point le Vélo-Torpille, un engin profilé pour fendre l'air. Alors qu'une nouvelle série de records est battue, la Première Guerre mondiale interrompt l'épopée. En 1933, « l'élégant Marcel », comme

on le surnomme dans les vélodromes, retente l'exploit avec le Vélodyne, imaginé et conçu avec Marcel Riffard, aérodynamicien réputé des usines d'aviation Caudron. Cette nouvelle invention d'à peine 15 kg est composée d'un cadre en aluminium carrossé de bois d'épicéa et de magnolia recouverts d'une toile. L'accès au guidon se fait par une porte latérale. Au Parc des Princes, le 9 septembre 1933, Marcel Berthet se met en selle et parcourt 48,60 km : c'est un nouveau record du monde ! Et comme cela ne suffisait pas, deux mois plus tard, sur l'autodrome de Linas-Montlhéry, il avale cette fois 49,922 km en une heure. Ces performances ne sont, cependant, pas reconnues par l'Union cycliste internationale, qui interdit, depuis 1914, les carénages pour laisser aux seules capacités sportives du cycliste le mérite des exploits à vélo.  **THOMAS LIÉNARD**

Caen célèbre son millénaire d'Histoire

Patrimoine. Pour fêter l'événement, la métropole normande propose de nombreux spectacles qui racontent sa longue existence tandis qu'est mis à l'honneur le château de Guillaume le Conquérant.

Elle a vu passer les raids vikings, les chevauchées des princes Plantagenêts, les sièges et les batailles de la guerre de Cent Ans, les guerres de Religion, les émeutes révolutionnaires et les terribles bombardements de juin 1944, où la ville a sacrifié deux tiers de son volume bâti pour ouvrir aux Alliés la route de Paris. Cette histoire mouvementée, qui fait la richesse du patrimoine de Caen, n'est pas usurpée par son premier nom de baptême, *Cadumus*, «champ de combat» en celte.

Des trésors retrouvés

C'est en 1025 que cette dénomination apparaît dans les textes pour désigner ce gros bourg doté d'une foire et d'un port. Trente-cinq ans plus tard, c'est devenu une place forte, fief de Guillaume le Conquérant et capitale du puissant duché de Normandie. «Il a suffi d'une génération pour changer complètement le destin de la ville de Caen», assure Jean-Marie Levesque, directeur du château



NESSAMELDA/SP

de Caen, où vient d'être donné, ce 20 mars, le coup d'envoi des festivités du Millénaire.

Fondée par Guillaume vers 1060, la forteresse n'a pas livré tous ses secrets. «Comme beaucoup de places fortes, le château de Caen a longtemps été une caserne, observe Jean-Marie Levesque. Et cette vie de garnison a effacé le passé plus ancien du château.» En effet, la

troupe du 36^e régiment d'infanterie y a élu domicile à partir de 1875, transformant en profondeur le secteur nord du château. À cela s'ajoutent les coups de pioche donnés par les révolutionnaires et les dommages des bombardements alliés, qui ont conduit la métropole à penser un plan complet de restauration et de réaménagement après-guerre.

“C'est en 1025 qu'apparaît le nom qui désigne ce gros bourg doté d'une foire et d'un port”



disparu, parcourir le chemin de ronde, explorer la remarquable «tour Mathilde» (du nom de l'épouse de Guillaume), un bastion d'artillerie aménagé au début du XIII^e siècle... L'événement est prolongé par les Journées de l'Histoire (22-28 mars) qui mettent à l'honneur les temps forts de l'histoire de Caen à travers des animations, conférences, tables rondes, balades commentées, ainsi que la reconstitution d'un village médiéval du XI^e siècle au cœur du parc d'Ornano.

La ville, du passé au futur

Pour Jean-Marie Levesque, ces festivités représentent l'aboutissement d'un travail de conservation de longue haleine qui aura permis «d'appréhender à la fois la ville préservée du Moyen Âge, la ville reconstruite de l'après-guerre et la ville du futur». Il se félicite tout particulièrement de la participation de l'université de Caen, voisine du château, aux opérations de recherche et de médiation. La célébration du Millénaire dépassera toutefois largement l'espace des remparts : tout au long de l'année, expositions, conférences, rencontres et spectacles rythmeront cet anniversaire symbolique à travers la métropole normande.

Parmi les temps forts à signaler, la Parade opératique (9 mai), cinq heures de spectacle alliant danse, théâtre, marionnettes, cirque et chant à travers une promenade dans la ville ; le week-end maritime «De Caen à la mer» (27-29 juin), durant lequel une flotte exceptionnelle de navires recréera symboliquement le départ de Guillaume le Conquérant et de ses troupes pour Hastings en 1066 ; enfin, le spectacle Aquanauts (19-21 septembre), un ballet aquatique et aérien qui animera le bassin Saint-Pierre du port de Caen à la fin de l'été. **NICOLAS MERA**



Dans le cadre de fouilles supervisées par Michel de Boüard entre 1956 et 1966, on a redécouvert certains éléments méconnus de la forteresse : le secteur du donjon (rasé en 1793), qui occupe un cinquième des cinq hectares du site ; la chemise fortifiée d'époque Philippe Auguste ; les vestiges plus anciens du palais ducal de Guillaume et, notamment, la salle de l'Échiquier, où le duc-roi tenait des assemblées solennelles... «Ce chantier est devenu un site d'expérimentation d'archéologie médiévale à une époque où cette discipline changeait de paradigme», détaille Jean-Marie

Levesque. Toutefois, certains éléments redécouverts, comme le donjon, demeuraient inaccessibles au grand public.

Le coup d'envoi du Millénaire (20-22 mars) dans l'enceinte du château est l'occasion d'y remédier. Après deux ans de travaux – et de nouvelles découvertes consignées par les archéologues de l'Inrap –, le site vient de faire peau neuve. Au programme : un spectacle pyrotechnique et la projection d'une fresque animée sur les remparts mais, surtout, l'ouverture de ses «trésors cachés». Les visiteurs peuvent, en compagnie d'un médiateur, retracer les contours du donjon

Au programme Les festivités, tout au long de l'année, vont illustrer l'histoire de la ville grâce à des spectacles, des expositions, des conférences, des reconstitutions historiques..., et faire redécouvrir de nombreux sites tels que le château de Caen et l'église Saint-Pierre (photo du haut), ou l'abbaye aux Dames (en bas).

Ils font l'événement

Assassin's Creed Shadows, controverse au pays du Soleil-Levant

Jeu vidéo. Le dernier volet de la célèbre saga du studio français Ubisoft, tant attendu, suscite la polémique au sujet de son héros : un samouraï d'origine africaine...

Tous les fans de la franchise de jeu vidéo *Assassin's Creed* (Ubisoft) s'impatientaient. *Shadows* est enfin là et nous plonge dans le Japon médiéval, à la fin de la fascinante *Sengoku Jidai* («âge des provinces en guerre», 1476-1615). Particulièrement chaotique, celle-ci débute avec la guerre d'Ōnin qui déchire l'archipel à la fin du xiv^e siècle, et prend fin cent ans plus tard, lorsque le pouvoir central est restauré sous l'égide des trois unificateurs du pays. Le premier homme de ce trio se nomme Oda Nobunaga. Il fait une entrée fracassante sur la scène politique japonaise lorsqu'il remporte à l'été 1560, une victoire brillante à Okehazama. Huit ans plus tard, celui que d'aucuns avaient surnommé hâtivement «l'idiot de l'Owari», du nom de sa province natale, s'empare de la capitale impériale, Kyoto.

Une historicité questionnée

Le shogun, chef suprême des samouraïs, au prestige largement terni par son impuissance à prévenir les guerres féodales, est réduit à l'état de pantin. Maître des régions centrales, Nobunaga réprime impitoyablement toute opposition, élimine l'un après l'autre ses rivaux, promeut la méritocratie parmi ses vassaux, unifie les poids et mesures et instaure un marché libre au pied de son imprenable place d'Azuchi, modèle des châteaux insulaires tels que nous les connaissons aujourd'hui. Il s'entiche également de nouveaux venus lusitaniens, les Jésuites, arrivés au Japon en



UBISOFT, 2025/SP

1549 dans le sillage des marchands portugais, avec pour mission d'évangéliser l'archipel. Ce sont eux qui présentent à Nobunaga, en mars 1581, un certain Yasuke, serviteur noir qui accompagne l'Italien Alessandro Valignano.

Les sources sont rares mais concordent pour décrire un colosse dont la carrure impressionne Nobunaga, qui le prend à son service. La relation sera éphémère puisque, l'année suivante, Nobunaga se donne la mort à l'issue d'un coup d'État. Capturé par les troupes du félon, Yasuke aurait été rendu aux Bons Pères, avant de disparaître des chroniques. Cette trajectoire fugace ne décourage pas Ubisoft de choisir le colosse africain pour héros du nouveau volet de sa saga, attendu avec impatience. D'emblée cependant, la diffusion des premières images au printemps 2024 suscite plusieurs polémiques qui n'ont cessé d'enfler au cours de l'année. Escamotant complètement le

second personnage, la femme ninja sur laquelle il y aurait pourtant fort à dire, les critiques se concentrent sur Yasuke. L'historicité du personnage est questionnée, au point que les grands médias s'emparent du sujet et convoquent à la barre historiens et spécialistes du Japon médiéval. C'est ensuite le statut de samouraï qui est contesté. Il est vrai que seules la mention d'un sabre offert par son suzerain et l'attribution d'une

résidence à Yasuke accréditent la thèse d'une promotion sociale au sein de la classe combattante. Mais rien n'indique que l'intéressé ait montré quelque compétence militaire. Enfin, nombreux sont ceux qui, dans l'archipel comme ailleurs, se désolent du choix d'un personnage au destin certes extraordinaire mais à la portée anecdotique. L'époque des guerres d'unification est pourtant peuplée d'une kyrielle de guerriers hauts en couleur devenus autant de héros nationaux! ▮

JULIEN PELTIER



**Assassin's Creed
Shadows**
par Ubisoft,
sur PS5, Xbox,
PC. 79,99 €.
Sortie
le 20 mars 2025.



Gang en scène La compagnie de ballet britannique Rambert et la bande-son de Roman GianArthur donnent à la série historique à succès une dimension théâtrale électrisante.

Les Peaky Blinders mènent la danse

Comédie musicale.

L'adaptation chorégraphique de la série britannique arrive en France. Un spectacle à la hauteur du phénomène, dont un long-métrage est annoncé sur Netflix courant 2025.

Sur scène, ils sont 18 artistes de la compagnie de ballet londonienne Rambert qui replongent le public dans l'atmosphère singulière, à la fois brutale et esthétique, de *Peaky Blinders*. Mêlant danse, théâtre et musique live, le show, recommandé aux plus de 15 ans, enchaîne les chorégraphies survoltées pour restituer les combats sanglants, les trahisons et passions qui font l'essence de la très populaire série historique. Créée par Steven Knight, la fiction voit le jour en 2013 sur la BBC qui diffusera ses six saisons jusqu'en 2022. Débutant en 1919, elle entraîne le spectateur dans le Birmingham industriel des années 1920 et dans le sillage d'une fratrie crapuleuse, emmenée

par l'impitoyable et charismatique Thomas Shelby, avide d'étendre son pouvoir jusqu'à Londres. Les Français découvrent la pépite sur Arte, dès 2015, puis sur Netflix, qui la propose toujours en intégralité.

Le clan Shelby, dont Knight retrace la lente ascension, est parvenu à imposer sa loi sur petit écran grâce à une proposition aussi affûtée que les lames de rasoir planquées dans les visières de casquettes des Peaky Blinders. À la densité de son contexte historique qui brasse le traumatisme de la Grande Guerre, la misère ouvrière de l'Angleterre industrielle, la crise de 1929... s'ajoutent la modernité de son travail formel, un scénario haletant et une distribution de haut vol, dominée par Cillian Murphy récompensé, depuis, par un Oscar du meilleur acteur pour son rôle dans *Oppenheimer*. Son regard bleu acier est au diapason avec une bande-son électrisante, rock, et d'un anachronisme assumé, dont on ne s'étonne guère qu'elle ait nourri un spectacle. Lancé en Angleterre

en 2022, celui-ci avait déjà conquis 100 000 spectateurs avant d'amorcer sa seconde tournée en septembre dernier. Après avoir débuté dans les tranchées des Flandres, dont Thomas Shelby est revenu marqué, il plonge le public de la Seine Musicale dans l'effervescence de Birmingham, où le caïd bâtit son empire criminel.

Entraînés de bas-fonds chaotiques en bars luxueux, de cabarets éclatants aux dédales de l'esprit torturé du caïd, les addicts de la série trouveront-ils, là, de quoi se sustenter en attendant la suite annoncée de l'épopée des Peaky Blinders? Elle consistera en un long métrage dont le tournage s'est achevé en décembre dernier. L'intrigue, gardée secrète, devrait se dérouler pendant la

Seconde Guerre mondiale. Cillian Murphy a rempilé dans le rôle de Tommy. Netflix a annoncé la diffusion courant 2025. En attendant, les plus impatients traverseront la Manche: Manchester, Birmingham et Liverpool ont mis sur pied des tours guidés sur les traces de leurs héros. **STÉPHANIE GATIGNOL**

Peaky Blinders, The Redemption of Thomas Shelby
Jusqu'au 30 mars
à la Seine Musicale
à Boulogne-
Billancourt (92).
www.peakyblindersparis.com

mezzo
LIVE

www.mezzo.tv



PHOTO © MARCO BORRELLI

NOS PROCHAINS DIRECTS SUR MEZZO LIVE

– **4.04** Prague – Czech Philharmonic
Alain Altinoglu, Beatrice Rana
Mendelssohn, Ravel

– **5.04** Paris – **Lang Lang**
Schumann, Fauré, Chopin

– **12.04** Genève – Orchestre de la Suisse Romande
Pablo Heras-Casado, Alexei Volodin
Wagner, Liszt, Mendelssohn

– **14.04** Baden-Baden – Berliner Philharmoniker
Jakub Hrůša, Seong-Jin Cho
Janáček, Beethoven, Bartók

– **17.04** Amsterdam – Royal Concertgebouw Orchestra
Klaus Mäkelä
Ravel, Bartók

– **21.04** Dubaï
Daniel Lozakovich, Mikhail Pletnev
Grieg, Franck

– **1.05** Bari – Berliner Philharmoniker
Riccardo Muti
Rossini, Verdi, Brahms

Après la chute du Reich, l'année « zéro » de l'Europe

En avril 1945, de la Normandie à l'Ukraine, de l'Italie à la Baltique, le Vieux Continent n'est plus qu'un champ de ruines, frappé par la famine, menacé par les guerres civiles et traversé par des millions de déplacés. De ce chaos naît un monde nouveau, déjà menacé par la compétition entre URSS et États-Unis. **PAR JEAN-YVES LE NAOUR**



Le

30 avril 1945, alors que les troupes soviétiques ne sont plus qu'à quelques centaines de mètres de son bunker, Adolf Hitler se suicide d'une balle dans la tête. Le 7 mai 1945, à Reims, dans le collège où Eisenhower a installé son quartier général, les Allemands signent leur capitulation. Colère de Staline qui

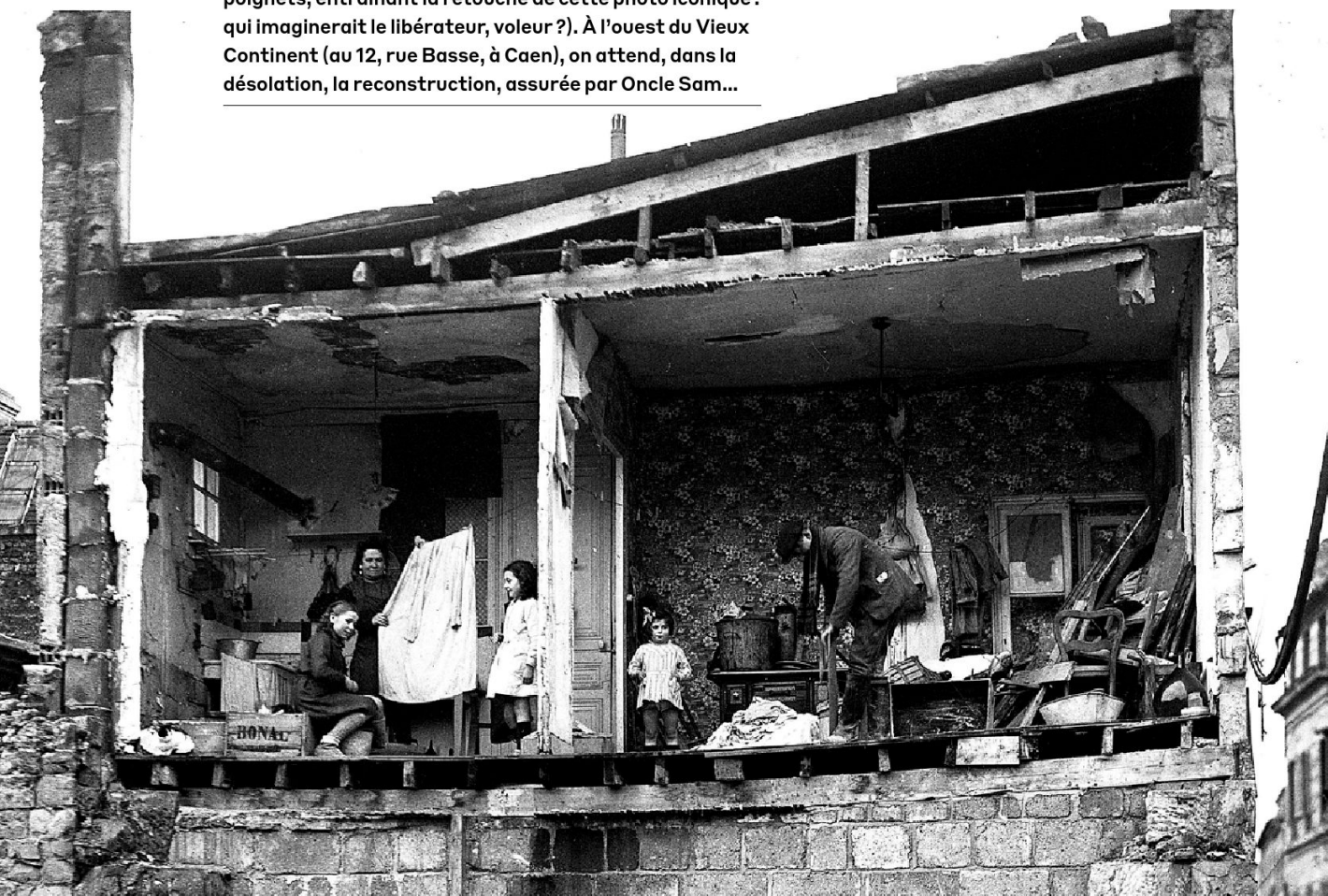
exige la même cérémonie devant le chef de son armée, le maréchal Joukov, à Berlin, le 8 mai. Une anecdote qui, au-delà de la manifestation d'orgueil, dessine déjà la division de l'Europe.

Les armes se taisent... le 15 mai

La présence des Français, représentés par le général de Lattre de Tassigny, y soulève l'incrédulité du maréchal Keitel: « Quoi? Les Français aussi!? » De fait, en refusant la défaite de 1940, en créant la France libre et en regroupant la Résistance derrière lui, de Gaulle a placé le pays dans le camp des vainqueurs et lui a rendu son honneur. Trois jours plus tôt, c'est l'armée française du général Leclerc qui s'est emparée du « nid d'aigle », à Berchtesgaden. Ce 8 mai, de Gaulle vient s'incliner devant le Soldat inconnu, au terme de ce qu'il considère comme une guerre de trente ans. Les cloches sonnent à toute volée et la foule descend dans la rue pour ...



Changement d'ère En prenant Berlin, l'URSS fait passer une partie de l'Europe à l'heure de Moscou (l'officier retenant le soldat a glissé une montre à chacun de ses poignets, entraînant la retouche de cette photo iconique : qui imaginerait le libérateur, voleur ?). À l'ouest du Vieux Continent (au 12, rue Basse, à Caen), on attend, dans la désolation, la reconstruction, assurée par Oncle Sam...



Récit

... exprimer une «immense joie pleine de larmes» (Albert Camus). Le nazisme est terrassé. La guerre prend fin en Europe. Un monde est à reconstruire.

La peinture d'une Europe en liesse, qui reprend espoir, se relève de ses ruines et renoue avec la démocratie, n'est cependant pas exacte. Là où campe l'Armée rouge, la libération ressemble furieusement à une nouvelle occupation. Et, dans la plus grande partie du Vieux Continent, l'année 1945 est celle du chaos, de l'anarchie. Les haines y sont vivaces et le sang continue de couler. C'est le temps de «l'Europe barbare», pour paraphraser l'historien Keith Lowe. Il est significatif que la dernière bataille de la Seconde Guerre mondiale en Europe ait lieu du 14 au 15 mai, à Poljana (Slovénie, entre forces de l'Axe et partisans yougoslaves), soit une semaine après la capitulation allemande, qui aurait dû immédiatement faire cesser les combats.

La famine s'abat sur tout le Vieux Continent

L'Europe est d'abord un grand cimetière, avec 36 millions de morts, dont la moitié de civils. Et un champ de ruines. La Grande-Bretagne a inauguré le bal, au temps du Blitz, quand 50 000 tonnes de bombes ont été déversées sur Londres et Coventry, puis c'est la France qui est frappée lors du Débarquement, avec Brest, Caen, Saint-Lô, Le Havre, rasées à plus de 75 %. Enfin, les principales villes allemandes sont ravagées par les bombes incendiaires en 1944-1945. Sans compter qu'en se repliant, la Wehrmacht a également incendié et détruit 1700 villes et villages de Russie, de Biélorussie et d'Ukraine. Varsovie a été réduite en poussière, entièrement dynamitée. 25 millions de Soviétiques et 20 millions d'Allemands n'ont plus de toit. «Dans dix ans, vous ne reconnaîtrez plus l'Allemagne», avait dit Hitler en 1935. Il avait raison. Le Reich qui devait durer mille ans est en cendres, et l'Europe avec lui.

Et, partout, la famine et la pénurie. Si les Allemands ont longtemps été épargnés du fait du pillage généralisé des pays occupés – «Profitons de la guerre, la paix sera terrible», disaient-ils avec force humour noir – la faim est



USIS-DITE/OPALE PHOTO

Kaput Après la reddition, les soldats allemands sont soumis par leurs vainqueurs au travail forcé (URSS), au déminage (France), à l'agriculture (Royaume-Uni). Des militaires allemands se dirigent, le 5 mai 1945, vers un camp de prisonniers à Bad Aibling (Bavière).

omniprésente depuis plusieurs années. Sur les 410 000 Grecs morts durant la guerre, la moitié l'a été à cause de la faim. Les armées doivent donc ravitailler les populations. La ration ne dépasse pas les 1200 calories dans la zone d'occupation britannique et 1000 calories dans la zone française. À Vienne, c'est pire encore, avec 800 calories en moyenne. Les monnaies des pays vaincus ne valent plus grand-chose, c'est la cigarette et le chocolat qui servent de moyen de transaction. Le rachitisme et l'œdème de la faim, disparus au XVIII^e siècle, refont leur apparition aux Pays-Bas ! Pour finir, des populations fragilisées sont une cible pour les maladies : à Varsovie, une personne sur cinq souffre de la tuberculose, une épidémie de dysenterie éprouve Berlin, dont le réseau d'adduction d'eau est ravagé. À Vienne, la mortalité infantile a été multipliée par quatre.

Deux millions d'Allemandes victimes de viols

Le système D prévaut et, avec lui, tous les trafics, le marché noir, la délinquance, les bandes d'orphelins abandonnés à leur sort, la prostitution, le pillage. En la matière, l'Armée rouge s'est taillée une jolie réputation. Un

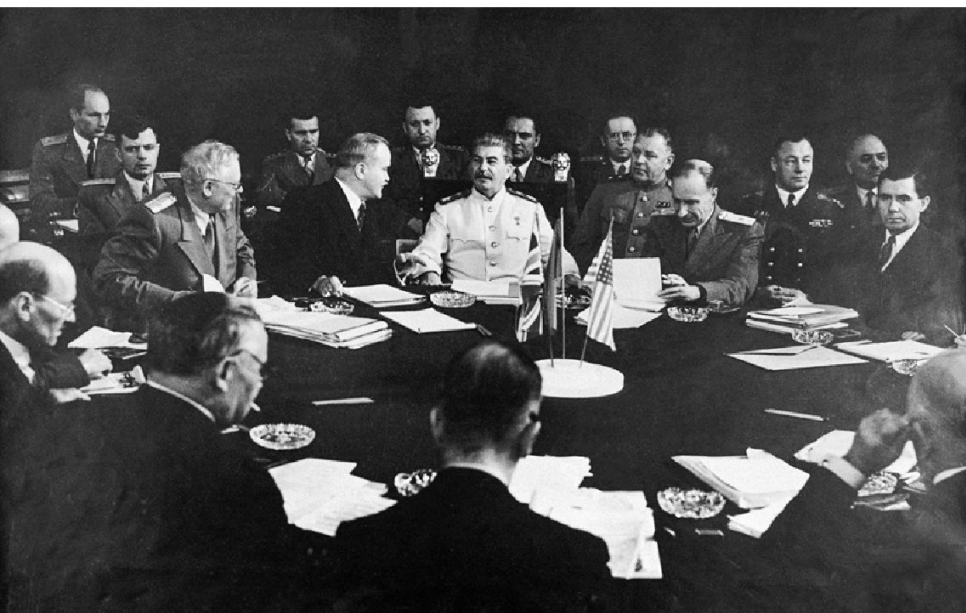
“Aux Pays-Bas, le rachitisme et l'œdème de la faim, disparus depuis le XVIII^e siècle, refont leur apparition”

des soldats au sommet du Reichstag, le 2 mai, porte une montre à chaque poignet (*voir photo p. 29*). Il faudra en gommer une sur les images de propagande pour faire oublier que les troupes de Staline mettent les pays «libérés» en coupe réglée. Les viols, aussi, sont systématiques. En Allemagne, on estime que deux millions de femmes en ont été victimes. À Vienne, des rapports médicaux indiquent le chiffre de 87 000 femmes violées en quelques semaines. Des agressions sexuelles sont également commises par les armées alliées, les troupes marocaines françaises

semant la terreur dès la campagne d'Italie en 1943, mais elles n'atteignent pas ce niveau de systématisation.

Manu militari, Staline a refait la carte de l'Europe orientale à son profit. Annexion de la Carélie finlandaise, des pays baltes, de la Bessarabie (actuelle Moldavie), d'un morceau de la Prusse-Orientale et déplacement vers l'ouest des frontières de l'Ukraine et de la Biélorussie. La Pologne perd 178 000 km qui sont compensés par le déplacement vers l'ouest de sa frontière, sur 100 000 km, jusqu'à la ligne Oder-Neisse. Ce faisant, elle absorbe des territoires purement allemands et sept millions d'habitants sont priés de laisser place nette. L'armée cerne les villages et donne une demi-heure à la population pour faire ses bagages. Les maisons sont alors livrées à des Polonais venus de l'est, chassés par les Russes.

En Tchécoslovaquie, le problème des Sudètes est réglé de la même façon. «Nous avons décidé d'éliminer une fois pour toutes le problème allemand dans notre république», déclare le président Beneš, le 19 mai 1945. Trois millions d'Allemands sont expulsés, du printemps à l'été 1945, avec parfois des violences. À Postoloprty, par exemple, 800 personnes sont massacrées. En Pologne, les Allemands enfermés dans le camp de Lamsdorf sont lynchés et enterrés vivants en octobre 1945. Un procès aura lieu bien plus tard mais les bourreaux seront acquittés. On rouvre parfois des camps allemands de sinistre mémoire, comme celui de Majdanek, à côté de Lublin, pour y entasser des...



SOVIET GROUP/MAGNUM PHOTOS

Table d'opération Grâce à l'avancée de ses troupes, Staline (au centre), en position de force, peut redessiner la carte de l'Europe à son profit lors de la conférence de Potsdam (17 juillet-2 août 1945), avec l'aval de Londres et de Washington.



Compagnons du devoir Avec des villes comme Brest, Caen, Le Havre, rasées à plus de 75 % par les bombardements alliés, le relèvement rapide du pays s'avère indispensable. Le Gouvernement provisoire de la République française en fait une priorité (affiche à dr.). De Gaulle, qui dirige le GPRF, visite (ci-dessus), à Paris, une exposition sur des projets de reconstruction urbaine, le 8 décembre 1945.

... civils allemands. Au total, avec les expulsions de Hongrie, de Yougoslavie et de Roumanie, c'est près de 12 millions de réfugiés allemands qui arrivent dans un pays en ruines, en ayant tout perdu. Ils y sont mal reçus, accusés d'aggraver les difficultés du ravitaillement. Ils ne pourront pas non plus exprimer leurs souffrances, puisque le statut de victime est dénié aux Allemands.

Une politique d'épuration ethnique s'abat sur l'Europe

La situation est tellement catastrophique qu'à la conférence de Potsdam (17 juillet-2 août 1945), les Alliés exigent que les expulsions soient « ordonnées » et « humaines », sans parvenir à changer quoi que ce soit. En fait, derrière l'exigence d'humanité, les Alliés sont effrayés par ces migrations massives et par leur incapacité à loger et nourrir

les déplacés. L'UNRRA (*United Nations Relief and Rehabilitation Administration*, « Administration des Nations unies pour le secours et la reconstruction », créée en 1943 pour gérer les réfugiés, est complètement débordée. Rien qu'en Allemagne, elle régit 227 camps dans lesquels s'entassent les expulsés.

L'épuration ethnique ne concerne pas que les Allemands. Staline expulse 1,2 million de Polonais de Biélorussie, de Lituanie et d'Ukraine; les Polonais répliquent en « rapatriant » 480 000 Ukrainiens. Des « échanges » de populations ont lieu également entre Slovaques et Hongrois, les Albanais sont expulsés de Grèce, les Italiens de Yougoslavie, 250 000 Finlandais fuient la Carélie annexée par l'URSS. En 1919, les traités de paix avaient refait la carte de l'Europe sans toucher aux populations. En 1945, les frontières sont souvent



conservées mais le nettoyage ethnique prévaut pour éliminer le problème des minorités nationales. On n'a jamais vu autant de déplacements massifs et forcés de populations en si peu de temps. Au même moment, six millions de prisonniers et de travailleurs forcés sont évacués d'Allemagne, dont 2,2 millions de Soviétiques qui ne veulent pas toujours rentrer dans leur pays. Il faut employer la force pour les conduire dans les trains. Un sur cinq sera exécuté ou directement envoyé au gou-

lag. La situation des trois millions de prisonniers allemands aux mains des Soviétiques n'est guère plus enviable. Servant de main-d'œuvre forcée, ils ne seront libérés qu'au début des années 1950 ! 35 % sont décédés durant leur détention au goulag. C'est moins qu'en Yougoslavie, où 41 % des prisonniers sont morts, souvent exécutés.

La chasse aux anciens collaborateurs

L'année 1945 est aussi celle des règlements de compte entre anciens collaborateurs et anciens partisans. Dans les vieilles démocraties où l'histoire s'écrit en vantant les héros de la Résistance, la page de l'épuration est vite tournée pour n'avoir pas à relativiser cette même Résistance par le constat d'un accommodement plus large qu'on ne le dit. En Yougoslavie, en revanche, la guerre civile, amorcée sous l'occupation, se poursuit en 1945, et l'ordre des victimes y est inversé. Ce ne sont plus les Serbes qui sont tués mais les Croates et les Slovènes. Les milliers de soldats slovènes et croates supplétifs de la Wehrmacht, réfugiés en Autriche, sont très largement assassinés par les Serbes après leur expulsion de force par les Britanniques. On recense près de 400 charniers en Slovénie ; le nombre de victimes de la répression oscille entre 50 000 et 140 000 morts. Quant aux Allemands de Yougoslavie, qui vivaient là depuis des siècles, 118 000 sont encore détenus dans des camps en janvier 1946 où ils crèvent de faim.



Levain de l'espoir Après que les armes se sont tuées, les jeunes Nations unies, par le biais d'une agence spécifique – l'UNRRA –, assurent la survie des millions de sans-abris et de personnes déplacées. Parmi eux, ces Juifs survivants des camps, en transit dans l'ancienne capitale du Reich, qui reçoivent une distribution de pain organisée par l'UNRRA. Friedrichstrasse (Berlin), le 18 décembre 1945.

Les Juifs libérés des camps de la mort ne sont pas bien accueillis quand ils sont de retour. Au mieux, comme en France, ils sont confondus avec les déportés politiques, sans que la spé-

cificité du génocide soit comprise, au pire ils dérangent car leurs biens ont été « aryannisés » et personne ne veut les leur rendre. Les quelques rescapés qui reviennent à Salonique s'entendent dire : « Quel dommage qu'on ne vous ait pas transformé en savon. » En Hongrie, ils sont victimes de lynchages, en Pologne de pogroms – dont le dernier a lieu en juillet 1946, à Kielce, causant la mort d'une trentaine de personnes.

Eisenhower, qui a visité une annexe de Dachau en avril 1945, en est ressorti blême tandis que Patton vomissait derrière une baraque. Le commandant en chef des armées alliées a aussitôt fait venir des opérateurs cinématographiques pour témoigner de la barbarie nazie et, souvent, forcer les habitants des alentours à enterrer les cadavres. « Il faut que cela se sache. On ne peut pas se taire devant une telle tragédie », affirme-t-il.

...

Les « Frères de la forêt »

Si l'on connaît bien la guerre des partisans contre les forces nazies en Europe de l'Est, on sait moins que la résistance demeure après 1945, contre les forces soviétiques cette fois. Dans les pays baltes, indépendants jusque-là, et en Ukraine occidentale, partie intégrante de la Pologne jusqu'en 1945, les populations n'acceptent pas l'union avec l'URSS. Une résistance armée tient les campagnes et les forêts avec des dizaines de milliers d'hommes. Sans perspective, éreintée par la répression, elle finit par disparaître au début des années 1950, mais des combats sporadiques ont lieu avec l'Armée rouge jusqu'en 1967 ! Ces « Frères de la forêt », comme on appelle ces résistants en Lituanie, sont aujourd'hui vus comme des héros, les défenseurs de l'indépendance nationale. En 2005, invités aux cérémonies commémoratives du soixantième anniversaire de la victoire à Moscou, les Premiers ministres estoniens et lituaniens ont refusé de s'y rendre, répondant à Vladimir Poutine que leurs pays n'avaient pas été libérés en 1945... mais en 1990. J.-Y. L. N.



Le glaive et la charrue En présence du ministre Pflimlin, le cargo américain *Cape-Race* décharge en 1949 sur les quais du Havre sa cargaison de 209 tracteurs, fournis, dans le cadre du plan Marshall, à l'agriculture française. Cette aide marque un renouveau mais souligne aussi le partage du monde entre l'URSS et les États-Unis : Washington entend reconstruire l'Europe mais aussi la réarmer, y compris l'Allemagne.

... Mais il y a des résistances. En Allemagne, quand les images des monceaux de cadavres des camps sont diffusées aux actualités cinématographiques, les spectateurs applaudissent et un sondage, réalisé en novembre 1946 dans la zone d'occupation américaine, révèle que 37 % des Allemands estiment que l'extermination des Juifs était nécessaire.

De l'espoir de paix mondiale à un nouveau bras de fer

Un nouvel ordre s'élabore, que les Anglo-Saxons voudraient voir fondé sur le droit, avec la création des Nations unies, le 26 juin 1945, et le procès de Nuremberg, qui commence en octobre 1945. Mais la forme de l'Europe nouvelle, en réalité, est déjà dictée par la position des armées à l'heure de la capitulation allemande. L'Europe libérée par l'Armée rouge est, pour Staline, l'occasion de construire un glacis protecteur pour l'URSS. Certes, il s'est engagé à Yalta à restaurer les libertés démocratiques, mais il confie aussitôt à Molotov, son ministre des Affaires étrangères, que «c'est le rapport de force qui compte». Des régimes

communistes s'installent en Bulgarie et en Roumanie dès 1945, tandis qu'une patiente entreprise de noyautage se met en place en Pologne, Hongrie et Tchécoslovaquie pour aboutir au même but. L'épuration des collaborateurs sert d'ailleurs de prétexte pour éliminer les opposants au communisme.

Britanniques et Américains ne sont pas dupes. Dès octobre 1944, Churchill s'entend avec Staline sur le partage des Balkans. Carte blanche pour Moscou avec la Bulgarie et la Roumanie, mais la Grèce doit rester dans l'orbite britannique. Malgré le poids des partisans communistes, Staline tient parole et n'interférera pas dans la guerre civile qui va durer quatre ans. Le diplomate américain George Kennan, futur concepteur du *containment*, imagine

**“ Désormais
l'Europe n'existe
plus ; son avenir
dépend de la volonté
des deux grands ”**

qu'États-Unis et URSS peuvent coexister en appliquant cette formule : « Nous tenir à l'écart de la sphère russe et eux, de la nôtre. » Car l'Europe n'existe plus, elle dépend des deux grands. La Grande-Bretagne, épuisée, entame depuis 1941 une carrière de « brillant second » de l'ordre américain, et la France n'est admise, in extremis, dans le camp des vainqueurs que parce que Churchill essaie de réintégrer du jeu européen dans un bras de fer américano-soviétique qu'il considère comme inéluctable. Le chef de l'armée britannique est tout aussi pessimiste : « L'Allemagne n'est plus la puissance dominante en Europe. C'est la Russie... Elle deviendra donc immanquablement la principale menace dans les quinze prochaines années. » Cette conception implique de relever l'Allemagne et d'en faire une alliée dans le cadre d'une fédération d'Europe occidentale. Les Français, comme les Soviétiques, rêvaient plutôt d'une Allemagne neutralisée, démilitarisée et désindustrialisée. Il leur faudra déchanter.

Dès 1945 se dessinent déjà les traits d'un autre conflit. La Seconde Guerre mondiale se termine – elle prend fin officiellement le 2 septembre 1945 avec la reddition japonaise –, la Troisième pointe le bout de son nez. ☐



**NOUVEAU HORS-SÉRIE DE *PHILOSOPHIE MAGAZINE*,
EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX**

Abonnements et commandes sur philomag.com

**Vous avez
rendez-vous
avec l'histoire.**

HISTORIA HORS-SÉRIE

CAMBODGE

De la grandeur d'Angkor
à la terreur khmère rouge

9,90€ HORS SÉRIE SEULEMENT

ALLIANCE - BELGIUM/ITALY/SPAIN/US/UK - PORT: 001030 & 011620 CHF - DOMS: 10,90 € - CANTIER: 8,95 CAN - TDM: 13,50 XPF - TOMA: 210 XPF - MAR: 107 MAD - TUN: 16 TND

De la grandeur d'Angkor à la terreur khmère rouge

9,90€
HORS-SÉRIE
SEULEMENT

101.40 C - BEG/NU/TM/ESP/GR/90 C - PORT/CON/1050 C - CH16/20/40 C - DOVA/1050 C - CUN16/695 CM - TM/61350 XPF - TOVA/210 XPF - MAR107/40D - TUN16/TND

Reines devant les reines

Comme M^{me} de Pompadour auprès de Louis XV, les maîtresses royales ont souvent gagné la première place dans le cœur des souverains, au risque d'être jalousées, voire détestées.

Portrait de M^{me} de Pompadour, par François Boucher, Alte Pinakothek (Munich).



Favorites

Pouvoir, influence et scandale

Elles chuchotent à l'oreille des souverains, menaçant parfois les reines en titre... Depuis le XV^e siècle jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, ces femmes ont parfois pesé sur certaines décisions politiques et souvent soutenu les artistes.

Presque reine... Agnès Sorel ouvre le bal

Pour ses contemporains, c'est la plus belle femme du monde. Pour Charles VII, elle est la Dame de Beauté. Et, pour l'historien, cette petite noble picarde est surtout la première favorite reconnue publiquement par un souverain. PAR JEAN-FRANÇOIS SOLNON

Un teint d'une blancheur de lis, un front dégagé, la chevelure blonde, des sourcils épilés, un sein nu jaillissant du corset délacé, la beauté d'Agnès Sorel (1422-1450) fait l'unanimité chez les contemporains. Le superlatif lui sied. Elle est la «plus belle femme qu'il est possible de voir» pour l'un, «entre les belles, c'était la plus belle et la plus jeune du monde» pour l'autre, la «plus belle femme qui fût vivante de son temps» selon un troisième. Même timides ou imprécis, les témoignages s'accordent sur l'apparence physique séduisante d'Agnès. L'évêque de Lisieux lui-même ne manque pas à l'appel, qui voit en elle «une assez jolie garce qu'on appelait vulgairement la Belle Agnès». Elle enthousiasme les poètes et prête ses traits à la Vierge de Melun, ou Vierge à l'Enfant, peinte par le Tourangeau Jean Fouquet, et conservée à Anvers.

Pareille beauté autorise Agnès à convoiter un amour pour le moins royal. D'autant qu'elle entre au service de membres de la famille du monarque, auprès de la duchesse Isabelle de Lorraine, épouse de René d'Anjou, dit «le bon roi René», avant d'être dame de la reine Marie, épouse en 1422 du dauphin Charles de Ponthieu, futur Charles VII (1403-1461). À Toulouse, en mars 1443, où ledit roi est rejoint par René et son épouse, Charles la remarque, et sa beauté l'ensorcelle dès le premier



Damoiseau De vingt ans son aîné, Charles VII succombe aux charmes de la jeune femme lorsqu'il la découvre à Toulouse en 1443, parmi les demoiselles d'honneur d'Isabelle de Lorraine, l'épouse du roi René d'Anjou.

regard. Désormais, la jeune fille brûle les étapes dans la quête de la faveur dont témoignent les dons multiples qu'elle reçoit – fourrures, martre ou zibeline, tapisseries, bijoux ou diamants taillés qui ornent sa coiffure. Si Charles VII ne fait construire aucune résidence pour Agnès, il lui offre biens et domaines d'importance politique

ou stratégique. Ainsi du château de Beauté, auquel elle emprunte son nom de Dame de Beauté, ou Roquecezière, place forte du Rouergue, ou Vernon et Issoudun, l'une de ses résidences favorites, qu'elle sait gérer avec profit.

Charles n'est plus un jeune homme, mais un quarantenaire plutôt laid, le teint jaune, des petits yeux vairons. Avec un torse trop large sur des jambes grêles, rien chez lui ne rappelle les élégants chevaliers qui s'affrontent dans un tournoi. Mais Charles a remporté des victoires sur les Anglais, volant de succès en succès. Longtemps surnommé le «petit roi de Bourges», il est devenu désormais le «très victorieux». On vante son élégance – ce qui le fit reconnaître au milieu des courtisans à Chinon par Jeanne d'Arc –, on le dit affable, excellent conteur, en un mot séduisant malgré un physique médiocre. De petite noblesse picarde, la jeune fille est séduite par le souverain. Résiste-t-on à un roi victorieux doté d'une telle majesté naturelle?

Un adultère et des faveurs qui aiguisent les haines...

De son côté, Charles, amoureux fou, ne peut passer une heure sans elle. Il entend l'éblouir comme il le fait au tournoi, ou «Pas de Bourgogne», donné à Châlons où il se montre en fringant chevalier. Désormais, présentée officiellement, Agnès inaugure le règne des favorites. Elle est, dit-on alors, une «épouse ajoutée». Son statut officiellement annoncée de concubine, comme sa présence continuelle auprès du roi, lui valent réprobation.

D'ailleurs, elle fait sien un précepte qui s'impose aux favorites de tout temps: «suivre le souverain partout comme si elle était reine», afin de conjurer le danger d'être oubliée. •••

MANUEL COHEN/AURIMAGES



MANUEL COHEN/AURIMAGES

Reine de tous les saints Pour réaliser, vers 1452-1458, le visage de la Vierge allaitante dans ce célèbre tableau, conservé au musée royal des Beaux-Arts d'Anvers, Jean Fouquet s'inspire des traits de la courtisane, disparue quelques années plus tôt à l'âge de 28 ans.

... Car cette liaison est un adultère simple, le roi n'a pas cherché à marier sa favorite à un époux de complaisance comme le feront Henri IV ou Louis XIV. Mais les dotations dont il la gratifie et l'ascendant qu'elle exerce sur lui n'en suscitent pas moins la critique. De la dauphine Marguerite d'Écosse, épouse du futur Louis XI, intelligente, musicienne et lettrée, elle sait se faire une amie, ce qui irrite Louis, plutôt indifférent aux arts libéraux, même si l'on répète qu'« un roi sans lettres est un âne couronné ». C'est qu'Agnès se heurte sans cesse au dauphin, dont l'autoritarisme augure mal de sa souplesse à venir. L'hostilité réciproque entre le futur Louis XI, alors âgé d'une vingtaine d'années, et la favorite de son père rend plus difficiles encore les rapports entre le père et le fils, d'autant que Louis a participé à la révolte dite de la « Praguerie », dirigée contre le roi, en 1440, par de grands féodaux.

Agnès n'est pas seule à animer la cour, jusque-là somnolente, de Charles VII. Réfugié à Loches ou à Chinon, places

“Chose inouïe, le dauphin Louis est exilé de la cour pour avoir manqué de respect à Agnès”

fortes destinées à résister aux Anglais, le roi, installé aussi à Tours ou dans ses environs (comme Montils-lès-Tours), s'inspire du goût du roi René pour les fêtes ou de la brillante cour de Bourgogne, dont il jalouse le duc.

Dans le conflit qui oppose Agnès au futur roi – et qui n'ignore ni coups d'épée ni soufflets –, c'est Louis qui doit céder. Il est alors expédié dans le Dauphiné, où il peut ruminer sa vengeance. Quatorze ans durant, le futur Louis XI est éloigné de la cour de son père. « On n'avait encore jamais vu un prince royal s'absenter de la cour pour avoir manqué de respect à une favorite, puisque,

fait remarquer Françoise Kermina, historienne autrice d'une biographie d'Agnès Sorel, il n'y avait jamais eu de favorite ».

La guerre franco-anglaise, dite de Cent Ans, s'éternise, ponctuée de suspensions provisoires des combats qui alternent avec leur reprise. Une trêve est tout de même signée en 1444, le

conflit ne devant alors renaître qu'en 1449. Déjà, les Anglais se rendent maîtres du Mans et s'emparent de Fougères. Charles VII, indécis, hésite à s'engager. Agnès pousse à la reprise des hostilités. « Sire ! Menez-nous à la guerre, vous en serez plus vaillant. »

Lutter contre l'Anglais et offrir un enfant au roi

Elle n'est pas seule. Le Conseil du roi est du même avis et le vœu est unanime dans le royaume. On ne s'étonne pas non plus de voir Jacques Cœur, marchand international et sorte de fournisseur aux armées, pousser au conflit qu'il s'apprête à financer. Aussi, au cours de l'été 1449, le roi se décide à attaquer et l'armée royale, quittant la Touraine, s'empare de Rouen.

Agnès n'a guère le temps de se réjouir. Après une agonie longue et douloureuse, elle rend son dernier souffle au Mesnil-sous-Jumièges, près de Rouen, le 9 février 1450, après avoir donné naissance à une fille prématurée qui meurt avec elle. Elle avait 28 ans. Désespéré par cette mort inattendue, Charles VII fait réaliser deux mausolées à sa mémoire, prescrivant que son cœur soit déposé à Jumièges et son corps porté à la collégiale Notre-Dame [auj. Saint-Ours, ndlr] de Loches. À Jumièges, dans la chapelle de la Vierge, on construit un monument au socle de marbre noir représentant Agnès, en marbre blanc, à genoux, tenant son cœur entre ses mains et l'offrant à la Vierge. À Loches, la gisante en albâtre repose sur un coussin porté par deux angelots. Deux agneaux à ses pieds rappellent son prénom tandis qu'une épitaphe vante ses vertus. Ces tombeaux, d'ordinaire privilège réservé aux princes et aux grands serviteurs de l'État, ne sont-ils pas la véritable officialisation de celle qui fut la première favorite de l'Histoire, la Dame de Beauté ?



MANUEL COHEN

Demeure d'éternité Naguère point d'appui militaire, le château de Loches devient, après les succès remportés par le roi lors de la guerre de Cent Ans, l'une des résidences préférées d'Agnès. Et c'est dans une église de cette ville qu'elle reposera après sa mort.

Une mort subite, donc mystérieuse

Dans la mentalité du temps, toute mort subite cache un crime et ne s'explique que par un empoisonnement. Agnès Sorel n'échappe pas à cette interprétation. Sa mort est certes attribuée à une fièvre puerpérale, alors fréquente – mais l'on songe aussitôt au rôle des ennemis et rivaux de la Dame de Beauté et, donc, à un empoisonnement pour se défaire de celle qui régnait sur le cœur du souverain, gênant ainsi beaucoup de monde. La rumeur prend forme et l'on affirme qu'Agnès a été intoxiquée par une dose massive de mercure, appelé vif-argent, ingéré d'ordinaire (en quantité raisonnable) pour faciliter les accouchements et utilisé comme vermifuge contre les infections parasitaires intestinales.

Ne dit-on pas aujourd'hui qu'Agnès souffrait d'ascaridiose ? Si la jalousie est le mobile, qui en voudrait à Agnès au point de l'empoisonner ? Plusieurs suspects sont cités. Sa cousine Antoinette de Maignelay qui, dès la mort de la favorite en 1450, prend sa place dans le lit du roi. Le très jeune et discret Guillaume Gouffier, de petite noblesse poitevine, premier chambellan de Charles VII, qui reçoit après la mort d'Agnès la seigneurie de Roquecezière, l'un de ses fiefs, comme cadeau de ses noces avec Louise d'Amboise – mais les conjoints bénéficiaient de la pleine confiance du roi, ce qui tend à les disculper. Les soupçons se portent encore sur Jacques Cœur, négociant international, banquier et armateur, qui était alors à Sancerre, loin de Jumièges au moment de la mort d'Agnès et n'avait aucun intérêt personnel à éliminer sa meilleure cliente, qui l'avait d'ailleurs fait nommer son exécuteur testamentaire, signe de la totale confiance du roi.

Jacques Cœur qui, entre autres délits, confondait sa propre fortune avec celle de l'État, fut, pour ce soupçon d'empoisonnement, condamné à mort et à la confiscation de ses biens. Il obtint néanmoins grâce de la vie, sa peine



HERVE GYSSELS / BRIDGEMAN IMAGES



FRANÇOIS LO PRESTI/APP

Cold case En 2004, l'analyse des restes de la favorite, qui reposait dans une urne placée depuis le XIX^e s. dans son gisant (en haut), confirme l'hypothèse de son empoisonnement par une intoxication au mercure. Mais était-ce un assassinat ou un accident, la substance étant couramment prescrite par les médecins médiévaux ?

étant commuée en prison perpétuelle dont il s'évada bientôt. À Rome où il se réfugie, il finance en 1456 une nouvelle croisade contre les Turcs et meurt la même année, sans doute de maladie à Chio, île génoise proche de la Turquie.

Reste encore le dauphin, futur Louis XI, dont les relations, on le sait, avec son père et Agnès étaient exécrables. Mort obscure qui enveloppe encore de mystère le grand argentier du royaume et la « Belle Agnès ».  J.-F. S.

« Un rôle officieux mais en même temps public »

Flavie Leroux, membre du Centre de recherche du château de Versailles et spécialiste de l'histoire des femmes en France (XVI^e-XVII^e s.), nous éclaire sur le difficile métier de favorite. Une position flatteuse, éphémère mais qui perdure parfois, notamment si des enfants naissent de ces unions presque royales.

HISTORIA – On a tendance à confondre « maîtresse » et « favorite ». Quelle est la différence ?

Flavie Leroux – Longtemps, sous l'Ancien Régime, le mot « favorite » désigne plutôt l'amie préférée d'une femme. On dit alors la « favorite de la reine », mais peu la « favorite du roi ». Le mot « maîtresse », lui, implique une relation amoureuse visible, donc plus qu'une passade. C'est au début du XVIII^e siècle qu'une évolution sémantique s'affirme. M^{me} de Pompadour, par exemple, est d'abord la maîtresse de Louis XV puis leur relation semble devenir platonique. Elle demeure néanmoins l'amie, la femme de confiance et donc la « favorite ». La distinction que cela sous-entend a ensuite été reprise dans l'historiographie, même si il y a toujours eu des confusions entre les deux termes. Aujourd'hui, on tend à désigner comme « favorite » une maîtresse plus notable que les autres. Précisons par ailleurs que parler de maîtresse « officielle » est un abus de langage. Par définition, la position est officieuse, même si elle est publique. On devrait plutôt utiliser l'adjectif « principale ».

On présente Agnès Sorel, au XV^e siècle, comme la première favorite. N'en existait-il pas avant ?

Les rois ont eu des relations extra-conjugales bien avant, mais elles étaient plus discrètes et ne concernaient pas des femmes de cour. Ce qui est nouveau

avec Agnès Sorel, c'est qu'elle est noble, dotée d'une charge et que sa relation avec Charles VII est assumée et durable. Elle reçoit de nombreux avantages (terres, pension...) qui la distinguent, et les deux filles qu'elle a du roi sont protégées et bien mariées. Un système se met en place, voué à être développé durant les règnes suivants.

Ce système ne reflète-t-il que le caprice d'un souverain ou correspond-il à une nécessité politique ?

Un aspect intime intervient – le désir royal –, mais il revêt, de fait, une dimension politique. La favorite appartient presque toujours à l'entourage d'une femme de la famille royale, y compris celui de la reine. Son identité pèse sur les équilibres entre groupes familiaux, entre coterie de la cour : tout un jeu d'ambitions et d'attentes existe autour du choix qui est fait. Il s'agit aussi, pour le roi, d'un signe visible de pouvoir, qu'il soit conscient ou non : il démontre sa capacité à établir qui il veut, à séduire une femme qui lui plaît et à entretenir une relation hors des normes morales. Il y a un revers à cela : la favorite est jalousée et devient aisément un « paratonnerre » politique.

Les favorites jouent-elles des rôles spécifiques ?

Rappelons d'abord que les femmes, y compris nobles, sont alors « d'éternelles mineures ». Elles sont soumises à

la tutelle juridique de leur père ou d'un frère, puis de leur mari. La seule émancipation possible est le veuvage ou un célibat au-delà de 25 ans, un cas pas si fréquent. Les favorites, elles, sortent du cadre : elles acquièrent une capacité financière et un pouvoir rares pour une femme. Souvent, leur autonomie paraît plus grande même que celle de la reine. Elles peuvent, selon les cas, établir des proches (obtention de charges, mariages prestigieux, etc.), développer un mécénat important, s'engager dans la charité ou, dans un autre registre, participer à l'animation de la cour. Tout cela est loin d'être secondaire... mais reste dépendant de la faveur royale. La liberté est donc grande ou limitée, selon d'où on regarde.

Parleriez-vous de femmes d'influence ?

Parler de « pouvoir », ce qui renvoie à la capacité à agir, me paraît plus pertinent. L'influence est, par essence, peu mesurable. Par exemple, il n'est pas rare que des favorites contribuent à lancer des modes, mais il est difficile d'établir leur rôle précis, au-delà des affirmations ou fantasmes. Il en va de même sur le plan politique. Bien des témoins – plus ou moins bien renseignés – affirment que telle ou telle favorite chuchote des décisions à l'oreille du souverain. Cette image d'Épinal revient souvent pour critiquer le pouvoir monarchique. Ainsi, certains ont

avancé que Gabrielle d'Estrées avait poussé Henri IV à signer l'édit de Nantes, en 1598, et d'autres que M^{me} de Maintenon avait provoqué sa révocation par Louis XIV, en 1685. Dans les deux cas, c'est loin d'être avéré ! Un fait s'impose cependant : on sait peu, ou pas, ce dont le roi et sa favorite discutent dans l'intimité...

La relation des favorites avec les reines se résume-t-elle à une rivalité haineuse ?

C'est plus compliqué. Une forme de bienveillance distante, voire d'alliance objective, est même possible. Par exemple, Marie de Médicis, au début de son union avec Henri IV, cultive d'abord une certaine cordialité avec la principale maîtresse, Henriette d'Entraques. Toutes deux savent bien qu'elles peuvent se rendre des services...

Globalement, toutes ces relations ne sont pas figées : elles évoluent, passent de la jalousie à une cordialité pragmatique – et inversement. Il faut avoir à l'esprit que reine et favorite ne sont de toute façon pas considérées sur un même plan. Et puis, s'il y a une qualité à souligner chez la plupart de ces femmes, c'est leur résilience dans des positions délicates.

De même, ces liaisons sont-elles vouées à être condamnées par le clergé ?

Ce qui compte, c'est que le roi n'outrepasse pas une certaine bienséance. Les crises ouvertes sur le sujet ne sont pas si fréquentes. Trois ressortent au fil des règnes. La première est liée à un éventuel mariage entre Henri IV et Gabrielle d'Estrées. Cela exigerait une annulation de l'union du roi avec la reine Marguerite, fille et sœur de roi, dont il vit séparé. Le pape ne peut pas l'accepter ! La deuxième a lieu en 1675 : en raison du double adultère, trop visible, entre Louis XIV et M^{me} de Montespan, le clergé leur refuse l'absolution – situation temporaire, mais qui suffit à causer un choc. La troisième, enfin, est liée au choix de Louis XV, en 1739, alors qu'il entretient une liaison avec l'une des sœurs de Nesle, de ne pas communier ni toucher les écrouelles. Il veut être cohérent, mais cela impacte gravement sa propre sacralité.



CHRISTIAN MILET

“S'il y a une qualité à souligner chez la plupart de ces femmes, c'est leur résilience”

Le profil des favorites évolue-t-il au fil des siècles ?

Elles ont toutes leurs spécificités personnelles, mais une rupture ressort du point de vue social. Louis XV, après la mort, en 1744, de M^{me} de Châteaurox, qui appartenait, comme ses devancières, à l'aristocratie, choisit une bourgeoise – M^{me} de Pompadour –, puis M^{me} du Barry, d'origine plus modeste encore. Pour elles, une identité nobiliaire doit être créée, ce qui se traduit par une élévation fulgurante et des dons phénoménaux, qui choquent bien plus, d'autant qu'ils ne sont pas associés à la maternité.

Qu'est-ce qui distingue le statut de favori du roi de celui de favorite ?

À l'époque moderne, le favori, c'est l'ami préféré du roi, sans connotation sexuelle. Il accède à des charges qui lui donnent un grand pouvoir, mais qui l'exposent aussi. Les favorites, elles, peuvent donner naissance à des enfants, ce qui crée un tout autre lien, familial et donc inscrit dans le temps...

Cette descendance n'est-elle pas aussi un problème ?

Le plus souvent, les enfants naturels ne sont pas reconnus. Ne pouvant pas succéder à leur père, l'enjeu politique

qu'ils revêtent est relatif. La question est plus problématique dans deux cas. Le premier concerne les « bâtards » d'Henri IV, qu'il légitime tout en précisant qu'ils n'ont aucun droit sur le trône. Toutefois, en envisageant d'épouser Gabrielle d'Estrées, il semble vouloir reconnaître leurs fils rétroactivement... Le fait qu'elle meurt subitement en 1599 clôt la question, même si Henriette d'Entraques pourra nourrir, ensuite, des ambitions comparables.

Il en va différemment avec Louis XIV. Il légitime des enfants de Louise de La Vallière puis de M^{me} de Montespan qui, dès lors, obtiennent des terres, des charges, des mariages princiers... Louis XIV finit même par élever ses deux fils légitimés survivants – le duc du Maine et le comte de Toulouse – à la dignité de princes du sang et ouvre la possibilité qu'ils succèdent au trône, en cas d'extinction de toutes les branches légitimes. Cette décision contrevient aux règles coutumières et scandalise au sein même des élites. Après la mort du roi, elle est donc annulée. Cela pose une limite au pouvoir royal : il ne peut pas décider, de son propre chef, de l'ordre de succession. Louis XV retiendra la leçon de ces complications : il ne légitimera aucun de ses enfants naturels.

Quel fut le rôle des favorites en termes de mécénat ?

Certaines maîtresses ont été d'actives mécènes, à l'instar de Diane de Poitiers au xvi^e siècle, de la marquise de Montespan ensuite ou de la marquise de Pompadour au xviii^e siècle. Que ce soit par leurs commandes ou leur protection, elles ont laissé leur empreinte dans des domaines artistiques variés. Des écrivains comme Boileau et Voltaire, des compositeurs comme Delalande ou Quinault, des peintres comme Nattier ou Boucher, et même des manufactures comme celle de Sèvres, n'auraient certainement pas remporté le succès qu'on leur connaît sans le soutien de ces dames de la faveur. **PROPOS RECUEILS PAR PIERRE-LOUIS LENSEL**

À lire : *L'autre famille royale. Bâtards et maîtresses d'Henri IV à Louis XVI*, de Flavie Leroux (Passés composés, 2022, 272 p., 22 €).

La constellation des maîtresses et favorites royales

PAR FLAVIE LEROUX – INFOGRAPHIE MEHDI BENYEZZAR



Agnès Sorel

Dame de Beauté (v. 1422-1450)

- **Charge à la cour :** dame ou demoiselle d'Isabelle de Lorraine, reine de Sicile, puis de la reine Marie d'Anjou.
- **Relation avec le roi :** de 1443 à sa mort en 1450.
- **Descendance royale :** quatre filles (Charlotte, Marie, Jeanne et une dernière, morte jeune).
- **Fortune connue :**
 - Terres de Beauté-sur-Marne, Issoudun, Vernon, La Rochecezière, maison à Beaulieu (près de Loches).
 - Pension de 3 000 livres.
 - 60 000 écus d'or légués par son testament.



Françoise de Foix
Comtesse de Châteaubriant
(v. 1494-1537)



Anne de Pisseleu

Duchesse d'Étampes (1508-1580)

- **Charge à la cour :** fille d'honneur de Louise de Savoie.
- **Relation avec le roi :** vers 1526 à la mort du roi en 1547.
- **Descendance royale :** aucune.
- **Fortune connue :** Étampes (érigé en duché en 1537).

Jane (ou Janet) Stuart

Dite Lady Fleming (1502-1562)

Filippa Ducci

[Philippe Desducs] (v. 1520-ap. 1582)



Henri II



Diane de Poitiers

Duchesse de Valentinois (1499-1566)

- **Charge à la cour :** dame de la reine Claude de France, de la reine mère Louise de Savoie, de la reine Éléonore d'Autriche (1532), puis de la reine Catherine de Médicis (1547).
- **Relation avec le roi :** vers 1536 à la mort du roi en 1559.
- **Descendance royale :** aucune.
- **Fortune connue :**
 - Chenonceau puis Chaumont, Anet, duchés de Valentinois et d'Étampes, terres de Beynes, Limours, Breuil, Arcis-sur-Aube, Rouvray, Ivry, Breuilpont, Garennes, Boncourt, et un hôtel à Paris.
 - Biens confisqués, finances d'offices, taxes seigneuriales.



Charles IX



Gabrielle d'Estrées

Duchesse de Beaufort (1571-1599)

- **Charge à la cour :** aucune.
- **Relation avec le roi :** du printemps 1591 à sa mort en 1599.
- **Descendance royale :** trois enfants (César, Catherine-Henriette et Alexandre de Vendôme), légitimés.
- **Fortune connue :** au moins 2,5 millions de livres, dont :
 - 780 000 livres de terres (Vandeuil et La Fère, Crécy, Monceaux, Beaufort, Saint-Jean-les-Deux-Jumeaux, sans compter Assy, Saint-Lambert et le duché d'Étampes).
 - Pension de 18 000 puis de 36 000 livres par an.
 - 1,3 million de livres environ données par le roi (en espèces et aliénations de recettes), sans compter les dons de biens confisqués, de finances d'office, etc.
 - 439 148 livres de biens meubles à son décès.



Henriette de Balsac d'Entraques

Marquise de Verneuil (1579-1633)

- **Charge à la cour :** aucune.
- **Relation avec le roi :** de l'été 1599 à la mort du roi en 1610 (disgrâce temporaire en 1604-1605).
- **Descendance royale :** deux enfants (Gaston-Henri et Gabrielle-Angélique), légitimés.
- **Fortune connue :** au moins 1,5 million de livres, dont :
 - 293 427 livres de terres (Beaugency, Verneuil, Villers-Saint-Paul).
 - Pension de 18 000 puis de 36 000 livres.
 - 1,2 million de livres environ données par le roi (en espèces et aliénations de recettes), sans compter les finances d'office, les impôts indirects, etc.
 - 33 968 livres de biens meubles à son décès.



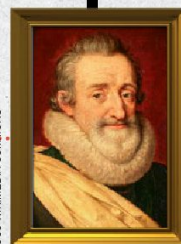
Marie Touchet

Comtesse d'Entraques (v. 1549-1638)



Charlotte des Essarts

(v. 1580-1651)



Henri IV



Jacqueline de Bueil

(1588-1651)



Diane d'Andoins

Comtesse de Guiche dite « la belle Corisande » (v. 1554-1620)



Marie de Hautefort
(1616-1691)



Louise de La Fayette
(v. 1618-1665)



Louis XIII



Louise de La Baume Le Blanc

Demoiselle
puis duchesse de
La Vallière (1644-1710)

- **Charge à la cour :** fille d'honneur d'Henriette d'Angleterre (1661).
- **Relation avec le roi :** de l'été 1661 à son entrée au couvent en 1674.
- **Descendance royale :** quatre enfants (Mademoiselle de Blois, comte de Vermandois et deux décédés jeunes), dont deux légitimés.
- **Fortune connue :** au moins 0,76 million de livres, dont :
- 762 000 livres de terres (Vaujours et Saint-Christophe réunies en duché de La Vallière, maison à Saint-Germain-en-Laye, hôtel à Paris).
- 240 000 livres données par le roi pour remboursement de ses dettes.



Louis XIV



Françoise d'Aubigné

Marquise de Maintenon
(1635-1719)



Marie-Angélique de Scorailles de Roussille

Demoiselle puis duchesse de Fontanges (1661-1681)



Françoise de Rochefort de Mortemart

Marquise de Montespan
(1640-1707)

- **Charge à la cour :** dame du palais (1664) puis surintendante de la maison de la reine Marie-Thérèse (1679).
- **Relation avec le roi :** de l'été 1667 à son départ de la cour en mars 1691.
- **Descendance royale :** huit enfants (duc du Maine, comte de Vexin, Mademoiselle de Nantes, Mademoiselle de Tours, comte de Toulouse, Mademoiselle de Blois et deux décédés jeunes), dont six légitimés.
- **Fortune connue :** au moins 2,5 millions de livres, dont :
- 435 600 livres de terres (Petit-Bourg, Oiron, sans compter Clagny et Glatigny).
- Pension de 6 000 puis de 21 000 livres par an.
- 150 000 livres par an, entre 1677 et 1691, pour l'entretien de ses enfants naturels.
- Rentes constituées (36 800 livres en principal).



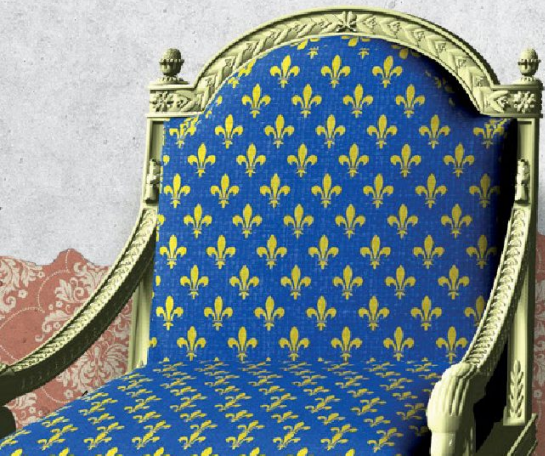
Maria Mancini

Princesse Colonna (1639-1715)



Marie-Isabelle de Ludres

(1642-1726)





Jeanne-Antoinette Poisson

Marquise de Pompadour (1721-1764)

- **Charge à la cour :** dame du palais surnuméraire de la reine (1756).
- **Relation avec le roi :** de février 1745 à sa mort en 1764.
- **Descendance royale :** aucune.
- **Fortune connue :** au moins 5,3 millions de livres, dont :
 - 2,83 millions de terres à son décès (Saint-Ouen, Ménard, Aulnay, La Celle-Saint-Cloud, Saint-Rémy-sur-Avre, Majainville, hôtels à Versailles, Fontainebleau, Compiègne, Choisy et Paris – le futur palais de l'Élysée).
 - Rentes constituées (1,38 million de livres en principal) et prêts à particuliers (295 000 livres environ).
 - Actions dans la course (39 000 livres), intéressement dans les fermes.
 - 740 000 livres de biens meubles vendus à son décès, sans compter ceux récupérés par son frère.



Pauline-Félicité de Mailly-Nesle

Comtesse de Vintimille (1712-1741)



Marie-Anne de Mailly-Nesle

Marquise de La Tournelle puis duchesse de Châteauroux (1717-1744)



Louis XV



Jeanne Bécu

Comtesse Du Barry (1743-1793)

- **Charge à la cour :** aucune.
- **Relation avec le roi :** du printemps 1768 à la mort du roi en 1774.
- **Descendance royale :** aucune.
- **Fortune connue :** au moins 8,4 millions de livres, dont :
 - Château de Louveciennes (jouissance viagère), terre de Saint-Vrain, hôtel à Versailles et maison à Fontainebleau.
 - Rentes constituées (1,2 million de livres) et revenu sur des boutiques de Nantes (200 000 livres).
 - 7 millions de livres environ de dépenses réglées par la Couronne, dont au moins 2 millions de bijoux.



Anne Nompar de Caumont La Force

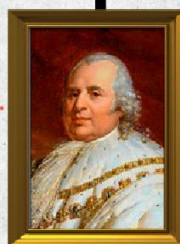
Comtesse de Balbi (1758-1842)

- **Charge à la cour :** dame de la comtesse de Provence (1779) puis sa dame d'atours.
- **Relation avec le roi :** du début des années 1780 à 1795, soupçonnée d'infidélité.
- **Descendance royale :** aucune.
- **Fortune connue :**
 - Pavillon à Versailles offert par le comte de Provence (futur Louis XVIII).
 - Pension de 5 000 puis de 2 400 livres par an.



Zoé-Victoire Talon

Comtesse du Cayla (1785-1852)



Louis XVIII

Anne de Pisseleu face à Diane de Poitiers : tous les coups sont permis

Maîtresse et conseillère de François I^{er}, Anne voit sa position menacée par Diane, la jeune favorite du dauphin Henri. Une guerre, longue et peu courtoise, éclate alors entre les deux duchesses... PAR FRANCK FERRAND



La « plus que reine »
Diane de Poitiers
(1499-1566) triomphe
définitivement d'Anne
de Pisseleu après le
couronnement d'Henri II,
en 1547. Elle aura été la
favorite du souverain
pendant plus de
vingt ans. Portrait de Diane,
musée d'Art de Bâle (Suisse).

BRIDGEMAN IMAGES

Certaines légendes ont la vie dure : chroniqueurs et romanciers continuent d'opposer Catherine de Médicis, épouse d'Henri II, à la grande dame adorée par ce roi depuis l'enfance : Diane de Brézé, duchesse de Valentinois, connue dans l'histoire sous le nom de Diane de Poitiers (1499-1566). En vérité, ces deux apparentes rivales, cousines par les La Tour d'Auvergne, partagent des intérêts communs : la favorite du prince Henri (dauphin en 1536, roi en 1547) s'accommode trop de sa parente pour espérer la voir remplacer par une princesse moins conciliante ; quant à Catherine, elle compte sur Diane pour discipliner son mari et le lui conserver.

Une haine qui divise la cour

La vraie rivale de Diane, c'est ailleurs qu'il faut aller la chercher : tout près de François I^{er}. Avant la catastrophe de Pavie (lire *Historia* n° 936), en 1525, le monarque avait pour favorite la comtesse de Châteaubriant. Évincée par la mère du roi, Louise de Savoie, pendant la captivité de son fils en Espagne, celle-ci a été remplacée dans le lit de François par la jeune, jolie et brillante Anne de Pisseleu, comtesse puis duchesse d'Étampes (1508-1580), « la plus savante des belles, la plus belle

des savantes». Avant même la mort de Louise, en 1531, une haine sourde oppose cette jeune favorite du roi vieillissant à la favorite vieillissante de son jeune cadet – il est probable, du reste, que cette rivalité ait commencé plus tôt, lors du retour des fils du roi de leurs geôles espagnoles. Ce qui est certain, c'est qu'elle polarise la cour de France et la scinde en deux partis.

Du côté de la duchesse d'Étampes, un cercle réformateur et humaniste, ouvert aux idées de la Réforme, et qui trouve dans l'amiral Chabot de Brion un champion efficace et ambitieux. Du côté de la duchesse de Valentinois – comme ses contemporains nomment Diane de Poitiers –, un parti plus traditionnel et conservateur, farouchement catholique, et qui redoute que l'entourage de François I^{er} ne fasse dévier la monarchie française; son chef de file est le connétable de Montmorency.

Le dernier mot est pour Diane

Ces deux factions prennent l'avantage à tour de rôle, au gré des foudrues du roi et des soubresauts diplomatiques; les partisans de la duchesse d'Étampes, favorables à la guerre contre le souverain «très catholique» Charles Quint, joueront les boutefeux; ceux de la duchesse de Valentinois essaieront, à chaque nouvelle phase du conflit, de rétablir la paix. Ainsi, les années passant, ce qui, au départ, était une querelle de coquetterie entre deux femmes d'influence va tendre à lézarder le pouvoir monarchique en son cœur; Anne, par haine envers Diane et son protecteur, le dauphin Henri, se met à transgresser les plus forts interdits. À l'été 1544, pour mettre en difficulté le dauphin devenu chef de guerre, elle est même accusée par certains d'avoir subtilisé le chiffre du roi, afin d'intimer au comte de Sancerre, défenseur de la place de Saint-Dizier, l'ordre crypté de capituler! Ce qu'il faudrait bien qualifier, si le fait est prouvé, de haute trahison...

Le dernier mot dans cette «guerre de dames», c'est Diane de Poitiers qui l'aura – par la force des choses et l'âge respectif des amants: quand meurt François I^{er}, le 31 mars 1547, et

qu'Henri II ceint la couronne, la favorite déchue est privée de ses bijoux, de ses prébendes, et dépouillée de ses propriétés – pour certaines, au profit de sa triomphatrice. Pire: on la restitue à son mari, Jean de Brosse, qui aura dix-sept ans pour lui faire amèrement regretter d'avoir bafoué son honneur. Puis, veuve pendant douze années, elle vivra effacée, retirée à Heilly, ayant pleinement épousé la foi protestante.

Diane sort donc victorieuse de cette longue rivalité – même si un épilogue malencontreux pour elle ne peut que modérer sa félicité. L'affaire a commencé quelque temps avant la mort du vieux roi. Un proche du dauphin Henri, le seigneur de La Châtaigneraie, ayant accusé le baron de Jarnac, beau-frère de la duchesse d'Étampes, de turpitudes familiales – il a suggéré que Jarnac avait un faible pour sa propre belle-mère –, le baron a demandé réparation; piqué au vif, le dauphin propose de recourir, pour la première fois, depuis Saint Louis, au jugement de Dieu, par le biais d'un duel judiciaire. D'abord interdite par François I^{er}, cette ordalie est organisée en grande pompe dès le début du nouveau règne. L'issue paraît écrite, La Châtaigneraie, véritable colosse, ayant à affronter en Jarnac un adversaire fluide, faible. Il n'empêche: le 10 juillet 1547, la précision et la mobilité

de David auront raison, dans la lice, de la lourdeur statique de Goliath, dont vont être tranchés net les deux jarrets – c'est le fameux «coup de Jarnac». Humiliation publique pour Diane et Henri II, doublée d'une émeute populaire contre la «nouvelle cour»... Il est permis d'imaginer que, dans son triste exil, Anne aura pris le temps de savourer cette revanche presque posthume sur l'arrogance de Diane. ▣



S. MARÉCHALLE/RMN-GRAND PALAIS

La «plus belle des savantes» Anne de Pisseleu (1508-1580) fut la favorite de François I^{er} jusqu'à la mort de ce dernier. Puis fut simplement renvoyée auprès de son mari, Jean de Brosse.



PHOTO JOSSE/BRIDGEMAN IMAGES



RMN-GRAND PALAIS

La « presque reine » Née en 1571, Gabrielle d'Estrées noue une liaison avec Henri IV à partir de 1591. Naîtront de cette union trois enfants, tous légitimés. Elle mourra en avril 1599.

Doubleure Quelques mois à peine après la mort de Gabrielle, le roi tombe sous le charme d'Henriette d'Entragues (née en 1579), qu'il continue de fréquenter après son mariage avec Marie de Médicis.

Gabrielle et Henriette, deux destins d'exception

Les temps troublés des guerres de Religion portent Henri IV sur le trône. Fragilité de la nouvelle dynastie, mariage annulé, absence de descendance, la situation du Bourbon aiguise bien des appétits... Deux femmes se lancent alors à la conquête du Béarnais, en espérant passer du statut de maîtresse à celui de souveraine. **PAR FLAVIE LEROUX**

L'intimité avec le roi n'est pas synonyme de proximité avec le trône, tant s'en faut. En dépit de tout le pouvoir qu'on leur prête, les maîtresses royales restent des compagnes officieuses, publiquement assumées, certes, mais sans position institutionnelle. Toujours susceptibles de chuter, elles restent cantonnées à une forme de marginalité, sans jamais cesser de céder le pas à la reine, seule à même de se tenir aux côtés de son souverain mari et de lui donner des héritiers. Rares sont celles ayant connu une conjoncture favorable permettant de s'approcher suffisamment près de la Couronne pour espérer, un jour, la revêtir. Ce cas de figure s'est pourtant produit deux fois, et consécutivement, sous le règne d'un seul monarque: Henri IV.

Alors qu'il n'est que prince de Navarre, Henri de Bourbon épouse Marguerite de France, fille du roi Henri II. Ce mariage, qui avait vocation à apaiser les guerres civiles, n'empêche pas le conflit de s'envenimer. Prise dans les affres de ces temps troublés, l'union se révèle chancelante. Les conjoints, aux allégeances contradictoires, sont séparés par des enjeux politiques qui les dépassent. Même s'ils se retrouvent quelque temps à Nérac, leur union reste infructueuse et ponctuée d'infidélités. Leurs chemins bifurquent définitivement après la mort, en 1584, de François d'Anjou, le dernier fils du roi Henri II. Marguerite, qui prend le parti de la Ligue, est assignée au château d'Usson; Henri, passé dans l'opposition, est désigné par son beau-frère Henri III comme son héritier. Il monte sur le trône de France le 2 août 1589 sous le nom d'Henri IV.

Mais il n'a, alors, toujours pas de descendance. À défaut d'héritier direct, la Couronne reviendrait au prince de Condé, un enfant dont la légitimité était contestée. La question devient donc pressante: il s'agit désormais de perpétuer une nouvelle dynastie qui peine à s'imposer. Le mariage avec Marguerite étant resté stérile, son annulation est envisagée dès 1593 pour permettre aux deux conjoints de convoler ailleurs. Le projet prend néanmoins du retard alors que la guerre se poursuit. Un autre fac-

“ Pour la première fois, un roi de France reconnaît de son vivant l'un de ses enfants naturels ”

teur, plus personnel, est également en jeu: la faveur grandissante d'une femme qui, en quelques mois, a su s'imposer aux côtés du roi Henri.

L'ange Gabrielle

L'idylle avec Gabrielle d'Estrées commence en 1591, mais ne laisse, à ses débuts, présager aucun avenir dynastique. La jeune femme se dérobe d'abord aux assiduités royales, puis se marie, en 1592, avec un gentilhomme, tout en continuant d'entretenir une relation amoureuse avec Roger de Bellegarde, le grand écuyer de France. La donne change pourtant en 1594, lorsque

Gabrielle donne naissance à un premier enfant. Dès lors, les événements s'accroissent: son mariage est annulé et son fils, prénommé César, est légitimé. Pour la première fois, un roi de France reconnaît de son vivant l'un de ses enfants naturels. Mais pour éviter que l'expression de son amour paternel ne se heurte aux remontrances, Henri IV exclut ce fils de la succession au trône.

Son attachement pour Gabrielle se renforce alors que surviennent deux autres naissances. Les enfants sont élevés au château de Saint-Germain-en-Laye et baptisés en grande pompe, invitant même un contemporain à les assimiler à des «enfants de France». Une compagne, aussi mère, et une progéniture en bonne santé traitée avec la plus grande déférence: toutes les conditions semblent réunies pour envisager un projet de plus vaste envergure. C'est dans ce contexte que ressurgit la question du démariage avec Marguerite, qui permettrait au roi de contracter une nouvelle union, de préférence avec sa maîtresse, tout en faisant de leurs descendants des héritiers légitimes. Le projet délie les langues et suscite maintes réprobations, à commencer par le pape, seul à même d'annuler le premier mariage. Marguerite, de son côté, retarde la procédure tandis que les Parisiens se gaussent «qu'un peu de plomb et de cire / légitime un fils de putain».

Ignorant ces quolibets, Gabrielle se prépare et commande une robe nuptiale, avant d'être trahie par sa santé. De nouveau enceinte, elle développe une éclampsie [une crise convulsive qui intervient lors d'une grossesse] et décède de ses suites, dans la nuit du 9 au 10 avril 1599. Cette mort semble à beaucoup si opportune que circulent...



Estrées et avoir L'importance acquise par la belle Nordiste lui vaut l'inimitié des grands et la haine du peuple. Gabrielle d'Estrées et ses enfants, musée Condé, Chantilly.

... des rumeurs d'empoisonnement... infondées. Quoi qu'il en soit, le dilemme du mariage royal semble trouver là sa résolution : « Dieu y a remédié lorsque les hommes en désespéroient », comme l'écrit le magistrat dieppois Claude Groulart (1551-1607).

Henriette, « l'esprit du diable »

Le soulagement collectif est néanmoins de courte durée. Dès l'été 1599, Henri IV s'éprend d'Henriette de Balsac d'Entragues (1579-1633). Il la poursuit de ses assiduités, au désespoir de ses parents, qui tentent de la garder à distance. Que cette réticence soit sincère ou stratégique, elle ne fait qu'attiser la flamme royale. Henri est si fêru de son « cher cœur » qu'il décide de faire une concession de taille : le 1^{er} octobre, il s'engage, par écrit, à l'épouser.

Les oppositions endormies avec la mort de Gabrielle se réveillent. Pourtant, cette promesse est soumise à de nombreuses conditions qui la rendent irréalisable, notamment une grossesse dans les six mois et l'annulation du mariage avec Marguerite. L'engagement est, de toute façon, rendu caduc avant même son échéance : Henri obtient certes l'invalidation de sa première union mais pour en contracter une autre, avec une princesse toscane,



Menace Henriette, en conflit ouvert avec Marie de Médicis, conspire par deux fois contre la reine. Mais Henri pardonnera à sa maîtresse... *Portrait d'Henriette (v. 1600).*

Marie de Médicis, tandis qu'Henriette accouche d'un enfant mort-né. L'histoire aurait pu s'arrêter là mais le roi décide de garder sa maîtresse auprès de lui, au vu et au su de tous. Pis : Henriette tombe de nouveau enceinte et donne cette fois naissance à un fils, presque en même temps que la reine.

Les deux femmes, qui, jusqu'alors, se toléraient à distance, en viennent au conflit ouvert dès lors que la maîtresse, déjà insolente, est perçue comme une menace à la concorde du ménage royal. Les intrigues domestiques deviennent affaires d'État lorsqu'éclatent, en 1602 et 1604, deux conspirations. La première

mettait déjà en cause la maîtresse sans porter contre elle d'accusations directes, contrairement à la seconde : Henriette est soupçonnée d'avoir voulu fuir en Espagne, voire de renverser la reine et le dauphin, pour faire valoir sa promesse de mariage et placer son fils sur le trône. Rien, dans les pièces du procès, ne venant confirmer ces soupçons, Henri IV se montre clément et la dispense, non sans avoir récupéré la promesse. Pour autant, ces affaires scellent le souvenir que la dame laissera dans la mémoire collective : depuis l'assassinat du roi en 1610, elle est honnie au point de se voir soupçonnée d'en être la commanditaire.

Deux tentatives, deux échecs : l'un tient aux hasards de la fortune, l'autre aux impératifs politiques et à ce que l'on n'appelle pas encore la raison d'État. Chaque fois, l'idée même d'un projet matrimonial suscite des troubles intérieurs, parfois majeurs. C'est pourquoi, par la suite, les rois de France adoptent une plus grande prudence.

Réfrénant toute velléité dynastique, plus aucun n'ambitionne d'épouser l'une de ses maîtresses, à une exception près. Le fait n'est pas certain mais fort probable : devenu veuf, Louis XIV aurait secrètement épousé la marquise de Maintenon, sans pour autant lui accorder le titre de reine. Celle-ci n'a pas de descendance mais se montre très soucieuse de celle de sa devancière, dont elle a assuré l'éducation, au point de se voir accusée d'avoir contribué à son élévation sans précédent – semant, là encore, le germe d'une nouvelle crise politique, qui éclate à la mort de Louis XIV. ■

Maîtresse, un métier de mère en fille ?

La faveur, chez les Balsac d'Entragues, semble presque génétique : la mère, Marie Touchet, a été maîtresse de Charles IX, la fille, Henriette, celle d'Henri IV. Les historiens y ont vu un lien de cause à effet : suivant l'exemple de la première, ou en ayant hérité une capacité particulière à séduire, la seconde ne pouvait qu'à son tour gagner les bonnes grâces royales. Cette vision, réductrice, use d'un raccourci qui fait l'impasse sur l'essentiel...

Car ce n'est pas au passé maternel qu'Henriette doit sa situation mais plutôt à une conjoncture sociale favorable, qui en découle partiellement. Marie a en effet donné au roi Charles un fils, recommandé, sur son lit de mort, par Henri III

à Henri IV. Étant des premiers fidèles du nouveau souverain, ce fils a participé à maintenir la position déjà acquise par les d'Entragues à la cour des Valois. Et c'est grâce à ce réseau de parenté qu'Henriette a pu rencontrer Henri. Sa mère lui aurait-elle prodigué quelques conseils pour gagner son cœur ? On peut en douter, tant celle-ci se montre réticente vis-à-vis des relations hors mariage, à commencer par celle que son autre fille, Charlotte, entretient avec Bassompierre. Certains considèrent que c'était là une stratégie pour attiser la flamme royale, mais le père, François, aurait-il pris le risque de la voir s'éteindre, en éloignant constamment sa fille des poursuites du Vert Galant ? F. L.

Les amitiés particulières de Louis XIII

On soupçonne souvent le fils du Vert Galant d'avoir préféré la compagnie des hommes. Mais c'est oublier la profonde religiosité du personnage... **PAR THIERRY SARMANT**

Très tôt orphelin de père, affligé d'une mère à la fois peu aimante et intrigante (Marie de Médicis), d'un frère cadet non moins intrigant (Gaston d'Orléans), marié à une infante d'Espagne qui n'a aucun goût commun avec lui (Anne d'Autriche), Louis XIII reporte très tôt son affection sur des figures masculines, avec lesquelles il entretient des rapports à coloration tantôt paternelle, tantôt fraternelle, tantôt filiale et qu'il comble de titres et de charges : Luynes (1617-1621), fait grand fauconnier, garde des Sceaux puis connétable, Toiras (1624), maréchal de France, Baradas (1625-1626), premier écuyer de France et premier gentilhomme de la Chambre, Saint-Simon (1626-1636), premier écuyer et premier gentilhomme à son tour (le père du mémorialiste), Cinq-Mars (1639-1642), grand maître de la garde-robe et grand écuyer de France. Avec les femmes, le roi se montre le plus souvent réservé ou hostile.

Le dégoût des corps

Seules exceptions, une liaison platonique avec Marie de Hautefort, dame d'honneur de la reine, et une brève passion pour une autre jeune fille, Louise de La Fayette, qui refuse de lui céder et entre au couvent. Les contemporains s'interrogent et certains prêtent au souverain des relations homosexuelles avec ses favoris. En fait, rien n'est moins certain, car Louis XIII, catholique dévot



Trop mignons Le marquis de Cinq-Mars (1), grand écuyer de France, le duc de Luynes (2), connétable, et le marquis de Toiras (3), maréchal de France, obtinrent des titres et des charges avantageuses, en rentrant dans les bonnes grâces du roi de France, Louis XIII. Ces relations furent-elles autres que platoniques ? Rien n'est moins sûr.

et scrupuleux, timide et de santé fragile, semble avoir éprouvé un certain dégoût pour les rapports charnels. Ses favorites et favoris ont été entraînés dans les complexes jeux de pouvoir entre le roi, sa mère, son frère Gaston et le cardinal de Richelieu, principal ministre à partir de 1624. Luynes, un temps ministre prépondérant, meurt prématurément d'une «fièvre pourprée» (1621). Baradas, «garçon de nul mérite, venu en une nuit comme un potiron» (Richelieu), est très vite exilé. Toiras, le seul des favoris du roi à avoir eu des qualités de chef militaire, est disgracié à l'initiative du principal ministre en 1633. Saint-Simon subit le même sort en 1636. Méfiant à l'égard de M^{me} de Hautefort, le cardinal introduit le jeune et beau Cinq-Mars auprès de Louis XIII en espérant l'utiliser pour conforter son influence sur

le monarque, qui semble se lasser de l'autoritarisme de son ministre. Mais le dernier favori ne tarde pas à révéler des ambitions inattendues et à prendre son indépendance. Bientôt, il entre dans une conspiration dont le but est de faire la paix avec l'Espagne et d'éliminer Richelieu. Le complot ayant été découvert, il est décapité le 12 septembre 1642.

À cette date, Louis XIII s'est lassé des exigences de ce jeune aristocrate, dont les mœurs dissipées lui déplaisent, et il ne fait rien pour sauver «Monsieur le Grand». C'est dans une grande solitude affective et morale qu'il s'éteint, six mois plus tard. Richelieu, qui l'a précédé dans la tombe, n'est jamais parvenu à devenir à proprement parler un favori de son maître : il s'est imposé à lui par son ascendant intellectuel et par sa force de travail. **■**

Le trio de cœur du Roi-Soleil

Il est de notoriété publique que Louis XIV eut de nombreuses conquêtes. Mais après le fougueux printemps de sa longue existence, le souverain connu, à chaque saison du reste de sa vie, un amour qui surpassa les autres : M^{lle} de La Vallière, M^{me} de Montespan et M^{me} de Maintenon, qu'il épousa. **PAR THIERRY SARMANT**

Marié en 1660 à l'infante d'Espagne Marie-Thérèse, Louis XIV lui est infidèle dès le début de leur union. Pendant les vingt-trois ans de leur mariage, le roi multiplie les amours passagères tout en ayant, parfois simultanément, trois favorites en titre : M^{lle} de La Vallière, M^{me} de Montespan et M^{lle} de Fontanges. Aux alentours de 1680, le roi s'assagit. En 1683, après la mort de la reine, il épouse secrètement M^{me} de Maintenon, sa nouvelle favorite, et semble, dès lors, avoir mis fin à toute relation extraconjugale. À l'image du souverain, la cour devient austère et dévote, au moins en apparence, et cela dure jusqu'à la fin du règne.

Il n'en a pas été ainsi durant les deux premières décennies, ces années 1660 et 1670 pendant lesquelles la cour de France passe pour la plus galante de l'Europe. Le roi pourchasse de ses assiduités les filles d'honneur de la reine, tandis que certains grands lignages imaginent sans déplaisir l'idée de placer une des leurs dans le lit du monarque. Enfin, le roi entretient trois liaisons déclarées, quasi officielles, qui vaut aux intéressées et à leur famille des avantages notables. La première favorite publiquement installée est Louise de La Vallière, demoiselle d'honneur

de la duchesse d'Orléans. En 1666, elle donne au roi une fille, la première Mademoiselle de Blois et, l'année suivante, un fils, le futur comte de Vermandois. Reconnu en 1669, le second est fait amiral de France. M^{lle} de La Vallière passe pour avoir été la seule des maîtresses de Louis XIV à en avoir été réellement amoureuse. À l'inverse, Françoise Athénaïs de Rochechouart de Mortemart, marquise de Montespan, dame du palais de la reine, semble avoir cédé au roi, en 1667, davantage par calcul que par passion. « Triomphante beauté à faire admirer à tous les ambassadeurs », selon M^{me} de Sévigné, l'impérieuse et brune marquise tranche avec la blonde et douce La Vallière.

Les enfants naturels légitimés

Pendant trois ans, les deux femmes sont de concert les favorites de Louis XIV, que les contemporains comparent à un sultan au milieu de son harem. La reine est contrainte de côtoyer journalièrement les deux rivales et de leur faire bon visage. En 1670, M^{lle} de La Vallière se retire dans un couvent et M^{me} de Montespan semble demeurer maîtresse du terrain. Sa prépondérance n'est que brièvement remise en cause par une troisième favorite déclarée en 1679-



Bonne pioche Louise de La Vallière, première des favorites officielles, semble avoir vraiment aimé Louis XIV. Pierre Mignard (1612-1695), château de Versailles.

1680, M^{lle} de Fontanges, « belle comme un ange et sotte comme un panier », dicit l'abbé de Choisy.

Les enfants naturels de M^{me} de Montespan et du roi sont reconnus par lui, légitimés et dotés de titres : le duc du Maine (né en 1670), le comte de Vexin (1672), Mademoiselle de Nantes (1673), Mademoiselle de Tours (1674), la seconde Mademoiselle de Blois (1677) et le comte de Toulouse (1678). C'est alors qu'entre en scène Françoise d'Aubigné, veuve du poète frondeur Scarron, que M^{me} de Montespan choisit pour élever ses enfants. Le roi s'accoutume peu à peu à cette M^{me} Scarron, se plaît à sa conversation... et en fait sa maîtresse, sans doute en 1674. Il lui permet d'acheter le château de Maintenon et d'en prendre le nom. Après la lutte La Val-

Atout pique Athénaïs de Montespan donna huit enfants à Louis XIV. Mais son caractère mordant finit par lasser le souverain. P. Mignard, collection privée.

lière-Montespan s'ouvre une guerre souterraine Montespan-Maintenon. À la surprise générale, la victoire revient à la seconde, pourtant plus âgée que le roi, et qui ne jouit ni d'une origine illustre, ni d'alliances brillantes ni d'une fortune importante. Les courtisans, pourtant prompts à voir le mal partout, demeurent longtemps persuadés que les relations de Louis XIV avec la veuve Scarron ne sont qu'une simple amitié. Il semble que M^{me} de Montespan ait fini par lasser le roi avec son caractère hautain et moqueur. Bien que demeurée inconnue du public, sa compromission dans la célèbre affaire des Poisons a sans doute contribué à sa progressive mise à l'écart.

Après 1679, le roi et la marquise n'ont plus que des rapports de bienséance. Peu à peu, M^{me} de Maintenon occupe la première place auprès du roi, même si leur mariage, célébré en 1683, demeure longtemps secret et n'est jamais déclaré officiellement. M^{me} de Montespan ne se résigne à quitter la cour qu'en 1691. Entre-temps, Louis XIV mène avec M^{me} de Maintenon une vie de couple unie et rangée.

Les multiples liaisons du roi ont eu des implications politiques majeures. Après avoir légitimé ses enfants naturels, il leur a fait conclure de brillants mariages princiers et a doté ses fils de hautes charges civiles et militaires: colonel général des Suisses et grand maître de l'artillerie de France pour le duc du Maine, amiral de France pour le comte de Toulouse. Au-delà de l'affection qu'il portait à ses enfants, il semble que le roi ait fait de sa progéniture légitimée un instrument pour rabaisser les branches cadettes légitimes de la maison royale – Orléans, Condé et Conti, sur qui pesaient les mauvais souvenirs

de la Fronde. Ce faisant, il prenait un risque: si le duc du Maine et le comte de Toulouse avaient eu davantage d'ambition et de charisme, l'après Louis XIV aurait pu fort mal tourner. Il a fallu toute l'habileté et toute la modération du Régent pour éviter que la rivalité entre lignages princiers ne dégénère en guerre civile.

Qui manipule qui ?

Durant sa faveur, M^{me} de Montespan a cherché à jouer un rôle, en poussant la carrière de son frère, le duc de Vivonne, en nouant des alliances entre sa famille et celle de Colbert. Mais l'influence dont elle a pu jouir dans les années 1670 est sans commune mesure avec celle de M^{me} de Maintenon une fois devenue l'épouse du roi, en particulier après 1700. Non contente d'obtenir pour sa propre famille des charges importantes et des mariages prestigieux, elle prend fait et cause pour les enfants légitimés du roi et contribue à leur élévation jusqu'à obtenir leur assimilation aux princes du sang. En outre, elle a ses propres objectifs: promotion de la noblesse pauvre ou appauvrie dont elle est issue – qui aboutit à la création de la maison d'éducation de Saint-Cyr –, moralisation des mœurs, notamment à la cour, défense de l'orthodoxie religieuse face aux dérives jansénistes ou quiétistes. Des années durant, elle assiste au travail de Louis XIV avec ses ministres et correspond avec les évêques et les généraux d'armée. Dans l'ombre du Roi-Soleil, elle a sans doute eu plus de pouvoir qu'aucune reine en titre, avant ou après elle.

La vie sentimentale de Louis XIV aura donc connu deux moments bien distincts: les liaisons libertines puis le mariage bourgeois. Mais ces deux périodes s'opposent moins qu'elles ne se complètent, puisque M^{me} de Maintenon, épouse de la maturité, a pris la tête de la «famille recomposée» issue des amours des jeunes années. Processus complexe où, entre le monarque et ses compagnes successives, l'on ne discerne pas toujours qui manipule qui. Sentiment et politique s'imbriquent ici à un point tel qu'il est à peu près impossible de faire la juste part de l'un et de l'autre. 

Carte maîtresse Malgré son âge et sa modeste fortune, M^{me} de Maintenon épousa le roi et exerça une réelle influence sur lui. P. Mignard, musée des Beaux-Arts de Niort.



Débat: M^{me} de Pompadour a-t-

Difficile de nier l'ascendant de la marquise sur Louis XV. Mais quels en

YVES COMBEAU,

Prêtre dominicain, écrivain et historien, spécialiste du règne de Louis XV, auteur de *Louis XV, l'inconnu bien-aimé* (Belin).

«**L**e “cas” Pompadour a fait couler beaucoup d'encre dès le vivant de la dame et plus encore depuis. Il semble impossible de parler du long règne de Louis XV sans que la marquise y pointe son nez. Et je parle bien du règne, c'est-à-dire de l'acte de gouverner. Mais je voudrais introduire ici une protestation, puis une nuance.

D'abord, une protestation. Non, la favorite ne fait pas la politique. Pas plus au XVIII^e siècle qu'aujourd'hui. La politique – la guerre, la diplomatie, les finances, les pouvoirs et contre-pouvoirs qui définissent le régime – est faite de raison, de négociations, de contraintes; elle se définit dans le cabinet du roi et au Conseil, où nul n'entre que le roi et ses ministres. Soumise à un secret impérieux, elle ne déborde jamais dans la vie de cour, moins encore dans les salons. Même dans les “petits cabinets”, c'est-à-dire dans l'entourage privé du souverain, il est très malvenu de parler de politique, et Louis XV a toujours écarté les bavards.

Un jeu mouvant et complexe

Ce que nous croyons savoir du rôle politique de M^{me} de Pompadour vient en réalité des ragots de Paris, des “feuilles à la main”, des journaux... d'autant plus diserts qu'ils sont loin du pouvoir réel. Ou bien ils sont authentiques et leur auteur parle par oui-dire ou bien ce sont des faux rédigés après coup. La vraie correspondance de la marquise et



MATTHIEU ENGELIN

“Non, la favorite ne fait pas la politique, qui se définit dans le cabinet du roi et au Conseil, où nul n'entre que Louis et ses ministres”

de l'entourage du roi, dont il reste des fragments assez substantiels, montre qu'on n'y trouve jamais de politique.

Ensuite, une nuance. M^{me} de Pompadour occupe une place à part parmi les favorites du roi. Leur relation charnelle a été brève; ont suivi vingt années d'une amitié intime unique en son genre. La marquise se définissait alors comme l'“Amie”, position délicate à tenir dans le jeu de la cour. Les acteurs politiques veillaient à ne pas s'aliéner la sympathie de celle qui avait l'oreille du souverain. Et la marquise devait laisser croire à son influence. Le roi lui-même, pour asseoir la position de son amie, lui a laissé une certaine marge de manœuvre. Son rôle dans les arts est bien connu et très réel; il faut aussi noter qu'issue d'un milieu de financiers, elle peut aider à tel contrat, à telle ferme fiscale. Mais ce sont là des marges. L'examen du jeu politique réel montre les limites des raisonnements du temps. Ainsi, M^{me} de Pompadour et le comte d'Argenson, ministre de la Guerre, se détestent-ils mais s'appuient sur le même réseau financier, celui des frères Pâris, et jamais les Pâris n'ont manqué à d'Argenson.

La réalité est un jeu mouvant et complexe où M^{me} de Pompadour est non pas absente, mais dans une place secondaire; les questions graves – limites du pouvoir du roi, recomposition des alliances étrangères, question fiscale – sont hors de son atteinte. Par sa position particulière, la marquise de Pompadour a joué un certain rôle dans l'entourage politique du roi. Mais jamais elle n'a pénétré dans le fameux cabinet d'angle de Versailles, là où pendant des décennies, dans le silence, s'est faite la politique de la France. »

elle eu l'influence qu'on lui prête?

furent les effets réels sur la politique, l'économie, la culture ? Deux avis...

FRANCK FERRAND,

Homme de radio et de télévision,
directeur éditorial d'*Historia*, auteur
de *Nos reines de France* (Perrin, 2024).

« **O**ui, M^{me} de Pompadour a fait beaucoup de politique. Reste à déterminer sous quelle forme, et avec quelles conséquences. En vérité, l'image que l'on peut se faire d'une favorite à Versailles correspond mal à la place réelle de "la Marquise" – comme on l'appelait à la cour. Peut-être faut-il commencer par rappeler trois faits souvent omis. D'abord, Jeanne Antoinette Poisson, quel qu'ait pu être son géniteur, est issue du milieu très privilégié de la haute finance parisienne, avec lequel (notamment par le biais des frères Pâris) elle n'aura cessé d'entretenir des liens étroits. Ensuite, sur les dix-neuf années de sa faveur (1745-1764), M^{me} de Pompadour n'a été maîtresse en titre que six ans.

Billets directifs adressés au roi

Après cette date et pendant plus de douze ans, elle devient – avec les honneurs de duchesse et un appartement au rez-de-chaussée du corps central – la confidente du monarque, son amie et sa conseillère intime; elle se charge, certes, de superviser pour le roi des plaisirs qu'elle n'est plus en état de lui procurer; mais elle exerce surtout une influence déterminante sur les nominations civiles, militaires et religieuses, et ce jusqu'au plus haut niveau. Enfin, dans le domaine des arts et des lettres, le magistère de celle qui, à partir de 1759, va s'ingénier à copier M^{me} de Maintenon, est incontestable: les manufac-

“Oui, M^{me} de Pompadour a fait de la politique. Elle intervient notamment dans le conflit entre le clergé et les parlementaires”



CAMILLE MEFFRE

tures de Vincennes et de Sèvres, l'École militaire, le Petit Trianon – entre autres fondations – lui devront beaucoup.

Politiquement, l'influence de la marquise est allée loin. En première ligne dans l'épineux conflit opposant le clergé aux parlementaires, elle a stupéfait son ami Bernis, en lui donnant à lire des billets directifs qu'elle adressait au roi en secret. “Je n'aurais jamais cru qu'elle eût dit la vérité au roi avec tant d'énergie et même d'éloquence”, écrit-il dans ses Mémoires, “je l'en aimai mieux et l'en estimai davantage.” Elle a par ailleurs joué un rôle décisif dans la négociation du retournement d'alliances, en 1756, et dans les débuts de la guerre de Sept Ans – au point que la défaite de son protégé, le prince de Soubise, à Rossbach, en 1757, lui ait été vertement reprochée. On l'accusait de marquer, sur les cartes, les mouvements de troupes à l'aide de mouches cosmétiques...

Pour rester mesuré, notons tout de même que les conseils informels, nombreux, tenus chez M^{me} de Pompadour, ses recommandations au roi et les liens qu'elle entretenait, par le biais des ambassadeurs, avec les géants politiques de son temps (Benoît XIV par Stainville, futur Choiseul; Marie-Thérèse par Kaunitz et Starhemberg...) ont pu faire sourire les chroniqueurs, prêts à la réduire au rôle, volontiers ridicule, d'une “mouche du coche”... Après tout – et ce fut le drame de sa fin précoce –, Louis XV n'avait pas cru bon de l'inclure dans l'organisation ultra-confidentielle du “Secret du Roi”. »

À lire sur le sujet : *M^{me} de Pompadour et la politique*, de Pierre de Nolhac (1928, rééd. et annotée, Autre Librairie, 2023).

M^{me} du Cayla, le crépuscule d'un métier

Au cours des premières années de la Restauration, la comtesse devient vite l'égérie de Louis XVIII. Car, pour le souverain célibataire à la légitimité fragile et à la famille déchirée, cette femme se révèle l'atout charme de la monarchie. **PAR MATTHIEU MENSCH**

Le 3 mai 1814, Louis le Désiré fait son retour dans la capitale de ses ancêtres, qu'il a quittée voilà plus de vingt-trois ans. Dans la calèche qui franchit la porte Saint-Denis, ce n'est pas la reine qui est assise à ses côtés, mais la duchesse d'Angoulême. La triste Marie-Joséphine de Savoie s'est éteinte en 1810, minée par son humide exil anglais. La nièce du roi, fille de Louis XVI, n'est cependant guère plus joyeuse. Celle qui doit incarner à la fois la légitimité du passé et le pardon de l'avenir n'est pour son oncle qu'un soutien de façade, propre à séduire la propagande royaliste et les sentimentalistes. C'est donc un roi seul, privé de toute forme d'affection féminine qui prend possession des Tuileries.

Louis XVIII n'est pas connu pour être un homme à femmes. S'il aime à se revendiquer de son glorieux ancêtre Henri IV, il n'a rien d'un vert galant. Ses surnoms n'invitent d'ailleurs guère à la volupté : «roi podagre», «roi fauteuil» ou le «Gros Dado». Conscient que son retour sur le trône relève plus du pragmatisme politique que d'un élan populaire, il aurait résumé la situation : «Je suis comme les femmes pas très jolies, que l'on s'efforce d'aimer par raison.

Après tout, c'est encore la nécessité qui fait les meilleurs mariages.» À défaut d'être charismatique et jovial, Louis XVIII a bien compris une chose : l'impératif pour un roi d'avoir une femme à ses côtés. Qui, alors, pour reprendre le flambeau des indispensables amies royales ? Le roi a besoin d'une tête bien faite et d'une épaule sur laquelle épancher la déception que lui inspire sa propre famille : un frère aux antipodes de sa politique et une nièce revêche et sourde à ses injonctions.

Louis réclame « sa fille »

Zoé Talon est née le 25 août 1785. Fille d'Antoine Omer Talon, magistrat impliqué dans la nébuleuse affaire Favras et qui ne doit son salut qu'à sa fuite vers l'Angleterre en 1792, elle fréquente le pensionnat de M^{me} Campan, où elle apprend cet art si apprécié à Versailles, celui de la conversation. La confortable fortune paternelle lui promet une dot considérable. En 1802, elle épouse le fils du comte Baschi du Cayla, fidèle aux Bourbons, ayant combattu aux côtés du prince de Condé, qui se révélera un mari ombrageux. Ils auront malgré tout deux enfants. Sa nouvelle belle-mère, ancienne dame de Marie-Joséphine de Savoie, la prend sous son aile. Au



seuil de la mort, en 1816, elle devine que son fils ne fera pas de cadeaux à Zoé et décide de la recommander à Louis XVIII en souvenir de sa fidélité envers son épouse.

Prête à tout pour conserver la garde de ses enfants, la comtesse du Cayla plaide sa cause auprès d'un roi subjugué par cette femme charmante et cultivée. L'intervention royale permet à Zoé une séparation en sa faveur. À compter de ce jour, le roi réclame «sa fille» toutes les semaines. Le règne de Zoé durera jusqu'à la mort du roi. La réalité est bien loin de celle imaginée par les caricaturistes qui présentent un roi obèse prisant son tabac sur les fesses



Auxiliaire de vie L'aristocrate soutient, par sa présence et son esprit, le vieux roi. Il la remerciera en la couvrant de cadeaux et lui offre le château de Saint-Ouen. Portrait de la comtesse du Cayla et de ses enfants sur la terrasse du château de Saint-Ouen, par F. Gérard (v. 1825).

Louis XVI, les favorites aux abonnés absentes... Un problème pour un roi ?

À Versailles, il était devenu presque traditionnel que la reine soit effacée par de brillantes maîtresses. Qui se souvient des tristes Marie-Thérèse d'Autriche et Marie Leszczyńska ? Mais c'est peut-être bien là que se situe le nœud du problème. Ces deux souveraines ont laissé l'image de reines pieuses, résignées, bafouées et donc aimables. Aux antipodes de leurs époux, elles incarnent, avec dignité, la fonction royale et s'attirent toutes les sympathies populaires. Louis XVI, qui a déjà bien du mal à partager la moindre intimité avec son épouse, n'éprouvera jamais le besoin de faire revivre la fonction de favorite royale.

Si certains louent la fidélité du roi, on peut aussi pointer du doigt son imprudence. En refusant de placer devant la reine un paravent propre à absorber la haine populaire, le roi la livre, sans le vouloir, à l'opprobre. Elle est le réceptacle de toutes les critiques ; on lui prête les vices des favorites : luxure, coquetterie, dépenses exorbitantes et influence sur le roi. En cherchant à donner un exemple vertueux, Louis XVI fait de Marie-Antoinette un bouc émissaire mais invite également ses détracteurs à s'interroger sur sa propre virilité. Un roi faible de corps ne l'est-il pas aussi d'esprit ? M. M.

rebondies de son amie qui s'exclame : « Mon cul était sa tabatière... Ah, faut-il qu'un homme soit cochon ! »

Une confession bienvenue

M^{me} du Cayla n'a qu'une très faible influence politique sur le roi. Il est loin le temps où les favorites faisaient et défaisaient à leur guise les cabinets ministériels. La comtesse ne semble pas vouloir jouer à ce jeu et, comme celles qui l'ont précédée, elle assure avant tout son avenir et celui de ses enfants. Le roi

est généreux et sait remercier celle qui le divertit et l'écoute. En plus des bijoux, objets d'art et sommes d'argent, il offre à Zoé le château de Saint-Ouen. Pour que l'honneur reste sauf, elle prétend le racheter au roi, ce qu'elle fera, pour une somme bien en deçà de sa valeur réelle. Son fils se voit également gratifié de revenus et d'offices tandis que sa fille devient princesse de Beauvau-Craon.

À la mort du roi, en 1824, il se murmure que la comtesse favorisa la réconciliation entre Louis et son frère

et héritier. De même, la duchesse d'Angoulême lui sait gré d'avoir obtenu que le roi se confesse. Ce dernier service rendu au trône lui permet de conserver de Charles X une pension confortable, abolie par Louis-Philippe, qui n'entend pas continuer à financer cet avatar d'un monde révolu. La comtesse du Cayla s'éteint le 19 mars 1852, ayant vu toutes les couronnes tomber. Elle clôt définitivement ce chapitre de celles qui furent, plus souvent que des maîtresses, des compagnes des rois.

La tribune de **Christophe Barbier***

« Les favorites comptent aussi dans l'histoire de la République »

* Journaliste éditorialiste, il a publié de nombreux ouvrages, notamment *Peuple de colères* (Fayard, 2024).

« **A**-t-il encore sa connaissance? », s'enquiert le médecin, soucieux de connaître l'état de son patient, frappé d'apoplexie. « Non, elle est partie par l'escalier de service », lui répond l'huissier de l'Élysée, pensant que le docteur évoque la courtisane qui a « diverti » le président de la République. Cette célèbre anecdote, sans doute apocryphe, relative à la mort de Félix Faure, le 16 février 1899, dans les bras de Marguerite Steinheil, suffit à établir combien les favorites comptent dans l'histoire de la République, comme elles ont pesé sur celle de l'Ancien Régime. L'extrême droite ne va-t-elle pas jusqu'à accuser la fatale « Meg » Steinheil d'avoir empoisonné sur commande le président Faure, parce qu'il rechignait à accepter la révision du procès d'Alfred Dreyfus?

De « belles écouteuses »

Quelque seize ans plus tôt, c'est Léonie Léon qui défraie la chronique: la maîtresse de Léon Gambetta est soupçonnée d'être responsable de sa mort. Blessé à la main en manipulant une arme, il s'est alité pour ne plus se relever. Mais la polémique enfle: c'est la jalouse Léonie qui a tiré sur son amant; pis, elle voulait se suicider, confondue comme espionne allemande, et Gambetta a essayé de la désarmer...

« J'ai toujours rêvé d'un romancier qui aurait écrit l'histoire d'un changement ministériel en dévoilant l'emprise cachée qu'exerce la femme sur



HANNAH ASSOLINE/OPALEPHOTO

l'homme », confie Émile Zola, en 1878, dans *Le Messager de l'Europe*. L'importance des favorites de la République peut se mesurer à l'aune des fantasmes qu'elles suscitent. Elle doit aussi se jauger à l'influence réelle qu'elles exercent sur les dirigeants dont elles pimentent la vie intime. Certaines se contentent d'enluminer le « repos du guerrier » en des liaisons passagères: « Meg » Steinheil passe d'ailleurs des bras de Félix Faure à ceux d'Aristide Briand, qui, lui, n'en mourra pas. De même, l'actrice Wanda de Boncza, plus célébrée pour sa beauté que pour son talent, ne se mêle pas des affaires de Raymond Poincaré au-delà de la chambre à coucher. Trente ans plus tard, une autre comédienne, Mary Marquet, maîtresse d'André Tardieu, ministre des Travaux publics, ne revendique qu'une seule intervention auprès de son amant: lui avoir recommandé de faire peindre en blanc le bas des arbres, le long des routes, afin de les rendre plus visibles aux conducteurs durant la nuit...

Si elles ne sont pas les plus influentes – femmes d'affaires, aristocrates et journalistes les dominent –, les actrices sont

les plus nombreuses parmi les égéries de la République, et la Comédie-Française est surnommée, durant la Belle Époque, la « maison des favorites »... Berthe Cerny entretient ainsi, à partir de 1907, une liaison avec le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, Aristide Briand, ce qui lui vaut le surnom de « la Brillante ». Leur idylle inspire même un roman, *L'École des ministres*, où le ministre socialiste de l'Esthétique est manipulé par une courtisane. Plus tard, Cerny devient l'une des maîtresses de Paul Reynaud, tandis que sa camarade du Français, Béatrice Bretty, partage la vie de Georges Mandel. Elles se posent modestement en « belles écouteuses », selon le mot de Verlaine, et affirment n'avoir pour seul rôle que d'apaiser leur grand homme en recueillant confidences et doutes.

D'autres favorites se targuent d'orienter la politique en caressant le politique... Ainsi, Léonie Léon affirme au député Gabriel Hanotaux, en 1885: « La politique de Gambetta m'est entièrement due. » Plus de vanité que de vérité dans cette affirmation. En revanche, Marie-Louise Béziers, épouse du marquis de Crussol, puis maîtresse d'Édouard Daladier, pèse sur les choix gouvernementaux entre 1934 et 1940. Et ce n'est rien à côté d'Hélène de Portes, favorite de Paul Reynaud, qu'elle pousse à choisir l'armistice, ouvrant la voie à Pétain, avant de se tuer en voiture, le 28 juin 1940. Dans *Tragédie en France*, en 1941, André Maurois écrit: « C'était une personne un peu folle, que la suite des événements allait faire apparaître comme dangereuse. » Plus aucune favorite n'aura une telle influence, la République est vaccinée. ☐



Quand Napoléon kidnappe le pape

Mais pourquoi diable l'Empereur a-t-il eu l'idée d'enlever Pie VII ? Un épisode rocambolesque qui n'a pourtant rien d'une farce. L'auteur de ce récit nous offre un avant-goût de son ouvrage, paru chez Nouveau Monde éditions, un écrit qui fait toute la lumière sur cette incroyable affaire. **PAR JEAN-CLAUDE DEMORY**

Parce qu'il a conquis l'Europe et qu'il est à l'apogée de sa puissance, Napoléon ne peut tolérer qu'une autre volonté vienne contrecarrer la sienne, fût-elle celle du pape. Barnaba Chiaramonti, élu depuis le 14 mars 1800 au trône de saint Pierre sous le nom de Pie VII, est un vieillard de 68 ans d'apparence fragile, de caractère doux et conciliant, d'esprit

distingué, mais intransigeant sur le plan spirituel. Et comme l'occupation de ses États par les troupes françaises ne suffit pas à faire plier le chef de la chrétienté, l'Empereur n'hésite pas à recourir à la solution extrême, celle de son arrestation, de son enlèvement et de sa déportation. Des ordres sont donnés en conséquence au général Miollis, gouverneur de Rome, qui en confie l'exécution au général de gendarmerie Étienne Radet.

Les gendarmes prennent d'assaut le palais pontifical

L'action a lieu dans la nuit du 5 au 6 juillet 1809. La soirée est sereine, la Ville Éternelle est tranquille. Tout s'endort paisiblement dans le palais pontifical du Quirinal. Seule une lumière brille encore derrière la fenêtre de la chambre du pape, qui se consacre à la réflexion et à la prière. Il est deux heures du matin quand il souffle sa

chandelle et se met au lit. Des dizaines de silhouettes sortent alors de l'ombre, s'agitent autour de l'édifice, dressent des échelles, escaladent les murs du jardin, attaquent le portail d'entrée à coups de hache, pénètrent dans le palais. Suivi d'une quarantaine de ses gendarmes qui bousculent tout sur leur passage et neutralisent les gardes suisses, Radet parvient jusqu'aux appartements du saint-père. Tiré de son sommeil, celui-ci, entouré de plusieurs prélats, affecte le plus grand calme. C'est avec douceur qu'il s'adresse à Radet, lequel s'avance vers lui chapeau bas. « Pourquoi, mon fils, venez-vous me troubler dans ma demeure, et que me voulez-vous ? » Le général répond qu'il vient au nom du gouvernement français réitérer à Sa Sainteté la proposition de renoncer officiellement à sa puissance temporelle. « Nous ne pouvons céder, répond le successeur de saint Pierre, ni abandonner ce qui n'est pas à nous. Nous ne pouvons pas, nous ne devons pas, nous ne voulons pas. Le temporel appartient à l'Église, nous n'en sommes que l'administrateur. »

Dans ces conditions, Radet déclare au souverain pontife qu'il a ordre de procéder à son arrestation, et de l'emmener hors de Rome. Une voiture attend dans la cour du palais. L'aube radieuse du 6 juillet se lève sur la...

Le sceptre contre la croix

En janvier 1813, alors que Pie VII est détenu à Fontainebleau, Napoléon tente de lui faire signer un nouveau concordat, sans succès. Lassé, il le relâchera un an plus tard. Entrevue de Napoléon et de Pie VII en janvier 1813, par Jean-Paul Laurens (1894).

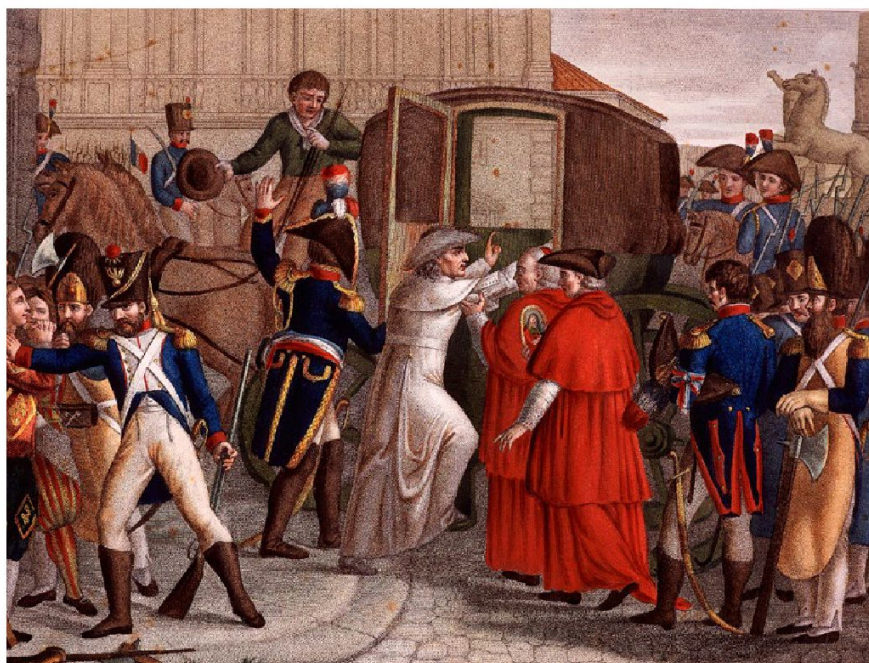


... ville. La première pour Pie VII des 1782 jours que durera sa détention. Car ce n'est que le 24 mai 1814, qu'enfin libre, il sera de retour dans la Ville Éternelle après avoir été successivement relégué à Savone, près de Gênes, puis à Fontainebleau, et de nouveau à Savone. Escortée par des gendarmes à cheval, la lourde berline s'élance sur la route de Florence, première étape de son exil.

Comment en est-on arrivé là? Pourquoi l'entente née neuf ans plus tôt entre le chef de l'État français, alors Premier consul, et le souverain pontife fraîchement élu a-t-elle dégénéré en un conflit d'une telle gravité? Elle avait pourtant débuté dans l'euphorie d'un Concordat (1801) ramenant la paix civile en mettant fin à la politique, entreprise par la Révolution, d'anéantissement du christianisme en France. L'accord ne pouvait que se faire entre un pape reconnaissant que «la démocratie n'est nullement contraire à l'Évangile» et un Premier consul constatant qu'«une société sans religion est comme un vaisseau sans boussole». Mais, qu'en est-il des rapports de Bonaparte avec Dieu, Bonaparte qui, devant le Conseil d'État, déclare qu'il veut rétablir le culte catholique parce qu'il est celui du plus grand nombre de Français? Est-il athée, est-il dévot? De sa première communion au

“C'est par raison d'État que Bonaparte, tel un caméléon, prend la couleur spirituelle du lieu où il se trouve”

collège militaire de Brienne, il dit que ce fut le jour le plus heureux de sa vie. À Malmaison, devant le conseiller d'État Thibaudeau, il évoque le son de la cloche de l'église de Rueil qui l'émeut, car elle lui rappelle son enfance et, désignant les étoiles: «Qui est-ce qui a fait tout cela? Que répondent vos philosophes, vos idéologues?» Et conclut: «Il faut une religion au peuple.»



Alerte enlèvement Le 6 juillet 1809, le pape est arrêté par le général de gendarmerie Étienne Radet, puis déporté à Savone, jusqu'en 1812, avant d'être relégué à Fontainebleau. Gravure de Verico et Gazzarrini (XIX^e s.). Musée napoléonien de Rome.

Déiste plus que dévot, Napoléon Bonaparte prône la vertu du caméléon consistant à adopter la couleur spirituelle du lieu où il se trouve avec, toutefois, une prédilection pour le catholicisme. Mais par raison d'État; car, pour

lui, n'est-ce pas la «raison» qui doit avant tout gouverner les hommes? Et c'est encore par raison d'État que, se posant comme le successeur de Charlemagne, il fait venir à Paris le chef de l'Église pour le sacrer empereur en la cathédrale Notre-Dame. Invitation impérieuse qui fait écrire au cardinal Caprara, légat du Saint-Siège à Paris, qu'«un refus ne serait jamais pardonné». D'ailleurs, comment dire «non»

à celui qui a fait revivre en France le catholicisme après dix ans de persécutions? «On fit, dira le cardinal Consalvi, galoper le saint-père de Rome à Paris comme un aumônier que son maître appelle pour dire la messe.» Épuisant voyage, où ne sont épargnés au pape ni les outrages ni les humiliations de la part de Napoléon, qui le considère comme un «honnête homme, mais

borné, doux et ignorant.» Du moins, le souverain pontife peut-il, à l'aune de la ferveur que lui témoignent les Français, mesurer à quel point la foi chrétienne est restée imprégnée dans le cœur de ce peuple régicide. Et à Fouché, qui lui demande comment il a trouvé la France, il répond: «Béni soit le ciel! Nous l'avons traversée au milieu d'un peuple à genoux.» Mais, auguste figurant d'une étrange liturgie carolingienne et, malgré toutes les assurances que lui avait données Napoléon, Pie VII repart pour Rome sans même avoir couronné de ses mains le nouveau Charlemagne qui s'en est chargé lui-même. Geste qu'il réitérera un peu plus tard à Milan avec la couronne de fer des rois d'Italie.

L'Empereur fulmine : «le pape est un fou furieux»

Maître du continent après Austerlitz et Iéna, Napoléon doit encore réduire une ennemie implacable, âme de toutes les coalitions, l'Angleterre. Il a dû renoncer à l'envahir par défaut d'une marine que la Révolution a ruinée, et que le désastre de Trafalgar vient de mettre pour longtemps hors d'état d'agir. Ne pouvant vaincre sur mer, il lui reste l'arme du



PETER HORREEL/ALAMY STOCK PHOTO

Retour providentiel Le 24 mai 1814, Pie VII retrouve Rome, sans avoir cédé aux exigences de Bonaparte. Malgré ses cinq années de captivité, le vénérable otage aura eu plus de chance que son prédécesseur, Pie VI, mort en exil, prisonnier du Directoire.

blocus. En fermant tous les ports d'Europe aux navires anglais, il compte asphyxier économiquement sa tenace adversaire. Encore faudrait-il que tous les ports lui soient interdits, y compris ceux des États pontificaux. Or, on touche ici au cœur même de la grande querelle entre Paris et le Saint-Siège. Car il ne peut être question pour Pie VII de prendre parti pour ou contre qui que ce soit. Successeur de saint Pierre, il se doit à une stricte neutralité, un marin anglais protestant et un marin breton catholique étant l'un et l'autre des chrétiens dont il est le père. Ce que ne peut admettre Napoléon : « Je veux, dit-il au légat, que le pape adhère à ma confédération, j'entends qu'il soit l'ami de mes amis et l'ennemi de mes ennemis. » À quoi répond Pie VII : « Aucun empereur n'a le moindre droit sur Rome. »

La querelle s'envenime. Le 2 février 1808, Napoléon ordonne l'occupation militaire de la Ville Éternelle par les troupes du général Miollis. La Garde pontificale est désarmée, des canons sont braqués sur le palais du Quirinal. Loin de céder, Pie VII multiplie les protestations, rappelle le légat de Paris. Visiblement, il ne s'effraie pas

d'une rupture, ce qui irrite Napoléon. La tension monte à ce point dans les États romains que l'Empereur ordonne la mesure qui va, cette fois, confirmer cette rupture. Le 17 mai 1809, les États pontificaux sont réunis à l'Empire. Ainsi, voilà le pape dépouillé de sa souveraineté temporelle. Sa réponse arrive sous forme de la bulle *Quem memoranda* qui excommunique « tous

les responsables » des attentats commis contre la souveraineté temporelle du Saint-Siège. Si le nom de Napoléon n'est pas cité, il est limpide que c'est lui qui est visé. « Le pape est un fou furieux qu'il faut enfermer », fulmine l'Empereur, avant d'ajouter : « Il faut l'arrêter ! » Le mot est lâché. Interprété au pied de la lettre, il aboutit à l'assaut du Quirinal par Radet et ses gendarmes dans la nuit du 5 au 6 juillet.

L'exil, la détention, la solitude, les pressions constantes dont il est l'objet n'auront pas raison de la résistance du saint-père qui porte désormais le combat sur le plan spirituel en refusant son institution canonique aux nouveaux évêques, laissant ainsi des diocèses vacants au sein de l'Église gallicane. De même, alors qu'il est détenu à Fontainebleau, Napoléon échoue à lui extorquer un nouveau concordat, sa brutalité expéditive venant une fois encore se briser sur la patiente longanimité du vieux pontife. Lassé, préoccupé par ses revers militaires, l'Empereur finira par capituler et ordonner le retour à Rome de son auguste prisonnier auquel il rend sa souveraineté temporelle. « À la longue, le sabre est toujours battu par l'esprit », reconnaîtra-t-il quelques années plus tard devant Las Cases, sur le rocher de Sainte-Hélène. ☐

Jean-Claude Demory vient de publier *Napoléon contre Pie VII ou comment kidnapper un pape* (Nouveau Monde Éditions).

« Habemus papam ! »

Le conclave qui s'ouvre le 30 novembre 1799 pour élire le successeur du pape Pie VI se tient à Venise dans le monastère de San Giorgio Maggiore. Trente-cinq cardinaux sont présents, et ce n'est qu'au cent quatrième jour de délibération, le 14 mars 1800, qu'est avancé le nom du cardinal Chiaramonti. Présenté aux suffrages de ses pairs, il est élu à l'unanimité des voix. Fumée blanche, *Habemus papam* ! Le nouveau souverain pontife qui s'installe au Quirinal sous le nom de Pie VII est âgé de 58 ans. De vieille noblesse romagnole, Barnaba Nicolo Chiaramonti est né le 14 août 1742 à Cesena. D'abord moine bénédictin sous le nom de dom Gregorio, il devient évêque d'Imola et cardinal en 1785. L'homélie qu'il prononce à Noël 1797, où il exhorte « soyez bons catholiques, et vous serez bons démocrates », attire déjà sur lui l'attention du général Bonaparte auquel Pie VII sera toujours reconnaissant du Concordat rétablissant en France la religion catholique. Raison pour laquelle, en dépit des tourments endurés, il intercédera (en vain) auprès du gouvernement anglais pour que soit adouci le sort de l'Empereur exilé, et accueillera à Rome sa mère et d'autres membres de la famille Bonaparte. J.-C. D.

Les splendeurs Vienne des palais du Ring



Il y a cent soixante ans, l'empereur François-Joseph inaugurait le plus célèbre boulevard de Vienne. Aristocrates et grands bourgeois, dont une importante élite juive, y font élever de somptueuses demeures. Elles sont désormais les derniers témoins d'un âge d'or pour cette communauté qui sera pourchassée par les nazis.

PAR OLIVIER TOSSERI

Anneau magique Le long du Ring, qui court sur l'emplacement des anciens remparts, se dresse le Parlement (au premier plan) et une myriade d'hôtels particuliers édifiés au XIX^e s.

WIEN TOURISME/CHRISTIAN TEMPER



Il flotte à Vienne un air de fin de siècle. Celui d'un XIX^e siècle où la ville était le cœur battant de l'Empire austro-hongrois. Ne sachant pas que ses jours sont comptés, il vit sa Belle Époque dans une frénétique valse. Elle se joue essentiellement à Vienne aux rythmes d'inédites convulsions artistiques et culturelles. Les audacieuses œuvres de Gustav Klimt ou Egon Schiele, les révolutionnaires découvertes de Freud, le souffle des symphonies de Mahler ou encore les sensibles récits de Stefan Zweig ne sont que quelques reflets du formidable rayonnement de ce phare intellectuel de l'Europe.

Une métropole qui secoue son corset médiéval

Toute capitale impériale est parsemée, comme il se doit, de somptueux palais et Vienne ne déroge pas à la règle. Schönbrunn ou le Belvédère ou encore la Hofburg, où résidait l'empereur, témoignent de sa puissance passée. Elle doit en grande partie sa physionomie actuelle à François-Joseph I^{er} (1848-1916) qui prend acte du formidable essor économique mais surtout démographique de la cité, dont la population quadruple au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle pour atteindre presque deux millions d'habitants. La muraille dans laquelle elle est engoncée depuis le XIII^e siècle entrave son expansion. L'empereur décide de faire abattre ces remparts médiévaux à partir de 1857. Ils font place au Ringstrasse, un vaste boulevard long d'environ 5 km entourant le centre-ville, inauguré le 1^{er} mai 1865. En suivant sa courbe, le flâneur passe devant certains de ses monuments les plus iconiques : la Bourse, les jardins Volksgarten et Burggarten, le Burgtheater (Théâtre national), le Parlement, les musées d'histoire naturelle et de l'histoire de l'art... Il peut s'engouffrer dans ses nombreux cafés, faire une halte dans ses multiples hôtels mais surtout admi- • • •





AVALON/IMAGES



GERSTNER/SP

... rer ses fastueux palais. Au moment de la construction du Ring, hommes d'affaires, banquiers ou industriels veulent offrir à la postérité les signes tangibles de leur fulgurante réussite. C'est le cas, en particulier, de la bourgeoisie éclairée juive qui connaît à l'époque une formidable ascension. Selon certains historiens, les légions romaines auraient ramené, dans ce qui était à l'époque *Vindobona*, des prisonniers de la première guerre judéo-romaine (66-73). La communauté juive participe, dès cette époque, à l'essor économique de Vienne. Marchands assurant le transit de marchandises depuis et vers l'Orient, certains de ses plus éminents membres deviennent conseillers des princes et leurs banquiers. Ce sont ce qu'on appellera les « Juifs de cour ». Mais si certains jouissent d'indéniables privilèges, la plupart de leurs coreligionnaires subissent discrimina-

Viennoiseries Le palais Todesco fut édifié en 1864 par l'architecte danois von Hansen en style néo-Renaissance pour le banquier Eduard von Todesco. La baronne Todesco y tint un salon renommé, qui accueillit notamment Hugo von Hofmannsthal, Henrik Ibsen et Anton Rubinstein. Il abrite aujourd'hui la pâtisserie Gerstner, fondée en 1847. Ses luxueux salons évoquent les charmes de l'ancienne capitale impériale.

tions, ségrégations et expulsions répétées. Tout change à partir de 1782 et la promulgation d'un édit de tolérance par l'empereur Joseph II, qui jette les bases d'un début d'émancipation. Vienne devient un pôle d'attraction pour les Juifs de l'Empire. En 1867, François-Joseph leur accorde l'égalité des droits, permettant à une bourgeoisie juive de se développer. À peine plus de 1 % de la population viennoise en 1857, les Juifs représentent près de 11 % des habitants de la cité au recensement de 1880. La grande bourgeoisie juive, souvent anoblie, accède aux premiers rangs de l'establishment viennois. Les Rothschild sont ainsi des familiers de l'empereur.

L'apogée d'une élite culturelle et économique

La masse de leurs coreligionnaires est composée d'artisans, de petits commerçants et de journaliers luttant pour leur survie et contre la montée de l'antisémitisme. Mais une petite élite assimilée contribue fortement à l'essor culturel, économique et scientifique de Vienne. À la fin du XIX^e siècle, environ 42 % des avocats et des médecins qui y résident sont d'origine juive, tout comme de nombreux mécènes et familles d'entrepreneurs, de banquiers. Ils ont fait fortune à la faveur de la croissance économique dans le sillage du développement du chemin de fer et de l'industrie lourde. Ces grands bourgeois juifs font construire de somptueuses résidences le long du Ring pour entériner leur réussite. C'est à ce désir d'intégrer l'élite dont ils cherchent la reconnaissance que l'on doit notamment les palais Epstein, Ephrussi ou Todesco. Un faste qui suscite l'admiration de certains et nourrit l'antisémitisme des autres. Un guide touristique de 1873 qualifie sarcastiquement le Ring de « rue de Sion de la Nouvelle Jérusalem ».

On y trouve donc le palais Ephrussi, bâtiment de cinq étages, de style néo-Renaissance, construit entre 1872 et 1873 par l'architecte danois Theophil von Hansen (*lire l'encadré p. 70*) pour Ignaz von Ephrussi. Ce banquier et collectionneur d'art est issu de l'une des familles juives les plus renommées de l'époque. Originaires d'Odessa, les Ephrussi se sont établis dans plusieurs villes européennes notamment à Paris, où Charles Ephrussi, mécène des impressionnistes, aurait inspiré à Proust son personnage de Swann. Mais c'est surtout à Vienne que la famille déploie son opulence non dénuée de raffinement dans ce palais qui deviendra le personnage principal des livres *Le Lièvre aux yeux d'ambre* et *La Mémoire retrouvée*. Le céramiste Edmund de Waal, l'un des descendants des Ephrussi né en 1964, y relate l'histoire de sa famille et de leur résidence pillée par les nazis après l'Anschluss (l'annexion de l'Autriche par le Reich hitlérien en 1938). Tout sera volé, des peintures au mobilier en passant par la vaisselle. Un ...

Reportage

Point de chute Encore signé de l'architecte von Hansen, cet hôtel particulier (à dr.) fut édifié pour le banquier Ephrussi. Les collections qu'il abritait seront pillées par les nazis et la famille revendra l'édifice après la guerre.

Place de l'étoile (rouge)

Le banquier Epstein fit, lui aussi, élever sa résidence par l'incontournable von Hansen. De 1945 à 1955, durant l'occupation alliée de l'Autriche, elle sera le siège du quartier général soviétique.



ROBERT HARDING/ALAMY STOCK PHOTO



WERNER OTTO/ALAMY STOCK PHOTO

Theophil Edvard von Hansen, l'architecte qui refaçonna Vienne

Le baron Theophil Edvard von Hansen (1813-1891) est le plus autrichien des architectes danois. Il voit le jour à Copenhague mais c'est à Vienne qu'il exprimera son talent en inscrivant dans la pierre les rêves d'ascension sociale et le prestige de la haute société de l'Empire austro-hongrois. Élève du peintre et architecte prussien Karl Friedrich Schinkel, il étudie à Vienne avant de se rendre à Athènes où il s'intéresse à l'architecture byzantine.

Il dessine l'Observatoire de la capitale grecque, son université, l'académie d'Athènes et la Bibliothèque nationale. En 1846, Hansen fait son retour à Vienne et travaille auprès de son confrère Ludwig Förster. Il figure parmi les grands artisans de la création du Ring, et de l'équipe d'architectes qui façonne le nouveau visage de la ville en cette fin du XIX^e siècle. On lui doit ainsi le Parlement néoclassique mais surtout les grands palais de l'élite viennoise. O. T.

... destin tragique que connaîtront les autres familles de la communauté juive viennoise [48 819 Juifs viennois ont été déportés; 2142 ont survécu, ndlr].

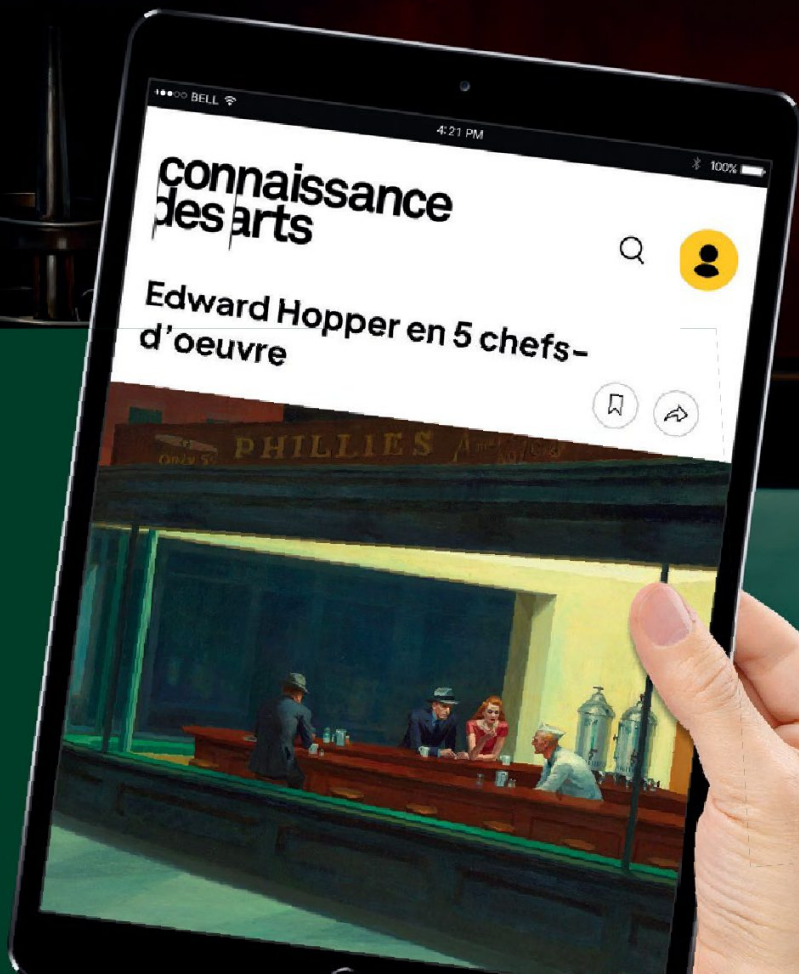
L'un de ses plus éminents représentants était Gustav Ritter von Epstein, florissant banquier, incarnant cette fulgurante réussite sociale qui attira les jalousies et parfois la haine. Il fit ainsi construire le long du Ring, de 1868 à 1871, l'un des plus imposants palais de la ville. On doit encore sa réalisation à l'architecte von Hansen, qui conçut aussi le bâtiment adjacent qui accueille le Parlement autrichien. Joyau du style néo-Renaissance, caractéristique de cette époque avec sa façade dans le plus pur goût historiciste [remise en valeur d'un style architectural ancien, ndlr], ce palais était à l'origine à la fois une résidence familiale et le siège d'une banque. La faillite d'Epstein en 1873 le fera changer de mains plusieurs fois avant qu'il ne devienne une extension du Parlement. Magnifiquement restauré, il a retrouvé aujourd'hui la richesse de ses intérieurs d'autrefois. Le baron Eduard von Todesco enfin, riche banquier et homme d'affaires, au nom indissociable de l'essor des chemins de fer et des banques de l'Empire, fit édifier entre 1861 et 1864 un palais d'environ 500 pièces. Un projet confié aux architectes Ludwig Förster pour le bâtiment, Theophil von Hansen pour l'agencement intérieur et Carl Rahl pour les peintures. Le cadre idéal pour héberger le salon de la scène culturelle viennoise. Les plus grandes célébrités de son temps le fréquentent pour y admirer des expositions artistiques ou des représentations théâtrales. Ibsen, Rubinstein ou Hofmannsthal sont des habitués tandis que le couple Todesco soutient Liszt. Vendu par la famille Todesco dans les années 1920, le palais est aujourd'hui occupé par la très renommée pâtisserie Gerstner. Le bar, au premier étage, offre une vue imprenable sur l'Opéra, tandis qu'au second étage, l'on peut déguster les spécialités culinaires autrichiennes, sous des lambris dorés. Un petit goût de ce «monde d'hier» tant chéri par Stefan Zweig, dont les témoins de pierre se dressent toujours le long du Ring. 



Soudain, l'art vous emporte.

Ouvrez Connaissance des Arts, plongez dans les meilleures expos, immergez-vous dans l'univers des artistes, découvrez les nouvelles tendances, le marché de l'art...

Voilà, vous êtes exactement là où vous adorez être.



Une œuvre, un artiste



Chou-d'œuvre végétal Vers 1591, le peintre maniériste milanais réalise ce portrait de l'empereur Rodolphe sous la forme du dieu antique Vertumne, faisant du Habsbourg le maître des saisons et de l'abondance. Skokloster Statens historiska museer (Suède).

CCO JEENS MOHRHALLWYLSKA MUSEET/SKOKLOSTERS SLOTT

Vertumne d'Arcimboldo

Quelle prouesse que ce portrait de Rodolphe II de Habsbourg ! Merveille de l'Europe maniériste, il témoigne de la relation exceptionnelle nouée entre un artiste incomparable et son mécène de haut vol. **PAR CLÉMENT DIRIÉ**

U

nArcimboldo peut en cacher un autre. Rien d'étonnant à cela si l'on songe à ses œuvres les plus célèbres, ces «têtes composées» dans lesquelles il transforme un assemblage de fruits, un collage de légumes ou une brassée de fleurs en portraits allégoriques représentant les quatre saisons ou les quatre éléments. Des natures mortes, plus vivantes et attirantes que jamais, élevées au rang de divinités mythologiques. Car si le peintre milanais est passé à la postérité comme l'un des artistes les plus innovants du xvr^e siècle, il ne faut pas oublier qu'il s'est également illustré à la cour du Saint Empire romain germanique à plusieurs titres – à l'instar d'un Léonard de Vinci, autre polymathe génial.

Formé par son père à Milan, Arcimboldo est appelé à Vienne en 1562 par Ferdinand I^{er}, empereur de 1556 à 1564 et frère de Charles Quint. Il travaille ensuite pour son fils, Maximilien II, qui règne de 1564 à 1576, puis son petit-fils, Rodolphe II, sur le trône entre

1576 et 1612. Pendant vingt-cinq ans, il est ainsi l'un des principaux animateurs de leur munificence. Chorégraphiant mariages, cortèges et banquets, il met en scène la puissance impériale. Des croquis témoignent des décors, costumes et coiffes qu'il imagine pour les ballets, jeux d'eau et tournois de la cour. Grand ordonnateur du rayonnement des empereurs et de leurs plaisirs sophistiqués, ses créations font le lien entre le présent du pouvoir et les symboles du passé, et proposent une iconographie à la hauteur des ambitions des Habsbourg d'Autriche.

Science de la métamorphose

Reconnu comme poète et théoricien, versé dans l'étude des couleurs et des intervalles musicaux, Arcimboldo officie aussi comme expert enrichissant les collections impériales d'objets d'art et de ces merveilles de la nature si prisées de l'époque. Peut-être a-t-il été, comme sa science de la métamorphose pourrait le confirmer, un peu •••

En quatre dates

1526

Naissance à Milan au sein d'une famille de peintres d'origine noble.

1564

Entré au service de l'empereur Ferdinand I^{er} en 1562, il est nommé peintre de cour par son fils Maximilien II.

1573

Réalisation du cycle des *Quatre Saisons*, aujourd'hui conservé au musée du Louvre.

11 juillet 1593

Décès à Milan, où il s'est retiré à partir de 1587.

Une œuvre, un artiste



Écharpe florale d'apparat

Avec cette délicieuse guirlande de fleurs printanières, Arcimboldo continue de se jouer des doubles sens. Certes, elle est l'attribut par excellence de Vertumne, dieu des jardins et de la croissance des plantes. Mais celui-ci est également connu dans la mythologie romaine pour son pouvoir de se transformer à son gré. De fait, ces fleurs deviennent une écharpe d'apparat dont l'empereur est ceint par son artiste le plus célèbre. C'est un Rodolphe II fait chevalier de « l'ordre d'Arcimboldo », un ordre pictural qui réconcilie l'observation de la nature et la stimulation allégorique.

... alchimiste... C'est, en sus de toutes ces activités, qu'il est également « portraitiste et peintre » officiel, réalisant, en plus de ses fameux « caprices », de nombreux portraits réalistes des membres de la famille régnante, malheureusement tous disparus. Parmi les trois souverains auprès desquels il travailla, Rodolphe II est sans doute celui avec lequel la relation de mécène à artiste fut la plus fertile, comme l'indiquent son



Couronne d'abondance

Rodolphe II de Habsbourg, tout comme le dieu Vertumne, se doit d'arborer une couronne prestigieuse, digne de son rang. Mais Arcimboldo remplace la couronne d'or et de gemmes du Saint Empire et celle, en laurier, des divinités romaines par une « simple » couronne de raisins, de millet, de cerises et d'autres fruits estivaux. Si celle-ci permet évidemment d'admirer la dextérité de l'artiste, sa science des couleurs et sa connaissance de la flore, ce *regalia* végétal, hors du commun, métamorphose la tête de l'empereur en une véritable corne d'abondance, lui qui fut le grand mécène de son époque.



Un nouvel Auguste

Représenter le souverain Habsbourg en Vertumne, c'est à la fois un tour de force artistique et un exercice accompli de courtoisie. Dans ce portrait, les quatre saisons sont réunies en une seule, éternelle, où poussent simultanément blé, grenades, choux, châtaignes, navets, pêches, figues et pommes. La leçon à retenir n'est pas que le nez de Rodolphe II ressemblait à une poire mais bien que son règne fut celui d'un âge d'or : l'ère d'un nouvel Auguste favorisant l'éclosion de tous les talents. Point de caricature dans ce panégyrique aux cent détails !

portrait en Vertumne (dieu des saisons et de la végétation) ou les études sur le vif qu'Arcimboldo réalisa lors de son couronnement.

Quand l'artiste rentre à Milan en 1587, auréolé du titre de comte palatin, leur proximité impressionne les humanistes milanais. Il faut dire que si Rodolphe II n'a pas convaincu les historiens en tant que chef d'État, il demeure une figure légendaire des arts et des sciences. Sous son règne, Prague,

Arcimboldo, précurseur du surréalisme

alors capitale de l'Empire, attire artistes et savants de tout le continent, de l'Italie aux Pays-Bas, notamment en raison de sa tolérance religieuse alors que la Contre-Réforme est à son apogée. Passionné par les sciences de la nature et les cabinets de curiosités, l'empereur réunit une collection prestigieuse, nimbée de mystère car dispersée, et en partie détruite lors de la guerre de Trente Ans puis du pillage de Prague par les Suédois en 1648 – raison pour laquelle son portrait en Vertumne est aujourd'hui conservé à une soixantaine de kilomètres de Stockholm, au château de Skokloster érigé par Carl Gustaf Wrangel, commandant en chef des armées suédoises.

Percer les mystères du monde...

Rodolphe II est ainsi le chef de file d'une avant-garde cosmopolite où les différents savoirs sont traités sur un pied d'égalité, dans un souci de percevoir, connaître et interpréter le monde de manière holistique. À sa cour officient notamment l'astronome Johannes Kepler, le botaniste Pietro Andrea Mattioli, le linguiste Ogier Ghislain de Busbecq et l'orfèvre Nikolaus Müller. Au centre de cette illustre compagnie, Arcimboldo brille, profitant des ménageries et des jardins impériaux pour se perfectionner sans cesse et donner naissance à une œuvre fascinante, sans équivalent.

Unique représentation de sa main d'une personne clairement identifiée, le *Portrait de Rodolphe II en Vertumne* fut ardemment attendu par son commanditaire. Comment pourrait-il en être autrement? Non seulement ce tableau constitue un tour de force artistique, une prouesse réaliste mise au service de l'imaginaire, mais il est aussi une puissante allégorie politique. Représenté comme un dieu souverain, capable de répandre l'abondance éternelle, de faire éclore simultanément fruits et fleurs de toutes saisons, l'empereur devient lui-même une merveille de la nature, digne de figurer dans son cabinet de curiosités, avec ce corps fragmenté et ce visage-puzzle où le monstrueux le dispute au raffinement. S'il est capable de régner ainsi sur le monde floral, nul doute que sa gloire peut s'étendre infiniment au monde des hommes et aux savoirs de l'époque dont Arcimboldo fut l'un des plus prolifiques amplificateurs. 

STEFANO BALDINI/BRIDGEMAN IMAGES

La redécouverte d'Arcimboldo au xx^e siècle est largement l'œuvre des surréalistes, pour lesquels il devint une figure tutélaire. En 1936, le Museum of Modern Art de New York le met à l'honneur d'une exposition-manifeste intitulée « Fantastic Art, Dada, Surrealism », où ses tableaux côtoient ceux de Giorgio De Chirico, Salvador Dalí, Max Ernst et René Magritte. Qu'est-ce qui, dans l'œuvre de leur illustre prédécesseur, fascinait tant ces artistes? On peut citer le jeu sur les doubles images et les échelles, la science de la métamorphose,



J.P. ZENOBEL/ADAGP, PARIS/BRIDGEMAN IMAGES

l'importance de l'équivoque et le caractère maniériste de la représentation.

Dans *Les Archéologues* (à g.), Giorgio De Chirico renouvelle les « collages » d'Arcimboldo en figurant les corps de ces chercheurs du passé par une accumulation de ruines architecturales de toutes les époques. Dans *Ubu Imperator* (en bas, à g.), Max Ernst propose une double image énigmatique où il est également question du pouvoir d'un empereur. Mais, contrairement au glorieux portrait de Rodolphe II, sa figure mi-homme mi-objet, monumentale toupie anthropomorphe et cuirassée, est une figure grotesque, personnifiant la folie du Père Ubu. Enfin, la série de sculptures-trophées *Corps en morceaux* (ci-dessous), réalisée entre 1990 et 1993 par Daniel Spoerri (1930-2024), revisite, en trois dimensions, des peintures d'Arcimboldo, en poursuivant son goût pour les faux-semblants, le jeu sur les associations d'esprit et l'appel à l'imaginaire.



DANIEL SPOERRI-ADAGP/LAURENT LECAT/OMN

A photograph of a woman with dark, curly hair, wearing a black sleeveless top and a necklace, playing a grand piano. The piano is open, and the woman is looking down at the keys. The background is dark, and the lighting is focused on the woman and the piano.

Vous la trouvez prodigieuse.
Vous la retrouverez ici.

medici.tv

classical emotions on demand*

LIVE | **REPLAY** | CONCERT | OPÉRA | BALLET | DOCUMENTAIRE

Théâtre
Écrans
Jeux vidéo
Expos
Livres

Cahier



Seul en scène Le comédien Mikaël Chirinian, qui a adapté l'ouvrage d'Olivier Guez, livre une véritable performance d'acteur en incarnant Mengele, un homme ordinaire devenu un monstre, dans la mise en scène de Benoît Giros.

Sans foi ni loi, Mengele en cavale

Comment un tortionnaire SS échappe-t-il à la justice pendant trente ans ? Qui sont ces proches et ces États qui, de concert, ont protégé un criminel de guerre ? *La Disparition de Josef Mengele*, la pièce adaptée du roman éponyme d'Olivier Guez, explore les mécanismes de cette impunité.

La pièce *La Disparition de Josef Mengele*, adaptation saisissante du roman d'Olivier Guez, prix Renaudot 2017, s'impose comme l'une des meilleures du premier semestre 2025. Elle retrace le parcours de Josef Mengele, l'ancien médecin tortionnaire d'Auschwitz-Birkenau, lors de sa fuite en Argentine, en 1949, après qu'il a envoyé près de 400 000 hommes, femmes et enfants dans les chambres à gaz entre 1943 et 1945 et mené des expérimentations médicales ignobles sur les prisonniers. Durant trente ans, ...

... «l'ange de la mort», comme on le surnommait, a bénéficié des mains tendues de sa famille, de sympathisants, d'hommes politiques et d'États, qui lui ont permis d'échapper à la justice. Seul en scène, Mikaël Chirinian nous fait revivre, avec une intensité glaçante, sa cavale qui débute par sa nouvelle vie sous une fausse identité, mais sans son épouse, qui refuse de l'accompagner dans l'Argentine bienveillante de Juan et Eva Perón.

Chasse à l'homme

Le comédien dépeint un homme ordinaire, devenu un monstre, toujours sur le qui-vive, terrifié par la capture, mais dépourvu de remords. Un homme qui fuit car son camp a perdu la guerre. Partout, il trouve des complices pour le protéger. Son patriotisme reste intact. Durant 1h15, sous une tension palpable, le texte questionne la nature du mal et la persistance de la mémoire. La mise en scène de Benoît Giros, bien que minimaliste, est d'une efficacité redoutable : un mur de photographies, des unes de journaux, des cartes, des valises... évoquent le passé trouble de Mengele, ses rapports plus que distants avec Adolf Eichmann, lui aussi réfugié en Argentine. Les deux hommes se croisent à de multiples occasions, fréquentent les mêmes cercles d'Allemands nostalgiques du III^e Reich. Mais Eichmann, lui, est enlevé à Buenos Aires par le Mossad, le 11 mai 1960, jugé à Jérusalem en décembre 1961, condamné à mort et exécuté le 31 mai 1962.

Les jeux de lumière et les sons rendent l'atmosphère oppressante. Le texte, sans mot superflu, explore les réseaux de soutien et l'impunité déconcertante dont Josef Mengele a bénéficié durant des décennies grâce à des entraides internationales. Monté comme un thriller, le spectacle permet de découvrir des éléments historiques peu connus et soulève aussi des questions existentielles : comment le mal peut-il prospérer ? Pour quoi certains échappent-ils à la justice ? La pièce est un voyage intime, historique, aussi fascinant que dérangeant, sur les traces d'un homme que seule la visite de son fils Rolf, au crépuscule de sa vie, ébranlera. Ce fils qui le questionne, le confronte à son passé, ose nommer l'insoutenable, et cherche en vain un peu d'humanité. « Toutes les deux ou trois générations, lorsque la mémoire s'étirole et que les derniers témoins des massacres précédents disparaissent, la raison s'éclipse et des hommes reviennent propager le mal. Méfiance, l'homme est une créature malléable, il faut se méfier des hommes », écrit Olivier Guez. À l'heure de la résurgence des idéologies d'extrême droite, ne manquez pas cette pièce remarquable par son écriture, son comédien, sa mise en scène et sa capacité à pointer avec brio les zones d'ombre de l'Histoire. 

YETTY HAGENDORF

La Disparition de Josef

Mengele, mise en scène de Benoît Giros, avec Mikaël Chirinian, théâtre de la Pépinière (Paris), jusqu'au 29 avril 2025.



Sans famille Ballotés durant des années à la fin de la Seconde Guerre mondiale, ces petits Polonais se retrouvent en Sibérie, en Iran, en Tanzanie... (Téhéran, v. 1946).

Télévision

Des enfants sacrifiés sur l'autel de la « race »

Durant la Seconde Guerre mondiale, des milliers d'enfants de « type aryen » sont enlevés dans les territoires de l'Est pour être élevés comme de « bons » Allemands. Au lendemain du conflit, des tensions se cristallisent sur le sort à réserver à ces gamins. Faut-il les rapatrier dans leur pays d'origine ? Les avis divergent. Pour certains, les arracher à leurs parents adoptifs pourrait les ébranler ; pour d'autres, les garder sur place les priverait du droit de connaître leur véritable identité et offrirait une victoire posthume à l'Allemagne. Sensée prévaloir, la notion du meilleur intérêt de l'enfant est un concept encore flou que tout le monde n'interprète pas de la même manière... Après nous avoir immergés dans le parcours de différents petits Européens pendant le conflit – afin de nous permettre de mesurer l'étendue du chaos à gérer après la victoire –, ce documentaire très étayé illustre la façon dont le sort des enfants isolés ou déplacés est, très vite, devenu un enjeu de crispations politiques. Conséquence : au sortir d'années d'errance traumatisante, certains furent instrumentalisés dans le cadre de confrontations idéologiques qui les dépassaient totalement.  **STÉPHANIE GATIGNOL** **L'Odyssée des orphelins 1939-1949**, documentaire de Jean Rozat et Deborah Ford (90 min), le mardi 1^{er} avril à 21 heures sur Arte et sur arte.tv

Cinéma

Être mère ou activiste ?

« Ma mère a dû quitter le Guatemala car elle était recherchée. J'ai grandi avec ma grand-mère. J'ai fait de nombreux allers-retours entre le Guatemala et le Mexique, jusqu'à ce que je fasse le choix d'aller vivre avec elle. Quand on s'est rencontrés, j'avais 9 ans, nous étions deux étrangers. » Ces mots du réalisateur César Díaz, lauréat de la Caméra d'or au Festival de Cannes en 2019 pour *Nuestras Madres*, donnent le ton de ce film poignant, autobiographique, centré sur le sort des opposants à la dictature militaire guatémaltèque, réfugiés au Mexique. Bérénice Bejo incarne avec justesse le rôle de Maria, déchirée entre les contradictions de son engagement révolutionnaire et son rôle de mère. L'esthétique du film, sa photographie soignée et sa musique anxiogène contribuent à créer une atmosphère oppressante qui sied à cette œuvre engagée du cinéaste belgo-guatémaltèque.  Y. H.

Mexico 86, réalisé par César Díaz, avec Bérénice Bejo, Matheo Labbe (93 min), sortie le 23 avril.

Jeu vidéo

La vie de Bohême !



Kingdom Come Deliverance 2 remet en scène Henry, fils d'un forgeron de la Bohême du début du XV^e siècle. Destitué par les électeurs du Saint Empire, Venceslas de Luxembourg tente de rallier ses soutiens. Son demi-frère, Sigismond, en profite pour s'arroger ses titres. Henry doit délivrer un message important

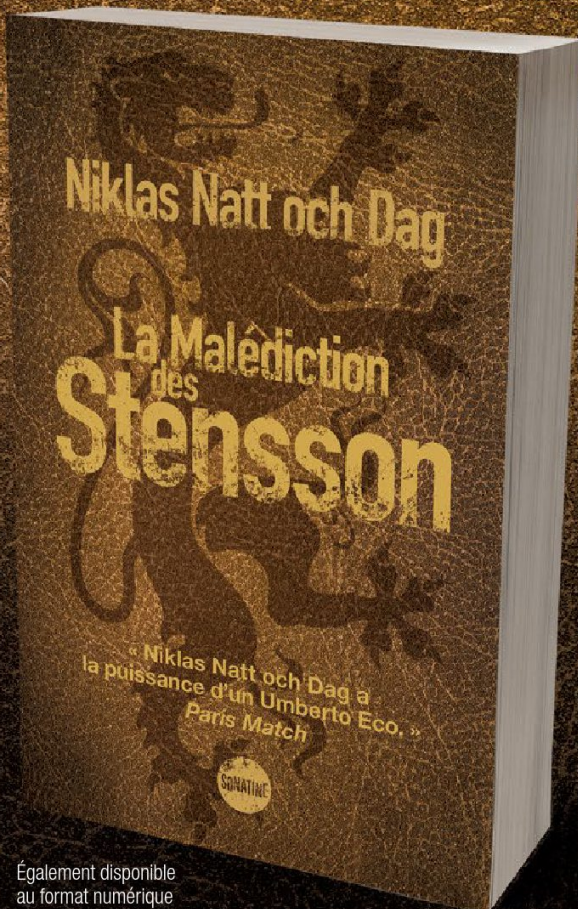
dans la résistance contre Sigismond, mission qui permet de découvrir la cité minière de Kutná Hora, sa cour italienne, siège de la Monnaie centrale de Prague et le chantier de l'église Sainte-Barbe. Une reconstitution remarquable, car le studio Warhorse a eu accès à quantité d'archives. Cette pépite historique va de pair avec un scénario captivant.  GUILLAUME TUTUNDJIAN

Kingdom Come Deliverance 2, de Warhorse Studios. Sur PC, PS5 et Xbox.

UNE NOUVELLE ÉPOPÉE PLEINE DE BRUIT ET DE FUREUR

Par l'auteur de la trilogie 1793.

Lire un extrait



Également disponible
au format numérique

Sa Majesté la République trône à Versailles

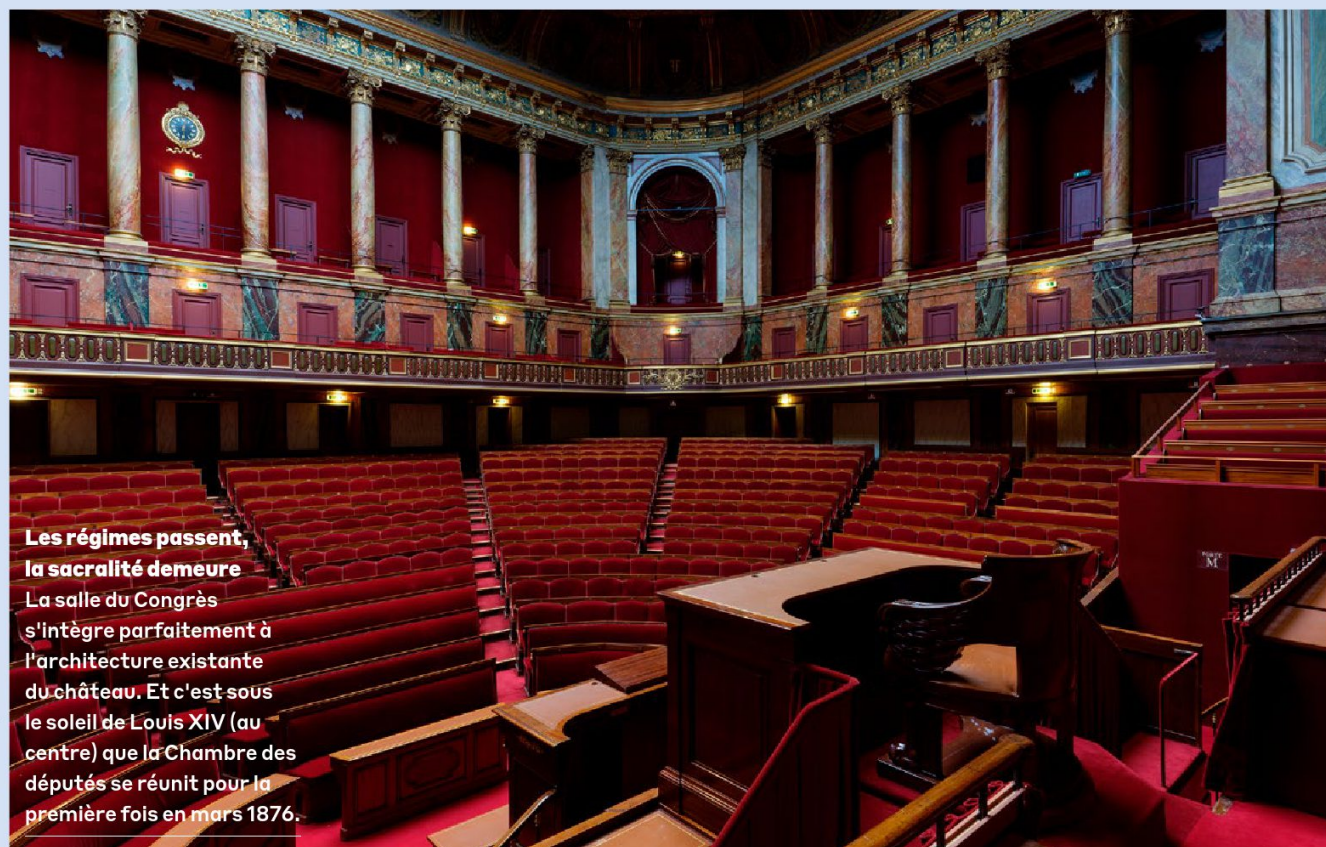
À l'occasion des 150 ans de la proclamation de la III^e République, l'ancienne demeure des rois de France ouvre exceptionnellement la salle du Congrès et l'appartement de son président, rappelant qu'elle fut aussi le théâtre des grandes heures de la démocratie française.

Entre 1875 et 1953, quatorze présidents français ont été élus à Versailles. On l'oublie parfois, tant le lieu est associé à la monarchie mais, en cette année 2025, 150^e anniversaire de la proclama-

tion de la III^e République, l'ancienne résidence royale entendait souligner le rôle qu'elle a joué, et joue encore, dans la vie politique. Ainsi, le 4 mars 2024, le Parlement s'est réuni dans sa salle du Congrès pour ins-

crire le droit à l'IVG dans la Constitution. En pénétrant dans l'hémicycle conçu pour accueillir jusqu'à 1500 personnes, en parcourant les enfilades de bancs rouge écarlate sur lesquels les parlementaires siègent, depuis

l'origine, par ordre alphabétique, beaucoup peineront à croire que l'écrasant bâtiment fut construit en seulement six mois, en 1875. Après la défaite de Sedan qui provoque la chute du Second Empire, une Assemblée nationale, majoritairement monarchiste, est élue en février 1871 et se réunit à Bordeaux. Elle souhaite se rapprocher de Paris, mais se méfie de son agitation : siéger à Versailles semble plus indiqué. Le 20 mars 1871, deux jours après le début de



**Les régimes passent,
la sacralité demeure**

La salle du Congrès s'intègre parfaitement à l'architecture existante du château. Et c'est sous le soleil de Louis XIV (au centre) que la Chambre des députés se réunit pour la première fois en mars 1875.



CHATEAU DE VERSAILLES/T. GARNIER/SP

Solel De 1879 à 1953, c'est dans le premier salon de son appartement que le président du Congrès remettait au chef de l'État, nouvellement élu, le procès-verbal de son élection et le grand collier de la Légion d'honneur.

la Commune, les députés tiennent donc leur première séance dans la seule salle assez grande pour tous les recevoir: l'Opéra royal.

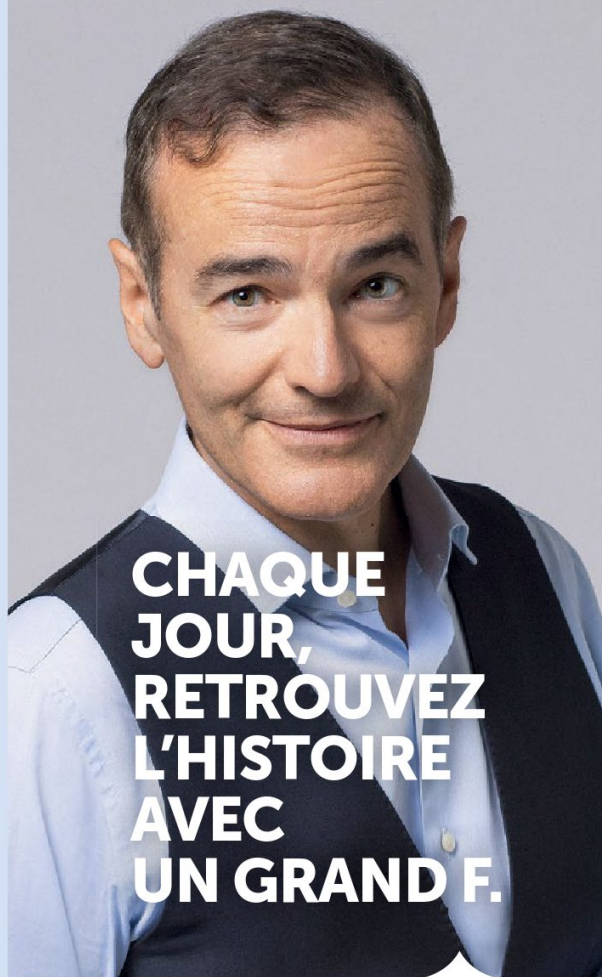
Un regard nouveau sur le royal bâtiment

En 1875, les lois constitutionnelles instaurent la III^e République et l'aménagement Wallon deux chambres parlementaires. Le Sénat s'installe à l'Opéra dans l'aile nord. Pour «reloger» les députés, l'architecte Edmond de Joly conçoit la salle du Congrès dans une cour de l'aile sud, sans modifier l'apparence du château. En scrutant le décor de cet écrin, inauguré le 8 mars 1876, un œil attentif remarquera qu'il traduit les incertitudes pesant sur le devenir de la République: le soleil de Louis XIV trône aux angles du grand balcon; les oculi sont ornés de simples F (pour France). Les RF (République Française) n'ont pas encore su s'imposer... En 1879, députés et sénateurs regagnent finalement

Paris. Mais, jusqu'en 1953, ils élisent le président de la République à Versailles. Dans l'appartement du président du Congrès, on découvre le perron depuis lequel le nom de «l'heureux» élu était annoncé, puis les trois salons néo-Louis XV en enfilade où il recevait le procès-verbal de son élection et le grand collier de la Légion d'honneur. Aujourd'hui, ces pièces d'apparat sont toujours à disposition des présidents des deux chambres en cas de réunion du Congrès. Ce patrimoine républicain offre une vision concrète de la façon dont la vie parlementaire s'organise à Versailles. Elle a aussi le mérite de renouveler le regard sur un monument dont une grande partie de l'histoire reste occultée par l'aveuglant rayonnement du Roi-Soleil.

STÉPHANIE GATIGNOL

Musée de Versailles Ouvert les week-ends et jours fériés jusqu'à fin septembre. Uniquement en visite guidée la semaine.
www.chateauversailles.fr

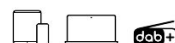


**CHAQUE
JOUR,
RETROUVEZ
L'HISTOIRE
AVEC
UN GRAND F.**

**9H et 14H
FRANCK
FERRAND
RACONTE**



INFO - ÉCO - CULTURE - MUSIQUE



Écoutez Radio Classique en direct ou replay sur radioclassique.fr, l'application mobile Radio Classique et en DAB+

Le pouvoir des parures de la Renaissance

Objet d'art mais aussi vecteur de symboles sociaux et politiques, le bijou du XVI^e siècle raconte toute une époque dans une exposition rare, à voir à Toulouse.

Aucun autre siècle que le xvi^e n'a célébré le bijou avec autant d'imagination et de faste ! La taille des pierres étant encore balbutiante, bagues, pendentifs ou colliers versent, alors, surtout dans le figuratif. Ils puisent leurs motifs dans l'Antiquité retrouvée, puis, durant les dernières décennies, ils répondent au goût du maniérisme, friand de figures hybrides et de matériaux exotiques. Tout au long de la période, ces parures traduisent, à une échelle miniature, les interrogations des artistes de l'époque, qu'ils soient peintres, architectes ou sculpteurs, sur la façon de représenter les corps et l'espace. Mais, aussi éblouissantes soient-elles, toutes s'intègrent dans des enjeux qui vont bien au-delà de leur valeur ornementale, comme l'atteste cette exposition dont l'ambition est aussi de les replacer dans leur contexte et d'explorer leur usage. Objets de pouvoir, les bijoux indiquent l'ordre social, le rang que l'on occupe et incarnent la santé financière

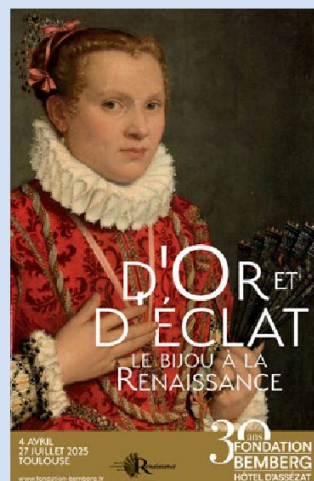


MATHIEU RABEAUR/INRA - GRAND PALAIS/SP

De mille feux Ce pendentif en forme de Cupidon (ci-dessus) allie or émaillé, rubis, diamants et perles (v. 1600). Sibylle de Clèves (à dr.), électrice de Saxe, porte un imposant collier en perles et pierres précieuses, témoin de son rang. Cranach l'Ancien (v. 1535).

du royaume. Objets miroir, ils racontent l'identité de ceux qui les arborent, leur personnalité, ou symbolisent les unions familiales et politiques. Certains, portés comme des talismans, sont censés protéger de la maladie, favoriser la fertilité ou souligner la dévotion de leur propriétaire. Objets de prix, ils font office de moyen de paiement et

d'échange, entrent dans les dots, permettent d'obtenir des prêts... Dans son ultime section, le parcours rappelle le regain d'intérêt que toute cette production a connu au xix^e siècle, suscitant, dès les années 1830, une profusion de faux et de convaincants pastiches pour satisfaire les collectionneurs. Beaucoup de bijoux Renaissance ayant été fondus ou lourdement



remaniés, peu nous sont parvenus, ce qui nous rend d'autant plus précieuses les merveilles réunies à Toulouse, dans ce formidable écrin, lui aussi joyau du xvi^e siècle : le splendide hôtel d'Assézat. **D'or et d'éclat. Le bijou à la Renaissance**, Fondation Bemberg à Toulouse (31), du 4 avril au 27 juillet. www.fondation-bemberg.fr

La Pucelle de son vivant

Depuis 2023, les Archives nationales organisent « Les Remarquables », de petites expos valorisant leurs documents d'exception en se fondant sur le vote du public. Après le rouleau d'interrogatoire du procès des Templiers ou le discours de Simone Veil sur la loi relative à l'IVG, c'est une représentation unique de Jeanne d'Arc (1412-1431) qui est mise en lumière, la seule qui soit contemporaine de l'épopée de la Lorraine. Clément de Fauquembergue la réalise en 1429. Greffier civil au Parlement de Paris, il tient le registre du conseil, un journal officiel des arrêtés prononcés par l'institution, où il consigne aussi les événements marquants. Le 10 mai, il mentionne la levée du siège d'Orléans où la « pucelle

portant bannière » a mis les Anglais en déroute. Manifestement hostile à Charles VII, l'homme minimise la portée du retournement de situation. En marge, il dessine Jeanne, cheveux dénoués, une épée dans sa main gauche, son célèbre étendard dans la droite et – fait notable –, elle est en robe, sans cet habit d'homme qui sera, lors de son procès, l'un des motifs de scandale. Que pouvait-il avoir en tête lorsqu'il exécuta ce petit dessin de 6 cm ? Quelle image voulait-il donner d'elle ? Comment interpréter ces cheveux libres, tantôt symboles de jeunesse, tantôt de... mœurs dissolues ? S. G.

1429. Jeanne d'Arc, le premier portrait,
Archives nationales (Paris, 3°), jusqu'au 19 mai.
www.archives-nationales.culture.gouv.fr



PARIS, ARCHIVES NATIONALES/SP

Les grands maîtres sont à l'affiche

Des murs aux palissades, des colonnes Morris aux urinoirs, l'affiche illustrée s'imisce partout dans la seconde moitié du XIX^e siècle : même sur des êtres humains, transformés en hommes-sandwichs ! Pour explorer les mutations sociales et culturelles qui ont favorisé son développement, Orsay a réuni près de 300 œuvres, parmi lesquelles des réalisations marquantes de maîtres de la discipline, comme Mucha, Steinlen, Toulouse-Lautrec... Issu des progrès techniques et de la société de consommation naissante, le support permet à la publicité de se déployer, il démocratise l'accès à l'art, les critiques saluent ses qualités plastiques, on le collectionne, on l'expose... Mais il devient aussi le vecteur d'expressions politiques et de revendications sociales dange-reuses pour le pouvoir. C'est toute cette effervescence que cette exposition entend nous restituer. Et la façon dont la rue fait mentir l'adage : « sage comme une image ». S. G.

L'art est dans la rue, musée d'Orsay (Paris 7^e), jusqu'au 6 juillet.

www.musee-orsay.fr



MUSÉE DÉPARTEMENTAL ALBERT-KAHN, DPT DES HAUTS-DE-SEINE/MUSÉE D'ORSAY/SP



HISTORIQUEMENT SHOW

Une fois par mois, retrouvez Eric Pincas, rédacteur en chef d'Historia, dans le magazine *Historiquement Show* sur HISTOIRE TV.

Chaque samedi à 20h00, Jean-Christophe Buisson y reçoit historiens, spécialistes et chroniqueurs pour évoquer toute l'actualité de l'histoire.

EN PARTENARIAT AVEC

HISTOIRE TV **HISTORIA**

bouygues
canal 121

DISPONIBLE
AVEC CANAL+
canal 118

free
canal 205

orange
canal 124

SFR
canal 177

Une vie ordinaire en révolution

La vie de cet obscur avocat parisien était destinée à tomber dans l'oubli. Mais les circonstances ont fait de sa correspondance un témoignage précieux de la chute de la monarchie.

Adrien Colson (1727-1797) est un Parisien que rien ne prédisposait à entrer dans l'Histoire, avec un «H» majuscule. Tout le destinait à l'oubli: son statut d'avocat et d'agent d'affaires d'une famille noble, à la veille et pendant la Révolution; son absence de rôle politique majeur... Colson n'est qu'un modeste célibataire installé dans un quartier populaire de la rive droite, dans la rue des Arcis, dont le nom a disparu depuis le XIX^e siècle, non loin de l'église Saint-Jacques-de-la-Boucherie, dont seul subsiste le clocher: la tour Saint-Jacques.

Les bruits et les odeurs

Mais, sans s'exprimer par l'imprimé, sans tenir un journal personnel, Colson a laissé une ample correspondance adressée à un ami et collègue installé dans le Berry, Roch Lemaigre, avec lequel il s'occupe des biens et de la défense des intérêts de la famille des Longaunay; un millier de ses lettres ont été conservées. L'avocat y



Le droit et les travers Âgé d'une soixantaine d'années, M^e Colson, habitant du centre de Paris (ci-dessus, le pont au Change en 1790) et révolutionnaire bon teint, s'émeut devant les changements.

parle affaires mais informe aussi son correspondant de sa santé, donne des nouvelles de Paris et expose ses impressions sur les événements du temps.

Le témoignage est rare, exceptionnel, et permet une histoire à hauteur d'homme. Par un récit alerte, Timothy Tackett, reconnu pour ses travaux majeurs sur la Révolution, nous invite ainsi à l'exploration d'une vie oubliée. Attentif à l'extraordinaire du temps comme

à l'ordinaire du quotidien, l'historien reconstitue l'univers de ce juriste confronté à des événements qui l'enthousiasment et l'effraient; il nous offre une histoire sensible, attentive aux sons (des cloches, des chevaux...), aux odeurs – comme celle du suif utilisé par le fabricant de chandelles – et, plus encore, aux rumeurs et nouvelles qui inondent Paris. L'on suit Colson dans ses relations de voisinage, dans ses promenades jusqu'aux

jardins du Palais-Royal, où il flâne devant les étals des libraires et s'attable à la terrasse d'un café.

Entre espoir et peur

À partir de la réunion de l'Assemblée des notables (1787), l'année de ses 60 ans, le juriste se passionne pour la vie publique; le voici «citoyen» et «patriote». En 1789, il ne participe pas à la prise de la Bastille mais l'approuve et s'en réjouit; pour défendre sa ville contre

une possible offensive des soldats massés autour de la capitale, il est entré dans la milice bourgeoise, bientôt dénommée «garde nationale». En septembre, il est fier d'annoncer à son ami l'achat d'un sabre et d'un bel uniforme aux trois couleurs de la nation. Il aime également fréquenter l'assemblée politique de son quartier, le district de Saint-Nicolas-des-Champs; au printemps 1790, le remplacement des 60 districts par 48 sections le chagrine un peu mais il se rassure bien vite, car la nouvelle section

s'il entend conserver sa confiance en Louis XVI, et même en Marie-Antoinette, il se méfie du plus jeune frère du roi, le comte d'Artois, qui s'est exilé dès juillet. Lorsque la foule exécute sommairement le gouverneur de la Bastille, le 14 juillet, il juge le châtiement mérité par sa trahison; quelques jours plus tard, il approuve les massacres de l'intendant de Paris, Bertier, et de son beau-père, Foulon: «Tout le monde les accusait d'avoir employé criminellement tous les moyens qu'ils avaient pour donner lieu à la disette et pour avoir participé à tous les complots formés contre la nation, et contre Paris.» Colson, pour autant, réprime les soulèvements des paysans contre leurs seigneurs ou la marche des Parisiennes sur Versailles (5-6 octobre), qui a conduit au retour du roi à Paris.

En restituant la vie quotidienne, les actions et les pensées de Colson, Timothy Tackett rappelle l'immense incertitude d'une vie confrontée à un bouleversement sans précédent; son ouvrage permet de comprendre, aussi, les étapes de la métamorphose d'un royaliste en républicain (1792), puis en admirateur de Robespierre. Par un parcours de vie ordinaire, dans un temps qui ne l'était pas, l'historien souligne combien la Révolution a pu provoquer d'émotions contraires et transformer l'existence quotidienne des Parisiens. **HERVÉ LEUWERS** *Jours de gloire et de tristesse*, de Timothy Tackett (Albin Michel, 247 p., 22,90 €).

des Lombards conserve pour lieu de réunion son église paroissiale.

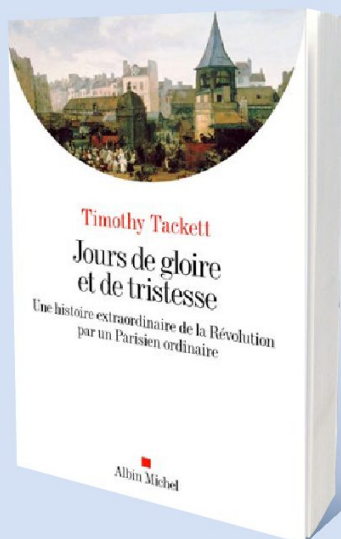
Pendant les premières années de la Révolution, Colson oscille cependant sans cesse entre espoir et peur, tant les événements lui paraissent grandioses et dramatiques et tant il lui est difficile de distinguer les vraies nouvelles des incessantes rumeurs. Dès l'été 1789, il craint les complots, les trahisons et l'échec de la Révolution;

LE REGARD DE JEAN-CLÉMENT MARTIN

Olympe de Gouges : sujet d'histoire et de fiction

Parmi les principales figures féminines victimes de la Révolution française, Olympe de Gouges occupe une place particulière dans la mémoire. Ses écrits demandant la reconnaissance des droits des femmes l'ont distinguée au point où son nom a été récemment proposé pour la faire entrer au Panthéon. Or si elle est connue, depuis une quinzaine d'années par des spectacles, films et romans, elle n'a pas été étudiée, historiquement, depuis les années 1981-1989. C'est cet écart, entre histoire et fiction, qui est le sujet de ce livre, écrit par deux universitaires en écho au téléfilm réalisé

l'an passé par Mathieu Busson et Julie Gayet. Il s'agit d'éclairer les choix du scénario – qui couvre quelques mois de la vie d'Olympe, de juillet à novembre 1793, de son arrestation à son exécution – pour expliquer comment la fiction, émotionnellement crédible, fait passer des enseignements historiques et politiques. Sans doute cet écart aurait pu être plus discuté, reste que cette lecture «historique» d'une «fiction» est hautement salutaire et nécessaire. **Olympe de Gouges : une femme dans la Révolution**, de Florence Lotterrie et Élise Pavy-Guilbert (Flammarion, 170 p., 22 €).

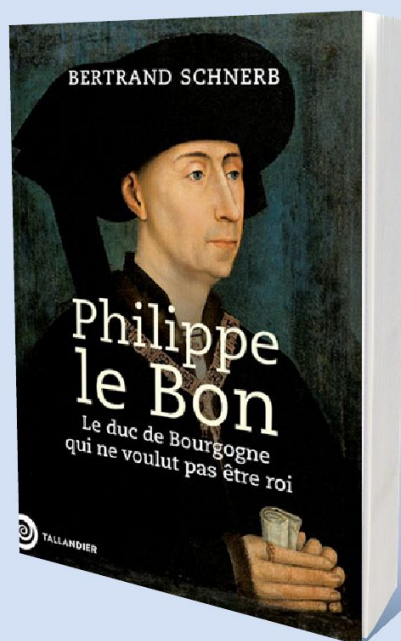


COLLAGE SOLANGE GAUTIER/LA COLLECTION

Philippe le Bon, roi sans couronne

Prudent et diplomate, ce duc de Bourgogne hisse, en un demi-siècle, sa principauté à l'apogée de sa gloire.

Philippe le Bon (1396-1467) est l'homme qui a mené la puissance bourguignonne à son apogée. Avec un talent peu commun, il arrive en effet à rassembler et structurer (à défaut d'unir) un ensemble disparate de territoires allant de la Hollande au duché de Bourgogne, et à maintenir ses États en marge de la guerre où s'épuisent les royaumes de France et d'Angleterre. Mort à 71 ans, Philippe a régné pendant quarante-huit ans – ce qui fait de son règne l'un des plus longs de l'Histoire, et l'un des plus mouvementés. Réaliser sa biographie relève de l'exploit, car il faut pouvoir dépouiller d'énormes masses d'archives, dont certaines en latin ou en flamand. C'est à ce défi qu'a répondu Bertrand Schnerb, l'un des meilleurs connais-



seurs de la Bourgogne médiévale. Avec son immense culture et ses talents de conteur, il livre un ouvrage d'une richesse incomparable. Il ne cherche pas à mettre le duc sur un piédestal et encore moins à déboulonner

sa statue (une activité pourtant très à la mode en histoire), mais à en offrir un portrait tout en nuances. Cultivé sans être savant, bon chevalier sans être grand capitaine, bon chrétien mais sans excès, Philippe crée un modèle de gouvernement solide et équilibré. Il sait aussi se mettre en scène : au début de son règne, en 1419, il adopte comme couleur le noir en hommage à son père assassiné ; en 1430, la création de l'ordre de la Toison d'or va symboliser la grandeur et l'unité de ses États. Il atteint rapidement une telle puissance qu'il pourrait espérer coiffer une couronne – « Si j'avais voulu, j'aurais été roi », s'exclame-t-il. Mais, comme le montre l'auteur, il préfère régner selon d'autres voies, plus subtiles et moins dangereuses. Et c'est en cela qu'il est admiré par ses contemporains – d'où son surnom. Bref, Bertrand Schnerb réalise le tour de force d'écrire une biographie de référence qui se lit... comme un roman. **LAURENT VISSIÈRE**
Philippe le Bon. Le duc de Bourgogne qui ne voulut pas être roi, de Bertrand Schnerb (Tallandier, 978 p., 31,90 €).

Archives d'hier, combats d'aujourd'hui



Un quart de siècle après sa première publication en anglais, voici la nouvelle édition du célèbre *Mitrokhine Archive*, ambitieuse synthèse des informations révélées par Vassili Mitrokhine, archiviste du KGB, sur les opérations de pénétration et d'influence menées par son institution en Europe occidentale durant la guerre froide. On découvre, avec stupeur, l'ampleur

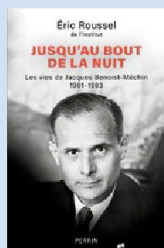
du phénomène mais, aussi, sa relative inefficacité. Car, avec le temps et le déclin économique et idéologique de l'URSS, les agents d'influence de l'Union soviétique furent de moins en moins souvent des « idiots utiles » et de plus en plus des agents stipendiés. À relire à la lumière de l'actuelle confrontation entre Russie poutinienne et « Occident collectif ». **THIERRY SARMANT**
Le KGB contre l'Ouest (1917-1991), de Christopher Andrew et Vassili Mitrokhine (Nouveau Monde éditions, 968 p., 31,90 €).

Écouter enfin Marilyn

« Le texte qui suit n'entend pas établir la vérité sur Marilyn Monroe. Il se donne la tâche plus modeste de ne pas confisquer sa voix. » Pari tenu, avec élégance et retenue, par Frédéric Debomy. Ce scénariste de BD a appliqué à une thèse déjà soutenue – la plus fameuse des blondes pulpeuses n'était pas une ravissante idiote – le protocole de la preuve que doit suivre tout historien : confronter les témoignages, écarter l'incertain, retenir le vraisemblable pour mieux questionner les clichés (rapports avec les Kennedy, couple détonnant avec Arthur Miller, thèse du suicide), non sans délivrer au passage quelques coups de patte bien mérités (Norman Mailer en prend pour son grade, le film *Blonde* d'Andrew Dominik aussi). Une réussite. **LAURENT AVEZOU**
Marilyn au-delà des mensonges, de Frédéric Debomy (Nouveau Monde Éditions, 160 p., 7,90 €).



La force de l'aveuglement

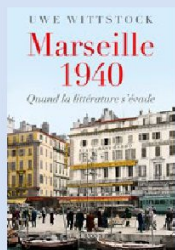


Il a fréquenté Proust, Hitler et Kadhafi : c'est dire si l'itinéraire de Benoist-Méchin apparaît sinueux et surprenant. Journaliste avant-guerre, ministre et ultra de la collaboration sous Vichy, condamné à mort en 1947 mais gracié, il retrouve une nouvelle respectabilité comme historien à succès dans les années 1960 et 1970.

Au terme d'une enquête minutieuse, Éric Roussel, qui a connu le personnage, découvre la cohérence de ce parcours : la fascination d'un homme talentueux, mais fragile, pour la virilité et la force. Belle plume, mais médiocre caractère. Une biographie passionnante, mais qui laisse un goût de cendres. T. S.

Jusqu'au bout de la nuit. Les vies de Jacques Benoist-Méchin, d'Éric Roussel (Perrin, 408 p., 24 €).

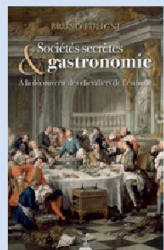
L'encre du Vieux-Port



L'invasion de la France pousse sur les routes dix millions d'individus. Parmi eux, des intellectuels et des créateurs en exil, réfugiés en France. Qui sont-ils ? Walter Benjamin, Hannah Arendt, Heinrich Mann, Anna Seghers, Victor Serge, Marc Chagall... Et nombre de surréalistes. Leur nouvelle terre d'asile : Marseille et ses environs. Au chevet des réprouvés, un

journaliste américain, Varian Fry, qui sauvera 4 000 Juifs et militants antinazis. Ce livre admirable constitue ce que les Anciens appelaient un Tombeau : une œuvre littéraire destinée à honorer la mémoire d'un défunt. GÉRARD DE CORTANZE
Marseille 1940, d'Uwe Wittstock (Grasset, 496 p., 28 €).

Des agents... rehausseurs de goût !



Cet essai nous fait découvrir nombre de sociétés, plus ou moins secrètes selon les périodes, qui, dès le XVII^e siècle, ont cultivé les plaisirs de la table, entre nourriture et boissons diverses. On se régale ainsi à découvrir la « Société pantechique et palingénésique des Agathopèdes », dont les dirigeants portaient des rubans ornés d'écaillés d'huîtres ! Toutes alliaient

camaraderie, sociabilité et bonne chère et, bien sûr, régnait la truculence. Cette tradition se prolonge de nos jours à travers certains clubs très fermés, qui nous sont présentés par l'auteur. Un régal ! DENIS LEFEBVRE

Sociétés secrètes & gastronomie. À la découverte des chevaliers de l'estomac, de Bruno Fuligni (Dervy, 119 p., 16 €).

**PRÉFECTURE
DE POLICE**
Liberté
Égalité
Fraternité



Les brigades centrales de la préfecture de Police



Pierres
angulaires
de la
protection
judiciaire



EXPOSITION

JUSQU'AU 22 NOVEMBRE 2025

Musée de la préfecture de police
4 rue de la Montagne Ste-Geneviève Paris
 Maubert-Mutualité 24/47/63/87

Réservation obligatoire : 01 44 41 52 50
nuseedelaprefecturedepolice@interieur.gouv.fr



RDV EN LIGNE



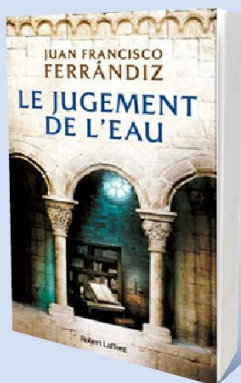
Il était une fois la Catalogne

En 1170, querelles juridiques, mutations politiques et ordalie divine forment la trame haletante de ce roman d'amour médiéval.

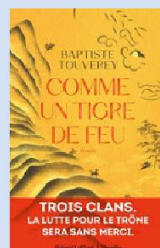
Cocteau aimait à répéter qu'au lieu de «s'évader par une œuvre, on est envahi par elle». Cet «envahissement» est bien ce qu'on éprouve à la lecture du nouveau roman de l'écrivain castillan Juan Francisco Ferrándiz. Nous avons été transportés par son précédent livre, *La Terre maudite*. Pavé de 900 pages, il nous invitait à suivre les déboires du jeune évêque Frodo, chargé de rétablir l'autorité de l'Église et celle de la Couronne carolingienne dans la toute jeune Barcelone comtale du IX^e siècle, qui avait certes expulsé les musulmans mais où les forces diaboliques jouaient encore un rôle prépondérant... *Le Jugement de l'eau* se situe chronologiquement après. En 1170, le comté de Barcelone rassemble sous son autorité les autres comtés catalans. Issue du mariage de Pétronille d'Aragon et de Raimond Bérenger IV, trente-trois ans auparavant, la Couronne d'Aragon a posé les bases d'une dynastie qui va régner sur une confédération de royaumes indépendants. Chacun disposera de ses propres lois, de ses institutions mais sous une domination unique et rassembleuse. C'est tout le sujet du livre. Et l'auteur de préciser: «Mon roman se déroule dans le contexte général du mouvement de récupération de l'ancien droit romain au cours du Moyen Âge.» Ce qui augure d'un changement fondamental dans la manière d'être, de vivre, de rendre la justice et de faire de l'équité le principe fondateur de cette dernière. Et si nous suivons, haletants et conquis, l'histoire de ces deux bébés nés le même jour un matin d'hiver, l'un s'appelant Blanca et l'autre Robert,

nous appréhendons avec tout autant d'intérêt – et c'est là l'art majeur de l'auteur – les grands mouvements politiques, économiques, sociaux, culturels, commerciaux, qui animent ce vaste territoire, fer de lance de la future *Reconquista*. Un livre passionnant dans lequel les femmes jouent le premier rôle. **G. C.**

Le Jugement de l'eau, de Juan Francisco Ferrándiz (Robert Laffont, 671 p., 24 €).



Trois clans, un seul vainqueur...



Rédacteur en chef du magazine *Books*, Baptiste Touverey est un auteur qui n'hésite pas à prendre à bras-le-corps les grands sujets. Après *Constantinople*, roman dans lequel il plongeait son lecteur dans l'Empire romain du VII^e siècle, pris en tenailles entre les Perses et les Avars, il nous immerge aujourd'hui dans l'immensité du « Milieu-du-Monde ».

S'inspirant d'événements qui se sont déroulés dans la Chine de l'an 7 de l'ère des Grands Travaux, il applique à la lettre les préceptes de Giono assurant préférer «prendre du plaisir devant un mensonge historique que de bâiller devant une laide vérité». C'est puissant, terriblement efficace et merveilleusement dépayssant. **G. C.**

Comme un tigre de feu, de Baptiste Touverey (Robert Laffont/Versilio, 480 p., 22,50 €).

Le pacte de Pabst



G. W. Pabst (1885-1967), grand réalisateur de l'âge d'or du cinéma allemand, pygmalion de Louise Brooks et de Greta Garbo à leurs débuts, rentre en Autriche en 1939 après un séjour prolongé en France et à Hollywood. Sa carrière est au point mort. Son retour est une aubaine pour Goebbels, nouveau patron du septième art allemand, en quête de noms prestigieux pour édifier son cinéma

de l'illusion. Acculé, Pabst scelle un pacte avec le diable. Cette fiction maîtrisée reconstitue les mécanismes de la compromission, piège fatal pour l'artiste. **ISABELLE MITY**

Jeux de lumière, de Daniel Kehlmann (Actes Sud, 410 p., 23,50 €).

Thriller façon Grand Siècle



Paris, 1673. Des jeunes filles sont assassinées, nuque brisée et bouche cousue. Au même moment, la duchesse de La Vallière charge Mignard de faire son portrait, avant de se retirer du monde. La cour est en ébullition et Louis XIV s'inquiète. Heureusement pour le lieutenant général de police La Reynie, un jeune peintre italien arrive à point nommé

pour dessiner les scènes de crime, esquisser les ancêtres des portraits-robots et espionner Mignard. Cet excellent polar tient ses promesses de bout en bout grâce à sa maîtrise du rythme, des personnages et du verbe. Du grand art ! **I. M.**

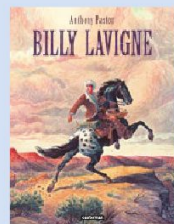
Les Fantômes de Versailles, de Jacques Forgeas (Albin Michel, 400 p., 21,90 €).

Le seigneur des glaçons

En 1492, une caravelle taille sa course à travers les flots gris de l'Atlantique. Des Espagnols en quête de nouveaux mondes? Que nenni! La nef conduit un nouvel évêque vers le plus perdu des évêchés: celui du Groenland, la «Terre verte» des Vikings. De cette île, découverte cinq siècles plus tôt, on est désormais sans nouvelles, et c'est une colonie mourante que découvrent les nouveaux venus. Le climat a changé: les hivers sont plus longs, plus froids, les récoltes et les troupeaux plus maigres, les hommes plus chétifs... Avec l'évêque a débarqué un certain Richard – un aristocrate anglais, amer, bossu mais cultivé et même brillant. Qu'a-t-il fui en s'embarquant? Qu'est-il venu chercher sur cette île oubliée de Dieu et des hommes? Le sait-il lui-même? On découvre peu à peu qu'il s'agit d'un roi déchu en quête

d'une seconde chance. Avec son aura maléfique, il séduit les femmes; avec son armure et son épée, il s'impose aux hommes, qui lui donnent une couronne. Ce nouveau roi, qui ne rêve que de gloire, sera-t-il le héros qu'attendait ce monde épuisé ou celui qui va précipiter sa ruine? Scénariste hors norme et génial, Alain Ayroles livre, avec ce grand roman graphique, une histoire excellemment construite, très enlevée, mais à l'humour glaçant («petit âge glaciaire» oblige!). Les amateurs de théâtre apprécieront aussi les multiples allusions aux pièces de Shakespeare (notamment *Richard III*). Un chef-d'œuvre! **D. L. V.**

La Terre verte, d'Alain Ayroles, Hervé Tanquerelle et Isabelle Merlet (Delcourt, 256 p., 34,95 €).

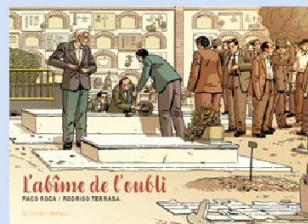
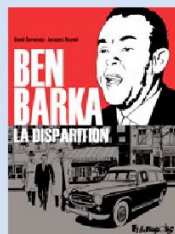


Les raisins de la colère

À la fin du XIX^e s., Billy Lavigne, jeune cow-boy, apprend la mort de sa mère, retrouvée noyée. Accident ou meurtre? Il se heurte à un mur de silence. Alors que, depuis la fin des guerres indiennes, le pays semblait plus ou moins apaisé, l'enquête de Billy fait remonter de vieilles histoires que l'on croyait oubliées, rallumant au passage les conflits et les haines. Tout en reprenant les codes du western classique (querelles d'éleveurs, meurtres, duels au six-coups), l'auteur propose un récit original, merveilleusement servi par un graphisme grandiose. **L. V.**
Billy Lavigne, d'Anthony Pastor (Casterman, 152 p., 22 €).

Mais où est donc passé Ben Barka?

Opposant au roi du Maroc, Mehdi Ben Barka est «invité», le 29 octobre 1965, devant une brasserie parisienne par deux civils munis de cartes de police à les suivre. Tous montent dans une voiture. Que s'est-il passé ensuite? Ben Barka n'a jamais réapparu, son corps n'a pas été retrouvé. Soixante ans plus tard, le mystère reste entier, et ce dossier n'a jamais été clos par la justice. Les auteurs de ce roman graphique tout de noir et blanc reconstituent un scandale dont ne jaillit aucune lueur d'humanité. **D. L.**
Ben Barka. La disparition, de David Servenay et Jacques Raynal (Futuropolis, 160 p., 23 €).



Corps à corps

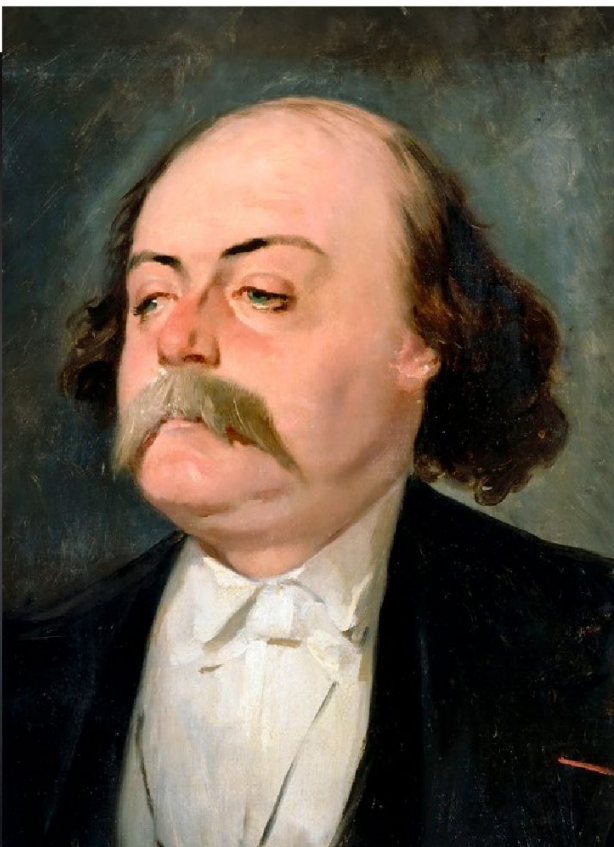
Tout se déroule autour du cimetière d'une petite ville espagnole près de Valence. Dans des fosses communes ont été enterrés, anonymement, plus de 2 000 hommes, fusillés pendant la guerre civile, et même en 1940. Quatre-vingts ans après, la fille de l'un d'entre eux veut récupérer le corps de son père. Elle le fait simplement, et avec une détermination totale. Simples aussi les dessins, à la ligne claire, aux contours noirs. Cette BD poignante exhume les fantômes du franquisme. Les fosses communes en recèlent beaucoup... **D. L.**
L'Abîme de l'oubli, de Paco Roca et Rodrigo Terrasa (Delcourt / Mirages, 296 p., 29,95 €).

Le duce, plus dure sera la chute...

28 avril 1945 : la cavale de Mussolini se termine. Tout est connu par de grandes biographies. Le dessin s'imposait. C'est fait, avec ce volume flamboyant, consacré à un homme complexe, pétri de contradictions. Les auteurs nous le font vivre dans ses derniers instants, mais évoquent aussi son passé, son rapport au pouvoir et aux femmes. La tension est présente à chaque page, magnifiée par des planches déconstruites ou ordonnées, le noir et le rouge dominant, reflets de la violence du personnage. **D. L.**
La Dernière Nuit de Mussolini, de Jean-Charles Chapuzet et Christophe Girard (Glénat, 128 p., 16 €).



JULIEN DE ROSA/AFP



FINE ART IMAGES/HERITAGE IMAGES/ COLL. CHRISTOPHEL

Jacques Weber & Gustave Flaubert

Le comédien, monstre sacré du théâtre français, joue actuellement *L'Injuste* au théâtre de la Renaissance à Paris. Pour *Historia*, il évoque sa profonde admiration envers l'auteur de *Madame Bovary*, à qui il a même consacré un livre.

PROPOS RECUEILLIS PAR YETTY HAGENDORF

HISTORIA – Quand a eu lieu votre première rencontre avec Flaubert?

Jacques Weber – J’ai lu *L’Éducation sentimentale* quand j’étais lycéen. L’histoire d’amour m’a touché mais le livre ne m’a pas vraiment marqué. J’ai également découvert *Madame Bovary* dans le cadre scolaire, sans comprendre qu’il s’agissait d’un chef-d’œuvre. Est-ce une erreur de proposer cette littérature à de jeunes élèves? Peut-être faut-il accepter plusieurs strates de lecture et le droit de se tromper... Toute notre vie est traversée de rendez-vous avec les grandes œuvres littéraires. Des années plus tard, en 1994, alors que je jouais *Tartuffe*, Arnaud Bedouet, un des comédiens de la pièce, me parle de la correspondance de Flaubert dont j’ignorais l’existence. J’avais un peu abandonné Flaubert, j’étais enfoui dans Molière, Shakespeare et des tas d’autres auteurs, et très absorbé par mes fonctions de directeur du Centre dramatique national de Lyon, de 1979 à 1985, puis du Centre dramatique national de Nice-Côte d’Azur de 1986 à 2001.

Que vous a révélé la correspondance de Flaubert?

J’ai acheté les volumes de «La Pléiade» et je suis tombé des nues. Le romancier qui écrit *Bouvard et Pécuchet* ou *Un cœur simple* n’a rien à voir avec l’auteur de ces lettres. Sa correspondance est fascinante. Elle nous renvoie à nos pulsions, nos colères, nos désirs, nos énormités, à notre lyrisme de pacotille ou notre lyrisme simple et beau. Ce sont des textes merveilleux, parfois outranciers, qui font un bien fou. C’est une douche pour éléphants! J’ai été ébloui par la liberté de Flaubert, par sa sauvagerie. Il y a dans sa correspondance quelque chose de débordé, comparable à une chemise grande ouverte; il écrit comme il nage le matin avec son chien dans la Seine froide et glacée. Son style est énergique, robuste, sans recul, c’est un déchaînement qui déborde de l’art de l’écriture. Proust détestait la correspondance de Flaubert, il ne comprenait pas comment le romancier avait pu écrire de telles horreurs. Moi, elle me ravit. J’aime sa mauvaise foi, sa cruauté, sa misanthropie et sa démesure aux antipodes de l’image d’Épinal.

L’œuvre et l’homme résonnent tous deux en vous?

La confusion entre l’œuvre et l’homme, trop souvent pointé du doigt aujourd’hui, ne me fait pas peur. Il y a des hommes effrayants qui produisent des œuvres géniales. Le débat est compliqué. Si on regarde de près la vie de Flaubert, de nos jours il

“La correspondance de Flaubert est fascinante. Elle nous renvoie à nos pulsions, nos colères, nos désirs, nos énormités, notre lyrisme [...]. C’est une douche pour éléphants”

serait condamné sur la voie publique pour déviance sexuelle, violence, pédophilie, zoophilie, etc., car il a vraiment goûté à tout. Flaubert est complexe et troublant. À la fois immense voyageur et incroyable ermite, il était capable d’efforts surhumains dans le travail, il s’enfermait pendant des mois dans son bureau du Croisset en passant des nuits à écrire. Je comprends le paradoxe de cet homme qu’on ne sait par quel bout prendre, je me retrouve dans son personnage un peu paumé.

Quelle place tient Flaubert parmi les écrivains que vous chérissez?

Il est en haut de la pile. Pour autant, je ne dirai pas que c’est mon maître à penser, car son univers est incroyablement touffu et contradictoire. Ce qui me plaît, c’est le caractère de sa pensée, ce tempérament organique, sensuel, volcanique, qu’il parvient à maîtriser dans la vraie littérature, ses romans. Sa correspondance reste, sans conteste, mon livre de chevet. Cela dit, je relis fréquemment des passages de ses chefs-d’œuvre. J’écris souvent et, quand je suis en difficulté, je relis quelques pages. Je suis fasciné ...

... par la richesse de son style, peu fréquente chez les auteurs. Il y a, chez *Madame Bovary*, un dépouillement sublime quasi racinien, dans *Salammbô*, une exubérance baroque, un phrasé romantique dans *L'Éducation sentimentale*, un autre plus clinique dans *Bouvard et Pécuchet*... une disparité fascinante que n'a pas la plume de Victor Hugo, par exemple.

Et puis un jour, vous lisez Flaubert sur scène...

Après m'avoir encouragé à la lire, Arnaud Bedouet me propose de construire un spectacle extrêmement habile autour de la correspondance de Gustave Flaubert à Louise Colet, Maxime Du Camp et Louis Bouilhet. *Gustave et Eugène* se joue à guichets fermés, c'est un énorme succès, suivi de plusieurs reprises. Rien ne pouvait me faire plus plaisir, depuis que j'étais tombé en pâmoison devant les lettres de Flaubert. J'ai aussi écrit une préface pour *Madame Bovary*, qui est vraiment l'un des plus grands chefs-d'œuvre de tous les temps. Et, tel un véritable amoureux transi, tout béotien que je suis, j'ai écrit en 2018 le livre *Vivre en bourgeois, penser en demi-dieu* paru chez Fayard, qui raconte l'emprise de Flaubert sur ma vie.

“Tel un véritable amoureux transi, j'ai écrit en 2018 *Vivre en bourgeois, penser en demi-dieu*, qui raconte l'emprise de Flaubert sur ma vie”

Comment cette rencontre avec Flaubert a-t-elle influé sur votre vie ?

Toute rencontre avec un grand auteur vous modifie, parfois d'une façon infinitésimale, parfois de manière visible et préhensible. Flaubert a conforté en moi l'envie furieuse que j'éprouvais d'écrire. Il m'a décomplexé avec ses phrases tellement libres dans sa correspondance qui, à l'opposé, sont si minutieuses dans ses livres. Dans mon métier, Flaubert m'a apporté la nécessité absolue de respecter la langue violente, organique, voire pléthorique. Si un jour j'arrivais à jouer comme il écrit *Madame Bovary*, je serais satisfait.

Quels sont les autres livres que vous aimez de Flaubert ?

J'aime *Voyage en Orient* que Flaubert a écrit, plus jeune. Le livre est magnifique. Il y parle des voyages qu'il effectue en Égypte, en Syrie-Palestine puis, au retour, par la Grèce et l'Italie en compagnie de Maxime Du Camp et son équipage entre 1849 et 1851. L'ouvrage est d'une richesse, d'un baroque fascinant. Flaubert s'attache aux détails avec une précision incroyable, trouve l'angle juste même pour parler des crottes d'oiseau. Je possède toutes les œuvres de Flaubert dans la collection «La Pléiade» et plusieurs volumes ou doubles volumes en livres de poche, qui naviguent entre mon bureau et ma table de chevet.

Bio express Gustave Flaubert

Né à Rouen, le 12 décembre 1821, Gustave Flaubert est le fils d'un célèbre chirurgien. Il grandit dans l'appartement de fonction de son père à l'hôpital. Très tôt, il rédige ses premiers textes, adoptant une rigueur de style aussi exigeante que la précision du bistouri de son père. Ses études de droit à Paris sont interrompues par des crises d'épilepsie, qui le conduisent à se retirer à Croisset, près de Rouen. De 1849 à 1851, il voyage en Orient, accompagné de Maxime Du Camp, traverse l'Égypte, explore Le Caire, les pyramides, remonte le Nil, puis visite Damas, Beyrouth, Chypre et Constantinople avant de poursuivre vers la Grèce. En 1857, Flaubert publie *Madame Bovary*, fruit

de cinq années de travail acharné. Le livre provoque un scandale et entraîne un procès pour immoralité. Il sera acquitté. Suivront *Salammbô* (1862) puis *L'Éducation sentimentale* (1869). Flaubert passe des heures voire des jours à peaufiner une seule phrase, recherchant sans relâche la perfection stylistique et le mot juste. Son approche quasi scientifique de l'écriture influencera profondément la littérature réaliste et naturaliste. Reclus à Croisset, il écrit ses dernières œuvres, dont *Trois Contes* (1877) et l'inachevé *Bouvard et Pécuchet*, avant de s'éteindre le 8 mai 1880 à sa table de travail, laissant derrière lui une œuvre magistrale.



Qu'est-ce qui vous plaît le plus chez Flaubert ?

On pourrait dire que Flaubert était un homme de droite et, pourtant, on trouve chez lui des rébellions extraordinairement humanistes, voire révolutionnaires. « Tout le rêve de la démocratie est d'élever le prolétaire au niveau de bêtise du bourgeois. Le rêve est en partie accompli », écrit-il à George Sand. C'est monstrueux ce que Flaubert peut balancer. J'adore son excès, que n'a pas Hugo. Gustave est un combattant, il va au front, il a des arguments extrêmement clairs. Il éprouve un profond dégoût de la bourgeoisie provinciale dont il fait le procès à travers le personnage principal de *Madame Bovary*. Emma n'est pas qu'une victime, c'est une femme qui s'ennuie, trompe son monde, son mari et part pour une aventure totalement désuète et vulgaire. C'est à la fois sublime et sordide.

Si demain, vous pouviez inviter Flaubert à dîner ?

Nous irions dans un restaurant oriental, où, assis sur des coussins, nous pourrions fumer le narguilé tandis qu'évolueraient des danseuses au ventre nu. On aurait mangé un couscous, le plat le plus complet du monde et dont l'origine est française ! Je l'aurais écouté, prisonnier de ma médiocrité et de mon ignorance. Mais avant, j'aurais aimé qu'il me voie jouer. Je ne lui aurais pas posé de questions inutiles sur la création ou la mort, mais sur sa pipe, pour savoir si elle était en écume ou en bois, et sur son chien, qui n'était pas un gros saint-bernard mais une sorte de lévrier, trop long, trop fin, qui ne lui allait pas du tout.

Flaubert lisait ses textes à voix haute dans une pièce, le gueuloir : une technique de comédien ?

Il avait besoin d'écouter les mots, de muscler la phrase en la prononçant. De l'entendre de loin et pas dans sa tête. Il ne supportait le monde qu'au travers du filtre de son écriture. Il touche à la spiritualité. Et c'est très étrange car, plus j'avance en âge, plus je développe un rapport extrêmement profond avec les



Bio express Jacques Weber

Artiste majeur du théâtre et du cinéma français, Jacques Weber est né le 23 août 1949 à Paris. Issu d'une famille bourgeoise, il se passionne pour l'art dramatique dès l'âge de 10 ans après avoir assisté à une représentation de *L'Avare* à la Comédie-Française. Formé à l'école de la « Rue Blanche » puis au Conservatoire national d'art dramatique, qu'il achève avec un prix d'excellence, l'acteur commence sa carrière aux côtés de Robert Hossein au Théâtre populaire de Reims. À 30 ans, il devient le plus jeune directeur de théâtre, à la tête du Centre dramatique national de Lyon. Il dirige aussi, de 1986 à 2001, celui de Nice. Jacques Weber excelle dans l'interprétation

des textes classiques, notamment *Cyrano de Bergerac*, qu'il joue plus de 500 fois sur scène et pour lequel il reçoit le César du meilleur acteur dans un second rôle en 1991, dans l'adaptation de Jean-Paul Rappeneau. Alternant théâtre, cinéma et télévision tout au long de sa vie, le comédien reçoit, en 2022, un Molière d'honneur récompensant sa brillante et prolifique carrière depuis cinq décennies. Il est actuellement à l'affiche de *L'Injuste* au théâtre de la Renaissance à Paris, une pièce d'Alexandre Amiel, Yaël Berdugo, Jean-Philippe Daguerre et Alexis Kebbas qui relate l'incroyable histoire de François Genoud, un banquier suisse pronazi.

auteurs. J'ai 75 ans, j'arrive dans le troisième temps de mon existence et je lis certaines pages comme celles sur la mort de sa sœur, sur le silence, qui me submergent. J'aime m'installer dans mes grands fauteuils, reprendre encore la correspondance de Flaubert, elle me fait rire, elle est mon remède à la mélancolie. ▣

“Gustave est complexe et troublant. À la fois immense voyageur et incroyable ermite, il était capable d'efforts surhumains dans le travail”

C'est en tant que spécialiste de la reproduction des guêpes qu'**Alfred Kinsey** se voit chargé de lever les mystères qui entourent la sexualité de ses contemporains, une enquête qui n'ira pas sans scandaleuses surprises...

PAR JEAN-NOËL FABIANI-SALMON – ILLUSTRATION D'ANTOINE MOREAU-DUSAULT

N

ous sommes en 1938 à l'université d'Indianapolis, dans cette Amérique profonde dominée par la pruderie religieuse, où l'un des professeurs de biologie, Alfred Kinsey (1894-1956), se passionne pour la sexualité chez les... guêpes. C'est aussi cette année-là qu'une

circulaire impose aux universités américaines d'organiser, pour leurs étudiants, un cours sur le mariage, en abordant tous les aspects de la vie conjugale, y compris celui de la sexualité. Le doyen se demande bien à qui confier ce sujet gênant. Aussi Kinsey, spécialiste du sexe des guêpes, est-il officiellement investi par la faculté du cours sur le mariage, enseignement qui remporte immédiatement un grand succès. Il faut avouer que l'ignorance en matière sexuelle est abyssale: la plupart des étudiantes ignorent ce qu'est un clitoris et l'acte sexuel, dicté par la religion, s'accomplit exclusivement

pour procréer, et dans des positions bien précises. L'ignorance de ses élèves pique alors la curiosité scientifique de Kinsey, qui s'aperçoit que s'il connaît bien la sexualité des insectes, il ne dispose que d'une expérience modeste du sujet chez ses contemporains.

Les routes du désir

C'est alors que lui vient une idée folle, étudier ce qui se passe réellement dans les chambres à coucher (et parfois ailleurs) des Américains, en persuadant des milliers d'entre eux de répondre à des questions intimes sur leurs expériences et opinions. Mais Kinsey ne

dispose d'aucun moyen financier. Il démarche alors ses premiers cobayes parmi ses élèves et ses collaborateurs. Une décision qui provoque une levée de boucliers de la part de ses collègues, qui ne souhaitent pas que l'on aborde ces sujets. Et ils sont nombreux, à Indianapolis, à les percevoir comme immoraux! Qu'à cela ne tienne: au volant de sa voiture, Kinsey se jette sur les routes, à la rencontre de volontaires qui accepteraient de lui raconter leurs pratiques sexuelles. Aussi incroyable que cela paraisse, le procédé fonctionne. Il prépare 300 questions qui commencent par des don-

nées démographiques mais qui couvrent ensuite toutes les activités sexuelles possibles. L'entretien se déroule à domicile ou dans son automobile. En 1943, la fondation Rockefeller lui accorde une première bourse de 23 000 dollars. Kinsey peut enfin financer son rêve. Le chercheur forme alors des enquêteurs, qui enregistrent les réponses sur des cartes perforées IBM. Il est ainsi possible de colliger la vie sexuelle de plus de 11 000 Américains.

Un coup des Rouges ?

Chez les hommes, un des premiers constats est la place de l'homosexualité qui, à l'époque, est encore considérée comme un délit. Or, le rapport Kinsey montre qu'entre l'hétérosexualité franche et l'homosexualité, il existe cinq stades progressifs dans lesquels, au passage, Kinsey lui-même se reconnaît. Chez les hommes mariés, un tiers des rapports se produit en dehors du couple, dans des conditions moralement désapprouvées et souvent illégales. En outre, plus des trois quarts des sujets interrogés avaient eu des relations sexuelles avant le mariage et 37 % avaient connu au moins une expérience homosexuelle. Chez les femmes, les résultats de 6 000 entretiens se révèlent plus surprenants encore, compte tenu de la mentalité de l'époque. Ainsi, 25 % des épouses interrogées ont commis un adultère et, dans leur vie conjugale, environ un tiers des femmes



n'a jamais connu d'orgasme. En revanche, on découvre que 14 % des femmes en ont plusieurs au cours d'un même acte sexuel. En outre, 50 % des femmes ont eu des relations sexuelles avant le mariage et environ 10 % des mariées sont enceintes le jour des noces.

En 1948, la publication de *Sexual Behaviour in the Human Male* impressionne,

mais moins que, cinq ans plus tard, la sortie de son pendant féminin, *Sexual Behaviour in the Human Female*, qui fait l'effet d'une bombe. Car les conclusions avancées écornent l'idéal maccarthyste de la femme au foyer américaine, bonne ménagère et excellente cuisinière : l'enquête dessine, au fil des pages, une dévergondée

adepte de la masturbation et encline à l'infidélité ! Des résultats insupportables – forcément l'œuvre d'un communiste infiltré par les services secrets soviétiques – qui provoquent l'arrêt des financements du projet. Pourtant, le succès des livres sera foudroyant et Kinsey révolutionnera, dans le domaine sexuel, le monde entier... ☒

Avec le 18-20,
arrivez plus
intelligent
à votre dîner.



Les Echos
Prenez un temps d'avance



L'appli
hour
des
Echos



Téléchargez l'app

HORIZONTALEMENT : **A.** Personnage en illustration. Les marchandises qui y débarquaient étaient ensuite acheminées jusqu'au port fluvial de l'Emporium à Rome. – **B.** Site d'Égypte connu pour ses temples. Contrat par lequel la Couronne d'Espagne accordait un monopole pour la traite des esclaves. – **C.** Grand voyageur. Ville d'Irak, anciennement Arbèles, près de laquelle Alexandre le Grand a vaincu l'armée perse de Darius III. Peintre belge (1860-1949). Il est surtout connu pour être l'auteur de *La Marseillaise*. – **D.** Aperçu. Strontium ou stéradian. Terre gaélique. Reine légendaire de Babylone. – **E.** Ancien chanteur grec. Ministre de la Justice qui, en 1870, fit adopter un décret attribuant la citoyenneté française aux Juifs d'Algérie. Elle fut la principale source d'informations de la presse soviétique. – **F.** Roi d'Israël. Telle la région autonome du Groenland. – **G.** Dans la peau de *Peau d'âne*. Pêcheur biblique. – **H.** A tourné dans de nombreux westerns. Combattant de la libération. – **I.** Peuvent faire des boulettes. En Afrique, en Amérique ou pour l'Europe. Physicien français, fondateur de l'acoustique musicale (1653-1716). – **J.** Ancien prix de Rome. Henri IV y remporta une victoire sur la Ligue catholique en 1590. Fleuve d'Espagne. Instrument de trait. – **K.** Capitale asiatique. Plus connu que Gilbert du Motier. Ligne proche du front. – **L.** Grand de Russie. État d'Asie. Victime de la révolution russe. Architecte français qui s'est illustré au Louvre (1515-1578). – **M.** Politique économique mise en œuvre par Lénine à partir de 1921. Ville française située, à vol d'oiseau, à 16758 km de Paris. Un des trois navires de la première expédition de Christophe Colomb en 1492. Reflète la beauté de Florence. – **N.** Philosophe et historien français à qui l'on doit *Les Origines de la France contemporaine*. Ancienne région balayée par les vents? Elle s'empara du pouvoir en 797 en faisant crever les yeux de son propre fils. – **O.** Ancienne pièce de cinq francs. Victoire d'Empire. Aurore ayant inspiré Musset dans *La Confession d'un enfant du siècle*. Sont confus.

VERTICALEMENT : **1.** Université où ce personnage a été professeur en science

politique. Président de la République avec un Mac. – **2.** Il fut en 1936 le premier gouverneur noir de la Guadeloupe. Sainte qui fut la mère du prophète Jean le Baptiste. – **3.** Héritage familial. Mère de Persée. Henri IV et Bernadotte y ont vu le jour. – **4.** Origine de l'Om. Nom de guerre. En latin. – **5.** Bataille qui se déroula en Belgique du 17 au 31 octobre 1914. Réformateur tchèque qui fut condamné et brûlé par le concile de Constance en 1415. En Autriche ou autour de Poitiers. – **6.** Maire de Dijon qui a donné son nom à un célèbre cocktail. Homme d'État italien qui négocia avec Napoléon III lors de l'entrevue de Plombières en 1858. Auteur d'un *Double assassinat dans la rue Morgue*. – **7.** Certes pas un fidèle de Fidel! Difficile victoire de Napoléon sur les Russes en 1807. – **8.** Homme de main. Artiste égyptienne ayant inspiré de nombreux peintres. – **9.** Nom de plusieurs sultans ottomans. Espion de Louis XV. – **10.** Ouvre un conte. Au bord du Niémen. Héroïne de Chateaubriand. – **11.** Cité dans les légendes bretonnes. – **12.** Province du nord-ouest de la Chine. Ancien président portugais. – **13.** Comte qui fut le favori d'Élisabeth I^{re} d'Angleterre. Sélection. – **14.** Fut le théâtre d'un célèbre procès en 1942. Comté anglais. Amie de Henry Miller.

– **15.** Dieu fleuve de la mythologie grecque. Théologien français qui fonda l'abbaye du Paraclet au XI^e siècle. – **16.** Monsieur X. Ville de Belgique. – **17.** Philosophe grec qui fut surnommé le Physicien. Ubac ou adret. – **18.** Surnom d'un crâne fossile découvert en 2001 au Tchad qui serait vieux d'environ 7 millions d'années. Petit maître. Unités territoriales britanniques. – **19.** Une décision qui, pour Jacques Chirac ou Emmanuel Macron, n'a pas abouti au résultat escompté. – **20.** Ancien comté du Levant. Capitale africaine fondée en 1788 pour accueillir les esclaves affranchis venus d'Amérique du Nord.

Solution du n° 937

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20
A	S	A	V	O	N	A	R	O	L	E	M	S	F			A	B	O	U	T
B	A	M	A	L	A	R	I	C			U	T	O	P	I	E		E	B	L
C	N	A	R	A		C	O	E	U	R		N	E	L	S	O	N		M	L
D	M	U		F	O		M	A	R	E	N	G	O			U	R	A	N	I
E	A	R	P		D	A		N	I		S	E	S			O	S	T	R	I
F	R	Y	S	W	I	C	K									L		H	E	A
G																				
H																				
I																				
J	S	U	E		H	A	N									N		A	I	H
K	T	E			C	A	M	I	S	A	R	D		N		E	Y		P	E
L	R	S	A		L	I	N	N	E		O	P	I	U	M		D	R	A	
M	A	Q	U	I	L	E				D	I	R	E	C	T	O	I	R	E	
N	U	B	I		E					O	E	D	I	P	E		J	O	U	V
O	D	E	E							Y	S	E	R		A	S	I	E	M	I



Le dernier de la «Normandie-Niemen»

Il s'appelait Igor Rastislavovitch. Il avait 100 ans. Il vient de mourir. Il était le dernier acteur vivant de l'épopée du groupe aérien «Normandie-Niemen», cette poignée d'aviateurs français qui, sans avoir jamais voulu choisir entre le panache, l'honneur et l'aventure, servirent la France contre les nazis dans les rangs soviétiques, de 1942 à 1945. Il était – avec plusieurs autres – le mécanicien russe du lieutenant Verdier, de la deuxième escadrille, dite «Le Havre», qui mourut de n'avoir pu redresser son Yak, lancé en piqué sur un convoi ferroviaire allemand dans la région de Toula, le 22 septembre 1944. Rastislavovitch l'a attendu en vain ce soir-là, à l'entrée de son alvéole sur l'aérodrome de Toula. Qu'est-il devenu ensuite, avant qu'il ne réapparaisse quatre-vingts ans plus tard ? Sa photo circule en ce moment sur le Net : des yeux fatigués, une épaisse barbe blanche, un air de vieux moujik sorti du fond des steppes et la poitrine couverte de médailles. Le Russe par excellence de la «Grande Guerre patriotique».

Une fraternité de combat

Je ne me fais pas d'illusions sur les usages de propagande que l'on fera de sa disparition. Je pense surtout aux 42 pilotes français tués au combat parmi les 99 engagés, aux quatre rescapés du premier groupe pionnier de quinze pilotes venus des quatre coins du monde par Téhéran, Bagdad et les montagnes du Caucase se perdre au fin fond de la Sibérie, en novembre 1942, alors que personne ne croyait encore aux chances de la victoire. Je n'avais jamais entendu parler de cet Igor mais, avec lui, une page se tourne. Cela me touche d'autant plus que son histoire est un peu celle de ma famille. Je garde précieusement dans ma bibliothèque la première édition des souvenirs

de guerre de Jean de Pange, le frère de ma mère et mon parrain. Je l'ai vu les écrire à partir de ses carnets de vol, j'en ai lu les premières épreuves. Son titre, tiré d'un vers magnifique de Péguy, suffit à résumer les vertiges de sa guerre, depuis le Cameroun et Koufra jusqu'à Moscou : «Nous en avons tant vu». Jean de Pange était, avec son ami Roland de La Poype, l'un des pionniers du «Normandie». Il était chargé, sur son Polikarpov U-2, le biplan deux places à tout faire de l'aviation soviétique, des vols de liaison, d'appui, de reconnaissance et de sauvetage de l'escadrille. Près de 500 missions jusqu'à la dernière, en Lituanie, le 6 décembre 1944, sans jamais se faire descendre par la chasse allemande ni se perdre dans les immensités russes grâce à un sixième sens de navigateur qui, sans doute, lui a sauvé la vie. Je relis quelques pages de ses souvenirs tout en glissant sous mes yeux la photo d'Igor et je réalise l'amitié incroyable qui existait alors entre ces pilotes français, aristocrates ou grands bourgeois pour la plupart, et leurs mécaniciens russes. De quoi oublier les différences sociales et politiques comme les guerres d'aujourd'hui. Le dernier mot de Jean de Pange, après sa dernière mission sur le dernier aérodrome de l'escadrille en Prusse-Orientale est pour son mécanicien Goloubov. Il neige, l'aérodrome est vide, tous ses compagnons sont déjà partis pour Moscou et seul Goloubov l'attend : «Je saute à terre et je lui donne mon couteau que je porte sur moi depuis deux ans. Ce souvenir est bien modeste mais je ne sais comment lui témoigner autrement ma gratitude pour le dévouement dont il a fait preuve. J'embrasse le pauvre Goloubov qui a l'air bouleversé, et pour la dernière fois, je le vois bâcher le moteur avec ses gestes lents de paysan ukrainien.» ■

E. de Waresquiel

“Il existait alors une amitié incroyable entre ces pilotes français, aristocrates ou grands bourgeois pour la plupart, et leurs mécaniciens russes”



7H/9H **LA MATINALE** **AVEC** **DAVID ABIKER**

INFO . ÉCO . CULTURE . MUSIQUE

**L'ART DE BIEN
COMMENCER LA JOURNÉE.**



MARC JAILLOUX - ROGER SEITER - JACQUES MARTIN

ALIX

LE ROYAUME INTERDIT

UNE
BANDE DESSINÉE
RECOMMANDÉE PAR
HISTORIA

Un royaume oublié, un trône en danger.
Alix au cœur de la civilisation minoenne.



casterman

Pour en savoir plus
sur cette nouvelle aventure
disponible le 2 avril en librairie

